

© Copyright éditions unicité
3^e trimestre 2024
ISBN 978-2-38638-089-1

**LE RÊVE D'UN GRAIN DE SABLE
ET AUTRES VOYAGES INITIATIQUES**

Bibliographie

Chemin de résilience dans l'épreuve, haïkus, 2021, Jouvence

Lettre à un jeune méditant, 2020, Jouvence

L'éthique de la joie avec Spinoza, 2019, Jouvence

Méditation et pleine conscience, avec Cd, 2019, Jouvence

Ego, non-ego, vivre dans la non-dualité, 2018, Jouvence

La spiritualité de la pleine conscience, 2018, Jouvence

Les 4 nobles vérités et le sentier octuple du Bouddha, 2017, Jouvence

Haïkus et méditation, 2016, Jouvence

Pratiquer la pleine conscience, 2015, Jouvence. Réédité en version augmentée sous le titre : *Méditation et pleine conscience*, Jouvence, avec CD

Apologie de l'instant, des sceptiques grecs à la Pleine conscience, L'Harmattan, 2014.

La Pensée du rien. Petit traité de nontologie, nihilisme et sagesse, L'Harmattan, 2007.

Avec Huguette Dufrenois, *La Philosophie de l'exil*, L'Harmattan, collection Philosophie, 1996, t. 1.

La Pratique de l'exil, L'Harmattan, collection Philosophie, 1996, t. 2.

Critique de la modernité, l'exil et le social, L'Harmattan, collection Logiques sociales, 1992, t. 3.

Mythologies moderne et micro-informatique, la puce et le compteur, L'Harmattan, collection Logiques sociales, 1991.

Les Ruses de la technique, histoire du symbolisme à travers l'histoire, Méridiens Klincksieck, 1988.

Christian MIQUEL

**LE RÊVE D'UN GRAIN DE SABLE
ET AUTRES VOYAGES INITIATIQUES**

Dans les pas de Nietzsche à Sils Maria

Le rêve d'un grain de sable

L'atoll pacifique du cœur

Anamnènes indiennes du corps

Éditions Unicité
3, sente des Vignes
91530 Saint-Chéron

*à Anne, ma compagne aimée, muse, lectrice et fidèle
correctrice, sans laquelle le grain de sable n'aurait jamais
achevé son périple vers le Grand Nord et vers les étoiles*

Préface

De nombreux écrivains ont profité de leurs voyages pour prendre des notes minutieuses sur les paysages exotiques traversés autant que sur les mœurs, sur les us et coutumes des peuples rencontrés, en y voyant autant de matériaux dont ils se serviraient dans leurs prochains ouvrages. Ceux qu'on a coutume d'appeler en France des écrivains voyageurs attendent plus du voyage : qu'il les nourrisse et les imprègne au point de se perdre parfois et de se transformer intérieurement, en subissant une mystérieuse alchimie qu'ils sont incapables de contrôler ou de programmer à l'avance. Le terme est, pour une fois, bien choisi : ce sont d'abord des êtres passionnés par l'écriture, qui aiment confronter leur amour des mots à l'altérité des autres langues et cultures, en prenant le risque de voyager pour explorer la manière dont ces différences peuvent faire évoluer leur écriture.

Au long des multiples voyages qui ont émané mon existence, j'emportais à chaque fois dans mes bagages des romans et poésies sur le pays de ma destination, ainsi qu'un projet d'écriture toujours un peu flou au début. J'aime autant le voyage et la découverte, que l'incertitude de la forme que va prendre mon récit à l'affût des résonances du pays sur mes humeurs et sur ma quête spirituelle. Parfois, il en résultera des notes, parfois des nouvelles, d'autres fois encore des haïkus illustrés ou non de dessins.

Les cinq nouvelles réunies dans ce recueil relatent les voyages de mes cinq dernières années, pendant une période trouble qui m'a vu passer d'une époque difficile où j'ai côtoyé et traversé les ténèbres, à la lumière du plein midi et d'une vie retrouvée. Bien entendu, un tel constat ne peut être dressé qu'après coup, car sur le moment chaque voyage et récit se suffit à lui-même, ouvre et déploie sa propre temporalité, avec ses propres interrogations, en

traçant des chemins spécifiques. Et pourtant, le lecteur le découvrira vite, elles baignent à chaque fois dans une même atmosphère spirituelle, dans une même quête de sens et de compréhension du sens ultime de l'existence.

Le premier voyage relaté répondait à mon besoin de réaliser, à l'occasion d'un deuil douloureux, un pèlerinage solitaire et philosophique à Sils Maria pour retrouver la communion dionysiaque prônée par Nietzsche, malgré les souffrances physiques et psychiques parfois insoutenables qui lui étaient infligées par son corps malade. Sils Maria était à la fois son refuge et le lieu de son inspiration, là où il eut l'idée, ou plutôt la révélation de l'Éternel Retour et du surhomme, là où il commença à rédiger son ouvrage préféré, *Ainsi parlait Zarathoustra*. En mettant mes pas dans les siens, mais surtout en m'immergeant dans la vue de ce lac profond et mystérieux, en contemplant les montagnes avoisinantes avec ce regard d'aigle qu'il aimait tant, en marchant et trébuchant sur les chemins caillouteux qu'il avait empruntés sous le soleil du Plein Midi, j'ai eu l'impression de mieux appréhender l'énigme qu'il nous laissa avec sa leçon à la fois réconfortante et parfois terrifiante de l'Éternel Retour, avant de s'abîmer dans une folie peut être teintée de mysticisme et de sagesse. N'avons-nous pas, chacun d'entre nous, comme Œdipe interpellé par le Sphinx, à nous confronter un jour à cette énigme de la répétition incessante de toutes choses, qui nous interpelle sur le sens que nous voulons donner à notre vie ?

L'année suivante, je décidais d'achever le roman initiatique que j'avais commencé à Trouville, face à la mer et à une plage déserte, pendant le confinement dû au Covid. En imaginant la vie intérieure d'un grain de sable, cette forme infinitésimalement petite et fragile de la vie, ses confessions, son rêve d'absolu et de pureté des icebergs, sa rencontre avec une jeune femme dont il tombe amoureux, et en suivant leur périple tout à la fois romantique et dramatique jusqu'en Islande et au Groenland, j'ai choisi d'aller

arpenter en solitaire ces terres sauvages islandaises dont j'allais tomber amoureux. La nature à laquelle on y est confronté nous dépasse de toutes parts, les volcans grondent, la mousse spongieuse se dérobe sous vos pas, les esprits et les elfes peuvent surgir de chaque anfractuosité de terrain. Le grain de sable y découvrira une véritable leçon de vie et de panthéisme, avant d'être confronté aux mystères du silence et de la vacuité blanche du Grand Nord qui l'ouvriront aux secrets de cette autre dimension du fond de toutes choses et de l'amour. Quelle plus grande leçon pour ceux qui se mettent en quête de l'Absolu, que de se confronter à l'initiation que peut leur offrir un grain de sable ?

La troisième année, j'ai eu envie avec ma nouvelle compagne, qui me faisait redécouvrir les saveurs de l'amour, de partir loin et de naviguer entre les îles polynésiennes. L'archipel m'attirait autant pour la variété exotique de ses îlots que pour l'antique sagesse des Maoris, ce peuple premier dont j'allais retrouver, notamment dans les vestiges archéologiques et dans les légendes, un animisme et une sagesse fondée sur la continuation du contact noué par les premiers hommes avec leurs dieux et leurs Ancêtres. Le journal de bord que je tiendrai entre les escales, la plupart du temps pendant la navigation en pleine mer, sera l'occasion, en même temps que la découverte des îles, de se confronter à l'immensité du Pacifique, à la solitude radicale de l'homme face à cet infini qui le dépasse de toutes parts, mais aussi à la grandeur de l'amour qui peut nous sauver à chaque instant. La Pacifique et ses îles n'est-il pas le meilleur moyen de partir en quête de cet atoll du cœur qui se trouve en chacun, en découvrant le lien d'interdépendance qui nous relie sans cesse aux autres, et qui nous sauve de la solitude ?

Cette année, enfin, fut l'occasion d'un retour initiatique en Inde du Sud, cette région que j'aime éperdument depuis mon adolescence, auquel j'ai consacré ma thèse de doctorat de philosophie,

et dernièrement un ouvrage sur l'histoire des philosophies et des sagesseS indiennes. Alors que je prenais des notes studieuses et documentées sur les principaux sites archéologiques visités, l'expérience inattendue d'un massage ayurvédique fut l'occasion d'une expérience étrange de dédoublement, de sortie de soi et d'impression de fusion dans un grand tout qui allait finalement nourrir mon dernier récit. N'est-il pas beau que ces pressentiments mystiques d'une unité, ou plutôt d'une non-dualité ultime de toutes choses sur laquelle se clôturera cette expérience, n'aient pu se faire qu'à l'occasion d'un massage autant corporel que spirituel, comme pour mieux indiquer qu'une anamnèse ne peut se réaliser que par, et pour le corps ?

Le fil rouge invisible qui relie ces cinq récits invite le lecteur à suivre les pérégrinations d'un voyageur qui n'a rien d'autre à offrir que l'invitation à se comporter dans sa vie comme dans ses voyages, en voyant dans chaque nouveau pays et au sein de chaque nouvelle journée qui s'offrira à lui, l'occasion d'une nouvelle aventure et exploration dans laquelle il s'agira moins de découvrir quelque chose d'inédit ou d'exotique, que la résonance mystérieuse qui lui dévoilera une nouvelle facette de lui-même, ainsi que la communauté profonde qui le relie à toutes choses, partout, au-delà de toute dualité.

On le comprend mieux maintenant : L'écrivain-voyageur ne part pas pour aller quelque part, pour découvrir quelque chose, pour s'évader ou pour se sentir mieux ailleurs ; encore moins pour prendre des notes destinées à nourrir son prochain ouvrage. Il souhaite juste se confronter à l'expérience de l'ailleurs et de l'altérité, afin qu'elles le renvoient comme en miroir à lui-même, en le forçant à creuser encore et encore son reflet, jusqu'à retrouver l'expérience originelle qui gît, partout sous des formes différentes, en deçà et au-delà des mots.

DANS LES PAS DE NIETZSCHE A SILS MARIA
(Engadine, Suisse, 2021)

Approche de l'Engadine

Nietzsche découvrit les terres de la Haute Engadine en 1879 lorsqu'il séjourna à Saint-Moritz, qu'il fuit bientôt à cause du trop grand nombre de touristes. Sur les conseils d'un voyageur rencontré par hasard dans un train, il décida l'année suivante de se rendre à Sils Maria où il séjournera de longs mois d'été, d'abord en 1881, puis chaque année entre 1883 et 1888.

Pour rejoindre le haut plateau de cette Engadine plus secrète, l'idéal est de passer par l'Italie. C'est la meilleure manière d'en tomber amoureux et de comprendre ce qui séduisit notre philosophe. La route traverse en effet des vallées encaissées où, comme dans la quasi-totalité des Alpes, le regard et la vie semblent se tasser sur eux-mêmes, à l'image de ces villages resserrés où les maisons montagnardes typiques avec leurs rotins de bois soigneusement empilés se touchent presque. Elle monte ensuite de manière abrupte à l'assaut de la montagne, en suivant des lacets innombrables et vertigineux. Elle débouche enfin à 1800 mètres d'altitude à Maloja, sur un vaste plateau situé nulle part, entre ciel et mer, où le regard découvre un immense lac. Ce dernier s'incruste lui-même dans un panorama encore plus large, ceinturé par d'innombrables montagnes lointaines qui culminent à 4000 mètres d'altitude.

D'emblée, Nietzsche fut conquis par cette vue vaste et sans limite qui permet de surplomber la vie avec un regard d'aigle. Je n'ai personnellement ressenti une telle impression, un tel changement et élargissement radical de regard et du champ de conscience, qu'au Tibet. Après de longues journées de route qui traquent leur voie à travers des gorges et des chemins escarpés, on y découvre de manière comparable mais d'une manière peut-être encore plus exacerbée, à 4000 mètres d'altitude, le gigantesque

plateau tibétain et ses vallées, dont celle de la capitale mythique Lhassa, enserrées par des montagnes qui atteignent allègrement leurs 7000 ou 8000 mètres. Pour la première fois, j'y ressentis l'impression de toucher le ciel tellement les nuages y étaient bas, les couleurs vives et tranchées. L'Engadine, petit Tibet européen caché et secret, que Nietzsche sut si bien découvrir...

L'accès idéal et romantique à Sils Maria peut ensuite se réaliser en empruntant la petite vedette qui relie l'embarcadère de Maloja à celui de Sils Maria à l'autre extrémité du lac. Le bateau n'embarque qu'une dizaine de passagers maximum. Il traverse le lac aux couleurs changeantes selon le temps, en offrant à l'arrivée une vue impressionnante sur le Waldhaus, vieux palace à l'allure de forteresse moyenâgeuse qui surplombe de manière altière le lac et le village.

De nombreux écrivains, poètes, musiciens et cinéastes célèbres du dix-neuvième et du vingtième siècle ont succombé à ses charmes et y ont séjourné après Nietzsche.¹ Ils forment ensemble une confrérie informelle des amoureux de la Haute Engadine dont ils apprécieraient tous le climat unique et rude, la lumière crue et tranchée qui exacerbe les couleurs avec l'altitude, la végétation alpine luxuriante... et surtout, le supplément d'âme ineffable qui sut nourrir leur inspiration, comme ce fut le cas pour Nietzsche.

¹ De Wagner son ami avec qui il se fâcha à Rilke que lui préférera la sulfureuse Lou Andréa Salomé, dont Nietzsche était amoureux ; de Proust à Herman Hesse, Paul Celan, Max Frisch, Thomas Mann, Jung, Anne Franck, André Gide, Adorno, Jean Cocteau, Pierre Jean Jouve, Primo Levi, Peter Handke, Onfray qui y écrit *L'avalanche de Sils Maria* dont je m'inspirerai en partie en plus de mes lectures personnelles. Citons parmi les cinéastes Visconti et Chabrol, des musiciens tout aussi différents comme Yehudi Menuhin, Honneger et David Bowie.

Pour ceux qui, comme moi, viendront de France en train, il est toujours possible de clore leur voyage en descendant de Maloja vers l'Italie, la longue route en lacets se révélant tout aussi impressionnante que la montée, en ayant l'avantage de rappeler humblement au voyageur le privilège qu'il eut d'être accueilli sur cette terre aimée des dieux et, plus encore, des hommes et des artistes à la sensibilité exacerbée.

Plus loin que la France
Ses bocages et français bëlant
Plus haut que la Suisse
Et ses habitants benêts
Au-dessus des falaises et montagnes
Qui tentent en vain de lui barrer la route
L'Engadine ouvre son espace au ciel
Et à sa vue d'aigle !

Dans le train de montagne qui monte à Sils, en face de moi, un petit enfant blond aux yeux bleus, qui ressemble à un cliché d'aryen comme pouvaient le rêver les Allemands jadis. Il doit avoir un an, ou un peu plus, il est probablement à l'âge charnière entre le bébé et l'enfant. Il vit dans son monde, heureux, sourit, agite ses petites mains.

À un moment donné, j'arrive à croiser son regard. Je m'amuse à agiter les mains comme lui, en miroir. Après quelques instants d'hésitation où il n'y voit probablement rien d'autre que des mouvements extérieurs à lui, ses yeux pétillent et il se met à agiter ses mains d'abord de manière hésitante, puis de plus en plus assurée, en regardant si les miennes suivent. Un grand sourire illumine son

visage, il doit avoir l'impression qu'une autre partie de lui, là-bas, répond à ses mouvements. Il découvre le pouvoir qu'il a sur le monde, et surtout que l'Autre fait partie de son champ corporel, s'y intègre comme une partie de lui. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il n'est pas prisonnier de son monde de façon autistique, il lui est ouvert et perméable, avec une confiance et une ouverture émerveillée, sans l'once d'une crainte de danger ou d'une envie de méchanceté !

Je souris à mon tour, heureux de partager ce retour à l'innocence et à la fraîcheur de l'enfant. N'est-ce pas une belle introduction à l'entrée dans le monde de Nietzsche, qui invite à passer du stade du chameau obéissant aux multiples contraintes morales qu'on s'impose à soi-même, à celui du lion qui rugit et affirme enfin ses valeurs, avant de retrouver finalement l'état de conscience innocent de l'enfant ?

Certes les bien-pensants
Ont construit des hôtels partout
Et Sils Maria ressemble à une carte postale
Bien léchée bien proprette.
Mais ce soir au crépuscule.
Les nuages envahissent le village
Et le ciel noir des montagnes
Menace les rêves de chacun...

Pluies et promenades sur le lac de Sils : Zarathoustra et la volonté de puissance

Ce matin, la pluie a commencé à tomber. Elle continuera toute la journée, avec de brèves éclaircies. Tant mieux : le village a perdu son image idyllique de Heidi dans la verte campagne suisse. Les touristes ont déserté, et je me promènerai toute la journée absolument seul sur les pas de Nietzsche et dans les montagnes alentour.

Quelle chance ! Peut-être est-ce un moyen pour les éléments naturels de me rappeler que ce sont eux qui commandent ici, et non les hommes ? C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles Nietzsche aimait cet endroit. La nature dépasse l'homme de toutes parts, le remet à sa juste place, lui intime de se mettre à son écoute en cessant de vouloir disposer d'elle à sa guise. Onfray l'a très bien senti, écrivant à juste titre qu'il faut s'intéresser à la géologie et au climat unique et difficile de Sils Maria pour comprendre la pensée de Nietzsche.

La montagne est raide
En hiver les avalanches
Grondent et menacent

Sous leur manteau de pluie, les montagnes qui surplombent le village de manière abrupte sont encore plus impressionnantes, avec leurs cascades engrossées par la pluie qui dévalent les pentes en venant alimenter des torrents prêts à déborder. Les brise-avalanches plantés sur leurs flans semblent des barrières bien dérisoires.

Lors de la première visite de Nietzsche sur les lieux, en 1888, Sils sortait d'un hiver rude : pas moins de vingt-six avalanches

avaient frappé, écrit notre philosophe dans sa correspondance. En juin 1988, il écrit à son ami Gaast : « *Hier, une avalanche est arrivée derrière la maison* », la petite pension qui l'héberge, aujourd'hui transformée en musée.

Dans ce vaste espace où les montagnes se trouvent enchâssées entre elles, plaques contre plaques, au point de s'entrechoquer et de subir tremblements et glissements de terrain, l'homme ne peut se sentir que tout petit. C'est la première source d'inspiration du philosophe : prendre conscience de la situation-limite et incomparablement fragile de l'homme, menacé de toutes parts par des avalanches et par des catastrophes dont le dérèglement climatique n'est que le dernier avatar.

Plutôt que tourner la tête pour ne pas voir ce qui se passe, Nietzsche a le courage de scruter les catastrophes à venir de notre civilisation judéo-chrétienne mortifère qui croule sous le poids du péché, du ressentiment et de la culpabilité, guettant les signes avant-coureurs de la prochaine catastrophe. Il devine la civilisation post-chrétienne du nihilisme et du « dernier homme » qui est devenue la nôtre, où il n'y a plus qu'à se contenter béatement de la jouissance offerte hier par la société de consommation, aujourd'hui par Internet et par le simulacre de vie que chacun est invité à alimenter de manière narcissique sur les réseaux sociaux. Peut-être même était-il assez lucide pour deviner que la prochaine catastrophe et avalanche se produirait dans son propre corps et esprit qui allaient s'effondrer et l'emporter dans une douce folie, ce qui fera dire à Onfray qu'il devint lui-même une avalanche.

Brume et pluie d'été
La montagne aime se cacher
Pour être désirée

J'aime que la Nature ne se donne à Sils Maria pas plus facilement en été qu'en hiver, qu'elle impose à l'homme de braver les éléments si on veut la découvrir. Les carnets de Nietzsche témoignent du fait qu'il y souffre de froid et d'humidité constante, mais aussi de la pluie et de ces épais nuages qui recouvrent régulièrement la vallée :

« Je ne peux plus supporter longtemps ces éternels changements, cet amoncellement de nuages ! Quelle énergie de patience je gaspille inutilement dans ma lutte avec les éléments déréglés ! (J'en suis impressionné jusqu'à en vomir)... Temps misérable. Plusieurs jours avec une épaisse calotte de nuages. Il pleut, il fait froid, dans les 7° en moyenne... Temps de crue invraisemblable : tout est inondé. Nuits et jours, pluie torrentielle mêlée de neige » (à l'automne).

Malgré les conditions rudes de Sils Maria, il y reviendra se promener pendant cinq années, ne concevant pas de philosopher sans marcher : *« Seules les pensées qu'on a en marchant valent quelque chose »* écrit-il contre Flaubert qui, traité de ce fait de « cul de plomb, avait écrit : « On ne peut penser et écrire qu'assis. » Marchons donc, même sous la pluie !

Pour cette journée brumeuse, je choisirai de suivre l'itinéraire le plus facile, celui qu'il suivait régulièrement par tout temps. À la sortie de Sils, il suffit de se diriger vers le lac de Segl en direction de la petite presque-île de Chasté. C'était son véritable foyer, au point qu'il rêva d'y construire une petite cabane. *« Je voudrais pouvoir me bâtir ici une sorte de niche à chien idéale, j'entends une maison en bois avec deux pièces. Ce serait sur une presque-île qui avance dans le lac de Sils et sur laquelle il y avait jadis un castellum romain. »*

Après m'être trompé d'itinéraire et réchauffé au sein d'une buvette qui se trouve sur la même rive, dans le lieu-dit d'Isola, je m'aventure sur le petit chemin heureusement mieux balisé qu'à l'époque de Nietzsche. Transi par le froid d'une pluie constante, j'avance dans la brume et la grisaille, comme dans un vieux film japonais. La plupart du temps, je n'entr'aperçois que la colline recouverte par une forêt et une végétation luxuriante, en devinant en contre bas la rive du lac qui se dévoile à l'occasion d'une éclaircie. Le spectacle est alors grandiose !

Quand le soleil pointe
Le vaste espace du ciel s'ouvre
Monts et lacs s'y mirent

Le sentier de Chasté est désormais minimalement aménagé pour les touristes. Mais même quand il pleut, chacun peut ressentir cette pulsation de la Nature qui dut tant plaire à Nietzsche lors de ses promenades. Et lorsqu'il fait beau et que les passants sont nombreux sur le chemin, il suffit au promeneur judicieux de s'écarter un peu et d'emprunter l'une des innombrables sentes recouvertes d'un sol spongieux et d'aiguilles de pin, pour retrouver le charme et la magie du lieu. Quel que soit le sentier emprunté, il est en effet irrégulier. Il se rétrécit souvent, on ne voit plus alors que les arbres et les plantes autour de soi, ce qui provoque presque un sentiment d'enferment — ou plutôt, de recouvrement complet, avec l'envie parfois de se laisser tomber à terre, sans plus rien faire. Et puis, d'un seul coup, les arbres s'écarternt, le chemin s'élargit, une trouée inattendue se fait devant soi, à travers laquelle se dévoile le rivage, puis le lac, et même les montagnes ainsi que le vaste ciel lorsque les nuages se dissipent à leur tour.

Et à nouveau le paysage va se refermer, puis se rouvrir au rythme de la marche, laissant juste un instant d'éclaircie et de vision vaste, large, sans limites.

C'est là qu'on pressent que tout est Un, et se résume à la dimension vaste et sans limite de l'instant présent, capable de tout accueillir et réunifier, aussi éphémère soit-il. Car l'ouverture d'un espace infini, aussi merveilleux et miraculeux soit-il, n'est jamais complet ou définitif : l'être ne se dévoile qu'en se voilant, comme l'écrira plus tard Heidegger, un autre compagnon, grand lecteur de Nietzsche et grand marcheur qui arpentera sans fin la Forêt Noire où il avait pris refuge.

Partout bruisse la vie
Elle crie et veut toujours plus
Passe outre la mort !

J'ai été frappé, lors de cette promenade et des suivantes, par la profusion de la végétation en Engadine. Au pied des arbres et des fougères, les fleurs d'été s'y parent de toutes les couleurs : violettes, jaunes, grenat, blanches. Des fraisiers et des branches de myrtille s'entremêlent à des genêts et à des asters, à des myosotis, marguerites et edelweiss. Partout, la vie explose en un foisonnement de formes différentes, chacune animée par une soif et une volonté de vivre, une volonté de puissance comme dira Nietzsche, qui l'amène à s'étendre et à défendre chèrement sa place.

Nul doute qu'à force d'explorer la vie par des sentes sauvages, Nietzsche a compris qu'il voyait partout la même volonté de puissance, le même essor d'une vie qui ne veut jamais s'arrêter, qui

reprend et renaît sous une autre forme même quand l'une de ses manifestations se défait et disparaît.

Peu importe qu'il ait parfois été tenté de substantifier cette volonté de puissance en un nouveau principe ultime comme le fait Onfray, ou qu'à la fin de sa vie selon Deleuze il ait soigneusement évité cet écueil en ne parlant plus que de volontés de puissance multiples et jamais unes, lesquelles s'entrecroisent comme les lianes dans la jungle — le principal réside dans cette réhabilitation sublime, cette exaltation d'une force de vie païenne et panthéiste qui anime toute chose !

C'est sur cette petite presque île privilégiée de Chasté dont il n'existe selon lui aucun autre exemple dans le monde, qu'il a eu conjointement la vision du personnage de Zarathoustra qui allait devenir le héros de son *Ainsi parlait Zarathoustra*. C'est d'ailleurs dans ce long poème écrit « pour tous et pour personne » qu'il évoquera pour la première fois le concept de « volonté puissance » qu'il pressent en toutes choses.

“Notre presque île n'a pas d'équivalence en Suisse ni en Europe... (c'est) l'endroit où j'ai imaginé le personnage de Zarathoustra... Partout, dans la vie, même dans ses formes les plus faibles, je vois de la volonté de puissance.”

Les mots gravés dans la pierre de Chasté dressée en son honneur témoignent, comme d'autres, de l'état de calme presque surhumain, empli d'équanimité et de sagesse, dans lequel il eut cette révélation :

« Ici, j'étais assis à attendre.
Attendre, mais sans rien attendre

Par-delà le bien et le mal à savourer
Tantôt la lumière, tantôt l'ombre
N'étant moi-même que jeu
Que lac, que midi, que temps sans but
Lorsque soudain, amie, deux se fit un
— Et Zarathoustra passa près de moi. »

Il savait et appréciait probablement le fait que Zarathoustra était le prophète de l'antique religion zoroastrienne perse qui, très proche linguistiquement des anciens Védas hindous, prônait à la fois un combat des deux divinités du Bien et du Mal, et le monothéisme de la lumière divine d'Ahura Mazda.

C'est pourtant à Emerson, un auteur et poète contemporain, qu'il emprunta ce personnage, en lisant ses Essais et y trouvant ce passage :

“Arriva Yerdann, le prophète Zarathoustra, généralement apprécié au milieu de l'assemblée... Le sage de Younani ne put s'empêcher de dire : « Cette figure et ce maintien ne peuvent mentir, et seule la vérité peut en résulter ! »

Passage ainsi annoté par Nietzsche :

« C'est exactement cela. Je ne peux en faire l'éloge, c'est trop près de moi ! »

En même temps que je m'exalte à cette vision grandiose qui me fait voyager à travers les âges et les civilisations, je m'aperçois que malgré la pluie, je suis de plus en plus trempé.

Mon parapluie chante
Plic ! Ploc, ploc ! J'entends le rire
De Nietzsche et Bashô

J'aime réunir dans le haïku, qui clôturera cette journée, ces deux personnages qui furent tous deux de grands marcheurs, l'un en Europe et l'autre dans son Japon natal. Bashô se serait probablement amusé du détournement de son célèbre haïku :

Un très vieil étang
Une grenouille qui y saute
Ploc, ploc, ploc dans l'eau !

Quant à Nietzsche, j'ai souvent cru entendre son rire et ses pleurs de sur les chemins escarpés qu'il empruntait. Notre philosophe n'avait pas peur des émotions. Il pouvait effectivement pleurer et rire, de joie autant que de souffrance puisqu'il fut hélas pendant toute sa vie perclus de douleurs, quasi aveugle à 80 ou 90 % lorsqu'il parvint à Sils, selon ses propres dires.

Cela ne l'empêche pas de *sentir* la Nature comme un chaman, de souffrir certes de ses conditions rudes, mais aussi de se laisser traverser par elle, au point même d'être transporté d'extase par sa force tellurique. Lorsqu'il connaîtra la révélation d'où naîtra son *Ainsi parlait Zarathoustra*, il en parlera ainsi :

« un ravissement dont l'énorme tension se résorbe en un torrent de larmes... avec un emportement hors de soin, un profond bonheur où le comble de la douleur et de la souffrance ne fait pas contraste. »

Comme chez tous les mystiques, sauf que chez lui ce n'est pas la rencontre d'un Dieu transcendant qui sera à l'origine des bouleversements tectoniques de son être, mais la compréhension du principe vital qui anime une Nature panthéiste et immanente.

Parti plein d'espoir
J'ai croisé dame tristesse
Et bu avec elle

J'ignore les éléments qui font qu'à Sils Maria plus que partout ailleurs, la Nature fait ressortir des émotions enfouies profondément et les exacerbe, mais je sais qu'au moment où j'empruntais le début de sa promenade préférée qui va vers le bout de la petite presqu'île de Chasté, je me suis moi-même senti submergé par un flot inattendu de larmes et de nostalgie au souvenir de ma bien-aimée morte un an auparavant, puis par une joie dionysiaque face à cette force de vie sacrée que je sentais sourdre de toute part dans la Nature, comme si elle voulait me consoler en me submergeant de son amour.

De retour à l'hôtel à l'issue de sept longues heures de marche têtues sous la pluie, il ne me restait plus qu'à me faire des sandwiches tant les repas y sont chers, en me consolant avec Dame Nature et buvant son vin, son suc divin !

Promenades solaires sur le lac de Silvaplana : l'Éternel retour

Heureusement, il y a de beaux jours à Sils Maria. Cette nuit, les nuages et la brume ont disparu comme par magie, laissant apparaître au petit matin un paysage sans voile. Le ciel semble s'évaser à l'infini en s'élargissant dans toutes les directions, et les montagnes dévoilent de nouveaux sommets cachés jusque-là. Je découvre maintenant que le vaste plateau s'étend plus loin que je ne le pensais, avec un effet de profondeur insoupçonné. Je compterai lors de mes excursions et futures ascensions pas moins de quatre lacs et vallées qui se succèdent dans le lointain horizon, qu'on peut parfois saisir dans un seul regard vaste et large !

Un soleil radieux brille lors de ces belles journées que Nietzsche appelait bien sûr de ses vœux, même s'il ne pouvait en profiter autant qu'il l'aurait souhaité. Sujet à de violentes migraines ophthalmiques, il supportait en effet mal la lumière trop crue du jour qu'il adorait pourtant — au point d'avoir fait retapisser à ses frais les murs de sa chambre d'un tissu vert destiné à atténuer la lumière crue du jour. On peut encore en voir une trace soigneusement conservée dans un cadre de bois, dans le petit musée qui lui est consacré au sein de la maison d'hôte qu'il occupait pour un franc symbolique par jour.

La lumière qui brille
Caresse et réveille la Vie
Nimbée de soleil !

Ces jours de beau temps le réconciliaient avec l'existence, faisant ressortir les couleurs qu'il devinait à travers l'opacité de sa demi-nuit d'aveugle. « *Profusion de couleurs, cent fois plus méridionales qu'à Turin* » écrit-il enthousiaste dans l'une de ses Lettres. C'était suffisant pour qu'il oublie ses souffrances passées et chante régulièrement les vertus apaisantes et les effets joyeux de Sils sur son organisme.

« Sils Maria n'a pas son pareil en pays helvète : merveilleux mélange du tempéré, du grandiose et du mystérieux... Joli froid, nature splendide, grandeur, soleil... Le soleil d'août brille sur nos têtes. L'année s'écoule, montagnes et forêts se font de plus en plus paisibles et silencieuses... On respire un air sain. »

Onfray explique encore une fois cette situation par la géologie particulière du lieu : «Sils (est) au pied de la montagne, qui joue avec le soleil, illumine, filtre, diffracte la lumière, la pluie, les nuages.»

Malgré sa santé fragile, Nietzsche marche beaucoup et longtemps, surtout les jours de beau temps. Il a trois promenades favorites : sur la presqu'île de Chasté, où il reçut l'inspiration de son Zarathoustra ; sur le chemin qui monte de manière raide derrière sa pension de famille et dont on se demande comment il pouvait y grimper sans presque y voir clair, moi-même y peinant avec mon asthme d'effort ; et enfin le long du second lac de Silvaplana, de l'autre côté de Sils.

Lors d'une promenade qui le fit sortir de la forêt qui s'étend entre les deux étendues d'eau, et avant de rejoindre le rivage qui se trouve au bout de ce second lac, il découvre un énorme rocher

pyramidal au bord de l'eau. Il s'y repose en s'étendant et laissant probablement son esprit divaguer, comme il a l'habitude de le faire. Écoutons-le :

“Je parcourais les bois ce jour-là au bord du lac. Je fis halte au pied d'un gigantesque rocher dressé en forme de pyramide. Ce fut alors que l'idée (de l'Éternel Retour) me vint”.

Pour tenter d'entrer en intimité avec l'expérience de Nietzsche, je m'adosse à mon tour contre le rocher dont je ressens la puissance tellurique et la puissance de l'assise, en retrouvant l'impression verticale d'entrer en contact avec un autre monde et une autre dimension du temps, comme je l'ai déjà expérimenté face aux pyramides égyptiennes. Je m'installe en posture de méditation, avec la seule intention de laisser le lieu m'habiter et me parler silencieusement.

Adossé au roc

Contemplant le lac profond

Mes pensées s'en vont...

Jusqu'à retrouver cette disponibilité d'esprit capable d'accueillir du neuf, des intuitions ou des illuminations soudaines. C'est ainsi que Nietzsche sentit probablement venir en lui une nouvelle idée. Il en décrit quasiment la généalogie dans *Ainsi en parlait Zarathoustra*, en montrant comment elle puise sa source, toujours, dans ce ressenti des volontés de puissance qui animent toute chose dans la nature, laquelle les pousse à croître, à grandir et s'élever toujours plus, vers des sommets toujours plus hauts.

D'où une philosophie héroïque du défi et du dépassement de soi qui fait parfois sourire avec ses connotations érectiles.

« C'est à vous, chercheurs hardis et aventureux, qui que vous soyez... que je raconte l'énigme que j'ai vue, la vision la plus solitaire... Un sentier qui montait avec insolence, un sentier de montagne criait sous le défi de mes pas... Plus haut ! Je montai, montai davantage en rêvant et en pensant, mais tout m'oppressait. »

Car entre temps, l'esprit de lourdeur, moitié nain, moitié taupe, se moque de lui :

« Ô Zarathoustra... tu t'es lancé en l'air, mais toute pierre jetée doit retomber. Condamné à toi-même et à ta propre lapidation... elle retombera sur toi ! »

Au moment de faillir et de verser dans le désespoir, Zarathoustra lui dévoile « la pensée la plus profonde » qui est alors venue le visiter et l'alléger :

« Vois ce portique, nain ! Il a deux visages. Deux chemins se réunissent ici : personne ne les a encore suivis jusqu'au bout... Considère cet instant ! De ce portique, une longue et éternelle rue retourne en arrière pour l'éternité ; et cette longue rue qui monte, c'est une autre éternité. Ces chemins se contredisent, butent l'une contre l'autre, et c'est à ce portique qu'ils se rencontrent. Le nom du portique inscrit à son fronton c'est instant.

Considère cet instant. Toute chose qui sait courir ne doit-elle pas avoir parcouru cette rue ? Toute chose qui peut arriver ne doit-elle pas être déjà arrivée... Et cet instant, ce portique lui aussi ne doit-il pas avoir déjà été ? Et toutes choses ne sont elles pas achevées de telle sorte que cet instant tire toutes les choses de l'avenir ? Donc aussi de lui-même ? ... Ne devons-nous pas revenir et courir de nouveau dans cette autre route qui monte devant nous — ne faut-il pas qu'éternellement nous revenions ? »

Dans cette nouvelle vision aussi étrange qu'effrayante, « glaçante et sans fond » dira Nietzsche, le temps linéaire qui court du passé vers le futur en reprenant sans le savoir la vision chrétienne du paradis perdu passé, du présent du péché originel et du retour radieux du Christ sur terre dans le futur, est dynamitée et perd tout sens. Tout vient, part et revient de manière perpétuellement semblable, dans un temps cyclique qui est celui du cercle, du serpent qui se mord la queue, ou encore de l'*ouroboros* comme le fait remarquer Onfray, ce nombril grec du monde d'où parlaient les prophètes comme la Pythie de Delphes. C'est pourquoi l'idée, non habituelle, est dérangement : comme toutes choses, tout être, je serais appelé à revenir une infinité de fois. Cela m'évoque le cycle hindou du karma et des renaissances perpétuelles, mais encore une fois sans l'idée chrétienne culpabilisante de pêché ou de chute, et sans la croyance hindoue tout à la fois tragique et rassurante non plus que mes actes vertueux m'assureront d'une meilleure renaissance, ou tout au moins de gagner plusieurs tours de manège pour échapper au cycle des renaissances. Enfin un constat simple et sans appel, dicté par la seule nécessité et le seul déterminisme aveugle de la vie.

En haut du rocher
Deux papillons batifolent
Morts, reviendront-ils ?

Pour comprendre la généalogie de cette grande révélation de l'Éternel Retour au bord du lac de Sils, on peut revenir aux promenades qu'il avait l'habitude de faire sur la presqu'île de Chasté. Comme on l'a déjà vu, et comme je le constaterai à nouveau en suivant le même chemin un jour de beau temps, le promeneur côtoie d'un côté une nature luxuriante, partout animée par une volonté de vivre et de puissance qui se renouvelle sans fin et revient à chaque saison, et de l'autre côté la surface parfaitement plane et immobile du lac de Silvana. Le chemin se fraye ainsi la voie entre l'extrême devenir et mutation perpétuelle d'une nature foisonnante, et l'impassible immobilité d'un lac qui semble avoir toujours été là. N'est-ce pas le signe à la fois de quelque chose d'éternel comme le lac, et de perpétuellement changeant, appelé à revenir sans cesse identique à lui-même, à chaque saison ? — L'éternel retour est là, ou tout au moins, il s'y pressent grâce au spectacle de la nature !

Toujours adossé au rocher, je laisse mon esprit dériver et plonger dans les profondeurs insoupçonnées du lac. Je tourne le dos à la forêt et à sa profusion de vie traversée par le devenir perpétuellement changeant des plantes, fleurs, arbres, insectes et oiseaux animés chacun par sa propre volonté de puissance. Je plonge mon regard dans le lac. Quand elle n'est pas turquoise, Nietzsche décrit la couleur des lacs d'altitude de Sils comme « noire, sans fond ». Au début de l'hiver, il paraît même que la glace qui s'y

forme apparaît au crépuscule comme noire, ce qui ne manque pas de frapper les esprits.

Or, qu'est-ce que je vois, lorsque je sors enfin de mon état méditatif d'absorption dans l'eau du lac ? Une étendue d'eau sans forme précise, sombre et insondable, qui semble avoir toujours été déjà là, immobile sous ses formes changeantes. Il en va de même pour le rocher et les montagnes qui représentent une autre forme de stabilité et de pérennité. Avoir une vision vaste et complète du monde n'implique-t-il pas de réunir les deux aspects, le Même éternel et identique du lac et de la montagne, et l'Autre, ce devenir perpétuellement changeant des formes vivantes de la Nature ?

Au lac éternel
Répond la Nature riante
— Éternel retour !

Des passages de Nietzsche confirment cette intuition d'une origine naturelle et panthéiste de l'idée de l'Éternel Retour, notamment lorsqu'il rappelle dans *Ainsi parlait Zarathoustra* que les montagnes sortent elles-mêmes de l'océan et de la mer sans fond :

« Ah, mer triste et noire au-dessous de moi !... Ah, destinée, océan, c'est vers vous qu'il faut que je descende ! Eh bien, je suis prêt ! D'où viennent les plus hautes montagnes ? J'ai appris qu'elles viennent de la mer. Ce témoignage est écrit dans leurs rochers et dans les pics de leurs sommets. C'est du plus bas que le plus haut doit atteindre son sommet. »

Je rame sur le lac
Profond comme un miroir noir
Qui reflète les cimes

Si on suit cette piste, on a l'impression que la comète folle Nietzsche croise sans le savoir les réflexions les plus profondes des sages orientaux, notamment ceux du bouddhisme pour lequel l'illumination ou la vérité ultime sont comparables à miroir sans fond où se mirent les formes infiniment changeantes de la vie, tout en émergeant et y retournant sans fin, dans une répétition perpétuelle et vide.

Les formes sont vides
Elles vont et viennent du néant
Car le Vide est formes !

Si Nietzsche ignore à son époque quasiment tout des philosophies orientales, et plus particulièrement du zen dont les vers précédents sont une adaptation libre du Sutra du cœur, Onfray montre bien qu'il reprend par contre sa théorie de l'Éternel Retour aux stoïciens qui l'ont tous défendue. Ainsi, rappelle ce dernier auteur, pour Zénon « Dieu embrase tout, y compris lui-même, de sorte qu'un jour l'univers se consume ; puis il se remet en ordre, mais exactement comme il était à l'identique. Les mêmes hommes qui furent reviennent tels quels et font ce qu'ils ont déjà fait. »

Loin d'être passiste, Nietzsche est persuadé d'être en avance sur son temps et de préfigurer une forme de connaissance scientifique à venir. Il généralisera sa thèse de l'Éternel Retour en le

dé-naturalisant et lui donnant une portée plus générale, quasi cosmique. Selon la correspondance que Lou Andréa Salomé entretenait avec lui, il attendit en vain, jusqu'à la fin de sa vie, que la science et notamment la physique viennent confirmer son intuition.

Ironie de l'histoire, le progrès des connaissances les plus récentes ne donnerait-il pas aujourd'hui raison à Nietzsche ? Pour le modèle cosmologique du *big crunch* symétrique de celui du big bang pus connu, l'univers est éternel et n'a jamais été créé, connaissant des phases d'expansion comme la nôtre, avant de se résorber et de s'effondrer inéluctablement dans le futur comme le pressentaient les mythologies indiennes et les récits stoïciens, dans l'attente de revenir à nouveau dans un avenir lointain, sous une forme quasi identique. Plus vertigineux encore : la physique quantique ne donnerait-elle pas raison à l'éternel retour des phénomènes à partir d'un vide, d'un champ quantique énergétique originel qui se révélerait la fois vide et plein d'énergies potentielles, tout en émergeant, s'y déployant de manière ondulatoire et corpusculaire grâce à un phénomène d'intrication, avant de se défaire sous l'influence de la décohérence, et cela dans un recommencement ou retour perpétuel ?

Sur les cimes de Corvatsch : Surhomme et amor fati

L'Éternel Retour ne se réduit pas à ces visions antiques ou scientifiques. Si le long passage du Zarathoustra cité n'en fait pas mention, mais préfère parler de l'individu invité à comprendre qu'il reviendra éternellement, c'est parce qu'il s'agit moins pour Nietzsche d'une théorie abstraite, que d'une idée régulatrice destinée à transformer la vision et la vie de celui qui adopte ce point de vue. C'est une arme de combat, aux impacts pratiques qui doivent venir bouleverser et transmuter la vie de l'individu.

Autant dire que la vision de l'Éternel Retour se prolonge dans celle, éminemment pratique et existentielle, du surhomme et de l'Amor Fati. Cette intention pratique, qui en donne le véritable sens, on la retrouve dans l'une des précieuses notes manuscrites de Nietzsche, qu'il nomme « ébauche », et que j'avais lue avant mon excursion. Au pied du rocher, les pieds dans l'eau glacée du lac, je me remémorais ses trois premiers points :

1. *Incorporation des erreurs fondamentales ;*
2. *Incorporation des passions ;*
3. *L'incorporation du savoir et du savoir qui renonce (passion de la connaissance) ».*

Je me dis que les trois premiers points dessinent une nouvelle configuration de la philosophie : il s'agit ni plus ni moins de ré-incorporer en soi tout ce qui nous conditionne et nous limite habituellement, dont on cherche ingénument à se débarrasser : les erreurs que nous commettons ? Elles doivent avoir leur raison d'être et leur économie, puisqu'il faut accepter leur retour éternel. Il n'est pas plus légitime de vouloir chasser ou maîtriser nos passions, ces chères ennemies des philosophes qui se veulent raisonnables : elles sont, comme les émotions dont nous savons aujourd'hui l'importance cruciale, car elles nous envoient des messages corporels et pulsionnels importants à intégrer, constituant le sel et le moteur de la vie. Quant à la connaissance, il ne s'agit plus de se réfugier dans un savoir abstrait et désincarné, mais de retrouver la passion sous-jacente qui sous-tend toute quête de connaissance et de vérité. Or, qu'est-ce, sinon une volonté de comprendre et d'intensifier ainsi sa présence et sa propre volonté de puissance en étant conscient des limites du savoir et en y

réintégrant son contraire, à savoir l'intuition et le silence tout aussi indispensables !

C'est déjà tout un programme, qui anticipe ce qu'on nommera de nos jours le développement personnel, mais en lui donnant d'emblée un sens plus profond et radical au service d'une vie et d'une vision nouvelle. Nietzsche révèle en effet dans la suite du texte le sens profond de cette réintégration de tout ce qu'on refoule habituellement, de façon à retrouver ce qu'on pourrait appeler l'« homme total », tel que l'évoquait par exemple le jeune Marx dans les Manuscrits de 44. Il s'agit ni plus ni moins de provoquer une révolution quasi spirituelle en l'homme, pour le faire renaître de manière innocente et active, pleine et solaire !

Personne ne se baigne
Au lac où fond le glacier
— Mes pieds sont gelés !

La température de l'eau dans laquelle j'avais trempé mes pieds me fait sursauter et sortir de ma rêverie. Je vais m'asseoir sur le banc tout proche, où je continue à laisser mes pensées dériver et se souvenir de la suite du texte de Nietzsche, avec les deux derniers points qui sont à mes yeux les plus importants.

4. L'innocence. L'individu en tant qu'expérimentation. L'allègement de la vie, son affaïssement, son affaiblissement ;

5. Le nouveau lourd fardeau : l'éternel retour du semblable. L'infinie importance de notre savoir, de notre environnement, de nos habitudes et manières de vivre pour tout ce qui est à venir. Que faisons-nous du reste de notre

vie, nous autres qui avons passé la majeure partie de celle-ci dans la plus essentielle ignorance ? » Nous enseignons la doctrine. C'est le moyen le plus puissant de nous l'incorporer. Notre genre de félicité, comme Dieu de la plus grande doctrine. »

Nietzsche donne ici un nouveau sens à la philosophie : il s'agit ni plus ni moins que de renouer avec sa capacité de transformation existentielle de celui qui la pratique, en faisant de l'individu le champ de sa propre expérimentation. Comme s'en inspirera Onfrays pour le titre de l'un de ses livres, chacun peut dès lors viser à « sculpter sa propre vie ».

En même temps, Nietzsche revient paradoxalement à l'origine oubliée de la philosophie grecque, laquelle en tant qu'amour ou quête de la sagesse (*philo-sophia*) impliquait un mouvement de transformation de soi magnifiquement rappelé par Hadot. Pour ce dernier en effet, toute la philosophie antique, y compris romaine, s'inscrivait dans cette volonté pratique de conversion du regard et de transformation radicale de soi.

Il ne s'agit pas pour Nietzsche d'une prise de position théorique ou intellectuelle. Je repense de manière émue à sa vie. En ayant lu nombre de ses lettres et notes manuscrites, je comprends mieux comment il était lui-même le champ de sa propre expérimentation. Il en est devenu le meilleur exemple, et le premier cobaye, ses confidences montrant comment il lutte quotidiennement pour réintégrer et dépasser ses souffrances quotidiennes, ses migraines ophtalmiques, ses accès de tristesse mélancolique et les tentations du désespoir dont témoigne bien son personnage de Zarathoustra ; sans parler des conséquences ravageuses du « ramollissement cérébral » héréditaire de son père et de la syphilis contactée dans sa jeunesse.

Nietzsche a du pain sur la planche. Il pratiquera pendant toute sa vie une auto-observation lucide de lui-même, une auto-évaluation et transmutation de ses pulsions ou affects, s'inventant à sa manière un mode de méditation et d'exploration de son vécu qui pourrait en apprendre beaucoup à nombre de méditants et de prétendus maîtres spirituels. Il ira jusqu'à vouloir transmuter ses colères et ses haines de ce que le christianisme a pu abîmer et amoindrir en l'homme, pour y trouver de nouvelles forces de vie. Sans le dire, il retrouve là les intuitions géniales de Spinoza qu'il admirait profondément et qui bâtissent toute son Éthique sur la manière de passer des passions tristes aux passions gaies et affirmatives au service de la vie et de la félicité.

Mais Nietzsche veut aller encore plus loin, espère un changement global et collectif de civilisation. En regardant le petit village assoupi de Silverplana sur l'autre rive, à ce point calme qu'il semble impossible qu'il soit menacé par un quelconque danger ou dérèglement climatique, je ne peux m'empêcher de penser avec nostalgie à son espoir que son Zarathoustra puisse insuffler une nouvelle direction à l'histoire. Conscient de l'extrême danger et du nihilisme de notre civilisation qui court à sa perte, il appelait de ses vœux une « inversion et transmutation totale des valeurs », autant individuelle que collective, pour retrouver la force vitale et l'innocence de l'enfant, derrière le ressentiment, la haine de soi et la culpabilité sur lesquelles repose notre Occident mortifère. Il eut la sagesse de n'imaginer aucun programme, de ne s'inscrire dans le sillage d'aucun mouvement politique puisque la révolution devait être intérieure, venir de la capacité interne de l'individu à s'auto-évaluer afin de favoriser une nouvelle vie pleine et entière. Je me dis que les solutions viendront toutes seules, en faisant confiance à la capacité de chacun à renouveler le contrat social et à inventer un nouveau mode de vie au service de la vie et de son épanouissement. Dionysos contre le Crucifié, écrira-t-il de

manière programmatique — jusqu'à ce qu'il signe à la fin avec les deux noms, réconciliés dans une « union des contraires » que n'auraient certainement pas désavouée les mystiques.

Après avoir ainsi réfléchi au pied du rocher où Nietzsche eut sa révélation de l'Éternel Retour, je décidais de monter le long du petit sentier qu'il avait dû emprunter pour accéder à la cascade qui dévale de la montagne. Et là, encore pétri par les pensées issues de son nouveau concept, j'eus soudain une impression étrange. J'étais en train d'admirer la végétation luxuriante et le jeu de la lumière à travers le feuillage des arbres lorsque je sentis physiquement que je n'étais pas seul à en profiter. J'eus l'impression que Claire, mon épouse défunte, m'accompagnait et jouissait du même spectacle. Je crus l'entendre me remercier silencieusement de l'avoir convoquée, ce que je n'avais pas fait, et de pouvoir ainsi voir la Nature si belle à travers mon corps, à travers mes yeux et mes cinq sens. Je n'étais plus que son véhicule, son support ou médium corporel !

Bruit de la cascade
Je m'approche et tu es là
Voyant par mon corps

Était-ce un effet inattendu de la pensée de l'Éternel retour qui me revint en boomerang, en me disant que tout reviendrait, notre amour comme la mort et l'absence cruelle de l'Autre ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que lorsque je quitterai la cascade pour continuer ma montée vers la gare de téléphérique, la présence de ma bien-aimée se dissipera insensiblement, sans même que je m'en aperçoive sur le moment. Je me retrouvais

seul, étrangement heureux et triste à la fois à devoir continuer mon chemin solitaire.

Je me remis à penser à nouveau aux écrits de Nietzsche et aux conséquences de son idée de l'Éternel Retour. Dans le texte sur lequel j'avais longuement médité au bord de l'eau, le but est clairement énoncé par Nietzsche : alléger la vie, la débarrasser et la purifier de ses scories ou forces réactives. Je me dis qu'on n'était pas loin de l'essence authentique des mouvements de libération de soi des hindous et du bouddhisme solaire réhabilité par Stéphane Batchelor. Pour ce dernier, le message du Bouddha originel consistait en effet à supprimer la souffrance liée à la réactivité perpétuelle de l'homme, pour lui permettre de retrouver une vie pleine et déliée.

C'est en ce sens, et en ce sens uniquement, que Nietzsche évoquera la figure du surhomme. Comme le montre très bien Onfray, Nietzsche reprend tout à la fois les thèmes du héros grec divinisé tout en restant mortel, du sage stoïcien qui embrasse d'un seul regard la vie dans sa multiplicité et ses contraires, mais aussi les figures du « grand homme » de Hegel, ou encore de « l'homme total » de Marx rajouterais-je. Onfray rappelle à juste titre qu'on ne peut comprendre le terme de surhomme qu'en opposition au « dernier homme » dénoncé par Nietzsche — l'homme du ressentiment et de la réactivité qui se contente de vivre au grès de ses conditionnements et des stimuli que lui envoie la société pour travailler et consommer toujours plus — morale d'esclave, disait Nietzsche. On est loin des délires nazis qui, encouragés par sa sœur après sa mort, voudront y voir une apologie de l'aryen blanc, blond de surcroît ! Pour mettre fin à de telles inepties, il suffit de rappeler que Nietzsche avait demandé et obtenu de renoncer officiellement à sa nationalité prussienne en 1869 après son service militaire, devenant dès ce jour un apatride. Pressentant le mauvais

usage possible de sa notion de surhomme, il en fera d'ailleurs une dénonciation prémonitoire dans le chapitre intitulé Les poètes dans son *Zarathoustra*, renvoyant avec humour les admirateurs possibles de cette figure au « pays des nuages ». En 1988, avant de sombrer définitivement, il aura encore le courage et la lucidité de dénoncer dans une note manuscrite la notion dévoyée du surhomme comme une « vaste supercherie ».

Pour réhabiliter le sens réel du surhomme, qui selon Onfray n'est qu'une autre manière de nommer le sage stoïcien, il suffit de rappeler encore une fois sa vision de la vie. Le surhomme est en effet celui qui a été capable de travailler sur lui-même et de se transformer au point de (re) devenir une source pleinement affirmative de vie, en acceptant finalement cette dernière dans toutes ses dimensions, autant positives que négatives.

Aimer jusqu'à la mort
Pour l'intégrer dans sa vie
Car tout reviendra.

Nietzsche invite à se hausser finalement à une acceptation de son destin auquel il n'y a rien à retrancher ni à ajouter. C'est l'*amor Fati*, la capacité d'accepter et d'aimer son destin même sous ses formes les plus difficiles. Encore une fois, on peut y voir un pressentiment de ce qu'on appellera de nos jours les mouvements thérapeutiques d'acceptation radicale qui invitent à accepter tous les aspects de son existence, avec équanimité, pour mieux guérir et tout supporter. Mais chez Nietzsche, c'est toujours avec une dimension et une ambition supplémentaire : il s'agit de renouer avec les forces vives et païennes de la volonté de puissance, de les libérer de façon libre et joyeuse, en favorisant un nouveau

type de regard, de conscience et d'humanité qui retrouve le sens réel et profond de l'amour.

Dans le téléphérique qui me permet de monter plus rapidement vers les sommets que Nietzsche n'a probablement jamais pu atteindre étant donnée sa condition physique, je me souviens qu'il reliera explicitement les deux notions de l'Amor fati et du Surhomme dans son dernier livre, *Ecce homo* :

« Ma formule pour la grandeur de l'homme : amor fati. Il ne faut rien demander d'autre, ni dans le passé, ni dans l'avenir, pour toute éternité. Il ne faut pas seulement supporter ce qui est nécessaire, et encore moins se le cacher — tout idéalisme est le mensonge devant la nécessité — il faut aussi l'aimer. »

Je me rappelle avoir lu qu'il le disait déjà en 1882, à Gênes, dans une note :

« Je veux apprendre de plus en plus à considérer la nécessité dans les choses comme le Beau en soi. Ainsi serai-je celui qui embellit les choses. Amor fati : que cela soit désormais mon amour ! Je ne ferai pas de guerre contre la laideur : je n'accuserai point, même les accusateurs. Détourner le regard : que ceci soit ma seule négation ! Et à tout prendre : je veux à partir d'un moment quelconque n'être plus autre chose que pure adhésion »

C'est là qu'on retrouve l'Éternel Retour, qui sert de révélateur : suis-je assez fort pour supporter l'Éternel Retour de ce que je vis et veux, y compris tout le négatif ?

Pourquoi résister ?
La fleur dit oui au soleil
Et oui à la pluie

Oui, il faut vouloir aimer la vie au point d'accepter qu'elle revienne indéfiniment telle qu'elle a été vécue, sans regret ni culpabilité. Alors, on dépasse la finitude de l'homme du ressentiment courbé sous les chaînes de la religion et de la morale, pour retrouver l'acceptation totale, l'innocence de l'enfance, le Grand Oui dionysiaque à la vie, telle que seuls savent l'assumer le sage et le fou !

J'en suis là de mes réflexions lorsque je m'aperçois du ralentissement du téléphérique à l'approche du sommet. Ça y est, je suis arrivé au sommet, à 3300 mètres d'altitude !

La mer de nuages
Est percée par les sommets
— Je passe au-dessus !

Avant de franchir la dernière porte pour accéder à la plateforme dehors, mes pensées s'emballent. C'est comme si elles souhaitaient en finir au plus vite, balayer les objections et discussions oiseuses dont mon esprit est encombré.

Je me dis que peu importe finalement la manière dont on se confrontera dans sa propre vie à l'idée régulatrice de l'Éternel Retour. Pour Onfray, qui s'en tient au texte de Zarathoustra et qui voit en Nietzsche un sur-stoïcien moderne demeurant dans le droit fil du stoïcisme, il s'agit simplement d'avoir la sagesse de

savoir et d'accepter qu'on n'a aucun libre arbitre et qu'il faut juste accepter et aimer le mouvement de la vie à travers nous.

Pour Deleuze, qui privilégiera les textes plus tardifs et des fragments posthumes témoignant selon lui d'une évolution de Nietzsche et d'un dépassement du stoïcisme, il s'agira finalement de choisir ses actes et ses désirs de façon à ne rien regretter de sa vie, puisque la répétition du semblable, et non du Même jamais strictement identique, a comme conséquence que ce ne sera jamais exactement le même être ou événement qui reviendra, et qu'on y retrouve ainsi une marge de liberté paradoxale.

Nuages des pensées

Glissez et disparaissez

Laissez la place libre !

Peu m'importe finalement, me dis-je pour clore mon débat interne, tandis que les touristes sortent de la cabine. Nietzsche lui-même n'aurait probablement pas tranché et aurait laissé chacun l'interpréter comme il le souhaitait puisqu'il n'y a dans son optique plus de vérité, seulement des perspectives à interpréter de manière généalogique, en remontant à la pulsion de vie ou de ressentiment qui sous-tend l'opinion défendue. Le principal ne réside-t-il pas dans cette invitation de toute façon folle de Nietzsche à dépasser l'humain, comme les sages hindous et bouddhistes savaient que c'était possible !

Cette invitation à dépasser la condition normale de l'homme en travaillant sur soi-même m'avait déjà séduit à 18 ans, âge des révoltes adolescentes et de la soif d'absolu. Exactement cinquante ans plus tard, je m'aperçois avec joie que je suis probablement resté un grand adolescent attardé puisque je continue envers et

contre tout, conforté par mon expérience de trente ans de médiation, à penser que c'est peut-être le seul sens qu'on puisse trouver et donner à la vie. N'est-ce pas, de plus, l'occasion de tirer un fil invisible qui relie des penseurs comme Nietzsche et Spinoza aux aspirations pratiques de l'Inde et de la philosophie antique ?

Descente vers Sils Maria et retour à la vie profane

Plein d'enthousiasme, je passe le dernier portillon qui sépare la gare supérieure du téléphérique du monde extérieur, et là, c'est le choc : le sommet est enneigé, avec de la glace qui, même en pitieux état, étincelle sous le plein soleil de Midi.

À trois mille mètres
Les glaces éternelles fondent
Mais la vue d'aigle demeure

Je savoure pleinement la vue qui s'offre à moi, avec l'impression de comprendre ce que Nietzsche appelle le regard de l'aigle capable de planer haut dans les airs tout en voyant à 360 degrés l'ensemble du paysage qui défile sous ses yeux. On utilise le même terme dans le yoga où la posture de l'aigle vise à élargir également son champ visuel, et dans la méditation qui apprend à cultiver une vision large et clairvoyante des choses, sans focaliser ou s'arrêter sur des éléments particuliers.

Maintenant, l'Engadine se déploie sous mes yeux avec encore plus de netteté, de vision large et de profondeur de champ. D'un seul regard, je peux en effet survoler l'enfilement des quatre

vallées qui se déplient à partir de Sils Maria. Exactement comme si je volais moi-même !

J'embrasse d'un regard
Quatre lacs turquoise
Et cent monts célestes !

En attendant, il est temps de manger, d'autant que le froid me reprend !

C'est le plein midi
Devant les pics enneigés
La soupe me réchauffe

Après une bonne heure de pause pendant laquelle je reprends avec plaisir la lecture de *Ainsi parlait Zarathoustra*, je me dis qu'il est temps d'entamer ma descente, à l'image du héros de Nietzsche qui décide à un moment de quitter les cimes de sa montagne pour enseigner le sens du surhumain et de l'Amor Fati aux humains. Ayant envie de rejouer le geste nietzschéen, j'ai bien entendu choisi la plus haute montagne des environs, celle au pied de laquelle a roulé le rocher de l'Éternel Retour, pour m'imaginer ou ressentir de manière empathique son message et les sentiments qui pouvaient inspirer son héros à ce moment.

Je ne peux m'empêcher de voir dans la décision de Zarathoustra de quitter son sommet pour rejoindre le monde des hommes auxquels il annoncera la bonne nouvelle que « Dieu est mort », un clin d'œil malicieux et probablement involontaire à l'histoire du

Bouddha. Siddharta hésita en effet longuement après son éveil sous l'arbre de l'illumination, avant de décider de quitter finalement sa forêt pour délivrer à Sarnath son premier sermon à quatre anciens compagnons qui deviendront ses premiers disciples. L'une de ses premières révélations ne concernera-t-elle pas, de même, l'inexistence de Dieu, de l'âme et de toute forme de Soi que les hindous nommaient l'Atman ?

Alors que je commence à redescendre les pentes escarpées et dénudées de toute végétation du sommet, sautant d'un caillou à l'autre en m'interrogeant sur le chemin à suivre pour rejoindre Sils Maria, je me demande soudain, comme son héros, ce que je peux bien ramener comme message pour moi-même ?

Je m'aperçois maintenant que je ne suis pas venu en pèlerinage à Sils Maria animé par un seul souci intellectuel. Je ressentais le besoin de trouver aussi un sens à ce qui me restait de temps à vivre après l'annonce de ma maladie et après la mort de ma femme avec laquelle j'avais partagé plus de trente ans de vie commune.

Des pics enneigés
Je descends l'esprit chargé
D'un message solaire

Qu'est-ce que je veux vraiment faire de ma vie ? Je ne m'attendais pas à me sentir interpellé par cette question aussi urgente qu'incongrue. Je sens que la réponse ne peut qu'être solaire et brûlante, mais je doute de pouvoir y trouver une réponse strictement rationnelle.

Oracle sibyllin
La pythie convulse à terre
Seul l'amour nous sauve

Je saisis le petit carnet qui ne me quitte jamais. J'y note, pêle-mêle, ces quelques mots : « Que puis-je ramener du glacier ? La pureté de la glace qui fond, la pureté de l'air frais et rare dont j'ai besoin, l'envie de continuer à transmettre l'étincelle d'amour que j'ai connu et que je veux faire fructifier, mais aussi le courage de devoir redescendre toujours plus bas, plus profond dans mes affaires et dans les épreuves qui m'attendent. »

Je souris en écrivant, me rappelant la réponse de Kabat-Zinn à un enseignant qui l'interrogeait sur ses propres épreuves : « Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'avec la pleine conscience, j'ai si souvent dû descendre dans le chaudron au-dessus du feu qui brûlait dans mes entrailles, que son fond doit être bien noir et cramé. »

J'ai maintenant quitté les sommets depuis une heure. Je me trouve à mi-hauteur entre le sommet et la plaine. Même si la vue est moins vaste, je perçois mieux les détails que l'altitude m'empêchait jusque-là d'apercevoir. Je découvre notamment la situation géographique unique de Sils qui, vu de haut, relie à leurs deux extrémités les deux grands lacs allongés de Sils Maria et de Silvaplana. Situé à leur confluence, le village semble nouer ensemble leurs deux bouts, dessinant de manière invisible pour les profanes qui restent les yeux collés au sol, le symbole mathématique de l'infini. Encore un rappel de l'Éternel Retour, avec sa double boucle !

Sils prend les deux lacs
Et les attache bout à bout
Pour qu'ils s'aiment toujours

À la surface du lac, les innombrables voiliers et supports de sport de glisse sortis en même temps que le beau temps ressemblent à des insectes volant, tandis que les maisons des villages apparaissent minuscules.

À nouveau, j'ai le sentiment d'un cosmos infiniment grand qui nous dépasse de toutes parts, parallèlement à la prise de conscience de la petitesse que l'homme y occupe indûment, probablement pas pour longtemps.

Maisons de poupée
Et libellules sur le lac
L'homme est un insecte

À mi-hauteur, la végétation dense et luxuriante de l'Engadine a repris ses droits, avec un nombre incroyable d'herbes et de fleurs sauvages entre lesquelles serpente le sentier étroit de traverse sur lequel je m'aventure, à flanc de montagne. À nouveau, je ressens viscéralement cet appel de la terre, cette certitude que tout est mû par des volontés de puissance, par des soifs d'exister et de croître qui dépassent et englobent tout, la mort comprise.

Il n'y a pas d'Hadès
Mais un royaume plein de vie
Profusion sans fin !

En même temps, je fais attention à ne pas tomber, jaloux de l'agilité des vaches qui broutent et y déposent leur bouse que j'évite à grande peine.

Chemins de traverse
N'hésite sur les rocs abrupts
Pourquoi pas les vaches ?

Me voici à la fin de mon excursion. La vallée n'est plus loin, et le paysage change encore. Les alpages prédominent maintenant, avec des forêts denses de sapins. La végétation se fait plus douce, et je m'arrête parfois pour en profiter.

La rivière murmure
Je m'y rafraichis et chante
Avec les oiseaux

Enfin Sils ! Après trois heures de marche, je décide de m'accorder une bière bien méritée en fumant un cigare, allongé dans un transat face à la petite rivière qui traverse le village.

La nature est partout en fleurs et profite du soleil, rafraichie par le petit cours d'eau et par les pluies des derniers jours. Les touristes et les habitants en profitent également en se promenant lentement, le nez à l'air.

Sils en plein soleil
La nature s'ouvre et sourit
— Et les passants passent

Je ne peux m'empêcher de regarder la diversité des promeneurs : couples qui se font et se défont, vieillards courbés allant inéluctablement vers leur destin, enfants qui jouent de manière insouciant dans un petit parc devant moi. N'est-ce pas toujours le même spectacle qui se déroule, depuis des siècles ? J'ai l'impression que les fleurs qui n'en savent rien, profitent du peu de temps de leur vie éphémère pour se pencher et se réjouir de ces jeux d'enfant. Peut-être même qu'elles me sourient...

Cigare et pression
Les fleurs se penchent sur l'eau
Rient aux jeux d'enfants

En même temps, l'innocence prônée par notre philosophe n'invite-t-elle pas à tout oublier, pour mieux jouir pleinement de l'instant présent, le seul réel et vrai ?

L'eau coule comme ma vie
Insouciant du lendemain
Juste dans l'instant

Je ne peux pourtant m'empêcher de penser avec nostalgie et tristesse à la fin de Nietzsche et de son héros Zarathoustra. Ce

dernier ne trouvera que moqueries parmi les hommes, et décidera finalement, incompris, de retourner dans sa montagne.

Quant à Nietzsche, outre ses maladies qui le mineront et le feront officiellement entrer dans la folie, il est fort probable que le travail qu'il effectua sur lui-même l'aient amené à purifier son sentiment d'humanité et d'amour au point de le rendre trop sensible et fragile, à un point d'extrême incandescence qui se révéla incompatible avec le monde dans lequel il vivait. En témoignent, avant son internement qui durera dix longues années, les deux derniers souvenirs qu'on conserve de lui, si humains, trop humains — et en rien inhumains comme les barbares et brutes qui se réclament trop souvent de lui, voudraient le présenter !

Le premier incident eut lieu en Italie où il vit un petit chien qui s'était pris une patte dans une porte hurler de douleur. Son maître ne faisant rien, Nietzsche avait saisi une pièce de tissu qu'il avait sur lui pour lui bander la patte. Le lendemain, il eut la surprise de voir le chien reconnaissant venir lui remettre, de la part de son maître, le tissu lavé et repassé qu'il tenait soigneusement dans sa gueule.

Le second et dernier incident est plus connu. Voyant dans les rues de Turin un cocher maltraiter son cheval en le frappant d'un coup de fouet cruel, Nietzsche s'interposa pour faire cesser ce traitement, en embrassant le pauvre animal. Il s'écroula en pleurs à terre, émettant des propos à priori incohérents qui le firent interner.

Ainsi était Nietzsche, qui se réfugia dès lors dans un silence dont on ne sait rien de sûr, si ce n'est qu'il continuait pourtant à jouer du piano, à chantonner et à griffonner des notes que ses médecins et anciens amis jugeaient incompréhensibles.

Il est maintenant temps de le quitter sur cette ultime énigme, tout en sachant que le beau temps et la période de répit dont j'ai

eu la chance de profiter à Sils disparaîtront à leur tour, et qu'ils
reviendront encore, plus tard, nul ne sait quand, ni comment, ni
pour qui...

L'église sonne six heures
À l'approche du crépuscule
Les nuages reviennent

LE RÊVE D'UN GRAIN DE SABLE
(Islande et Groenland, 2022)

Chapitre 1 : La rencontre de la jeune femme et du grain de sable

Le baume du crépuscule

La plage était déserte, vierge de toute trace humaine depuis qu'une pandémie en avait interdit l'accès. En cette fin de journée où le soleil déclinait lentement à l'horizon, elle brillait comme un miroir parfaitement lisse qui n'avait rien à refléter. Pas de vent ; rien ne bougeait. Le temps s'était arrêté depuis des mois. Même les grains de sable semblaient figés, aucun mouvement n'agitant leur surface. Cela faisait tant de temps qu'ils étaient ainsi plongés dans l'immobilité et l'ennui, que l'un d'entre eux s'ébroua et se mit à rêver...

... Au moment du crépuscule, l'ombre d'une silhouette féminine se détacha de manière inattendue sur l'écran vide de la plage, avec la netteté d'une marionnette projetée sur le drap blanc d'un théâtre javanais. Après avoir emprunté la promenade des planches qui amenait habituellement les badauds à longer la mer, elle se dirigea résolument vers la mer. Revêtue d'un pantalon afghan bouffant et d'un vieux perfecto en cuir serré à la taille, elle avait de longs cheveux bruns qui descendaient en cascade jusqu'au bas de son dos. Elle marchait lentement, les bras croisés pour se protéger du froid vif et mordant de cette fin avril. Elle passa devant la petite boutique de plage dénommée « Au grain de sable » qui vendait depuis toujours des jouets d'enfant, des boissons et des snacks à emporter.

Elle contourna l'établissement des bains de mer aux cabines désuètes, puis elle s'arrêta un instant devant le dessin au pochoir de l'artiste Miss Tick qui montrait, sur l'un des murs, les contours d'une adolescente en bikini. Cette dernière fixait les passants avec

un regard à la fois effronté et ingénu, cachant sa poitrine derrière un gros cœur rouge sur lequel quelques mots écrits à la hâte invitaient le lecteur à « prendre ses rêves à bras le cœur. » La jeune femme au perfecto avait souri en passant devant le graffiti, d'un sourire un peu triste, un léger pli amer à la commissure des lèvres. Elle s'était dit qu'elle n'avait plus de rêves, ou plutôt qu'elle n'en avait pour le moment qu'un seul : contempler le coucher de soleil pour lequel elle était venue, en jouissant de l'impression d'être enfin, grâce au confinement, seule au monde.

Elle ne souhaitait rien d'autre. Elle avait repris sa marche vers la mer, traversant les dunes artificiellement dressées pour éviter l'avancée de l'océan lors des grandes marées. Elle avait foulé délicatement le sable sec, comme si elle prenait soin de ne pas l'écraser. Elle s'était enfin arrêtée sur le lestrohan, en cet endroit incertain où la plage devient une bande humide abandonnée par la marée basse. Elle avait alors fixé l'horizon, à cet endroit précis où, ce soir, la bande noire du crépuscule tranchait dans le vif pour séparer le ciel de l'océan, desserrant l'étreinte qui les avait maintenus unis pendant cette longue journée printanière.

Elle frissonna en pensant que les cieux et l'océan allaient se séparer inexorablement, chacun étant condamné à rejoindre sa nuit solitaire. La ligne noire qui coupait l'horizon lui évoquait la violence d'un arrachement, celui de la mer et du ciel, mais aussi celui des cosmogonies primitives où le fils empêché de naître était obligé d'émasculer le Ciel accolé à la Terre pour se libérer de leur étreinte trop étouffante. De manière plus intime, elle ne pouvait s'empêcher de penser aussi au drame du nouveau-né expulsé brutalement du ventre maternel, au moment à la fois sublime et terrifiant de la naissance.

Elle ressentit la tristesse et l'impuissance du ciel à s'opposer à la chute inexorable du soleil à travers les nuages, puis une frayeur sacrée lorsque l'astre s'écrasa mollement à l'horizon, telle une

méduse sur l'eau, avant de sombrer et d'y disparaître complètement. Face à l'embrasement flamboyant qui suivit le coucher de soleil, elle se laissa envahir par l'angoisse des peuples primitifs qui, à la tombée de la nuit, chantaient et dansaient pour donner au soleil la force de revenir à l'aube. Et s'il n'y avait pas de lendemain, mais cette seule frayeur, cette seule nuit sans fin qui s'annonçait ?

Après les lueurs de l'incendie, c'était maintenant l'heure des dernières braises qui annoncent l'extinction finale. Des traînées rouges et or strièrent un ciel de plus en plus noir. Elles rouvrirent en elle d'antiques blessures secrètes où se mêlait indistinctement le sang menstruel dont elle avait ressenti la honte à la puberté, la terreur d'un viol dont elle n'avait jamais voulu parler, ainsi que la souffrance d'avoir accouché d'un fœtus mort-né, juste avant sa récente séparation d'avec son dernier compagnon. Prise d'un vertige soudain, elle tournoya sur elle-même et se laissa tomber sur le sol, pleurant silencieusement et s'abandonnant au désespoir, la tête entre les mains.

Impassible, la mer referma lentement son linceul gris sur le soleil disparu. La trame du temps opéra pareillement sur son esprit, les larmes apaisant peu à peu les traces douloureuses de sa mémoire. La nuit et l'oubli s'en venaient enfin ! C'était exactement ce qu'elle était venue chercher : elle ne voulait se souvenir de rien, ne parler à personne, pas même laisser resurgir les mots refoulés qui l'auraient encore plus meurtrie si elle les avait prononcés. Elle n'avait jamais fait confiance au langage pour guérir ses plaies, évitant de raconter son histoire, esquissant les discussions inutiles avec un sourire mystérieux avant de s'éclipser discrètement dans la nuit.

Elle profita pleinement de l'amnésie du crépuscule et de l'oubli pour ne plus penser à rien. N'être plus rien, quel divin apaisement ! Elle préférait, comme une antique chamane, communier

avec la Nature dans l'espoir d'y trouver refuge et guérison, cette dernière lui offrant une consolation bien plus profonde que celle des psychothérapeutes et des humains obnubilés par leur propre histoire personnelle. Maintenant qu'elle avait laissé le crépuscule l'imprégner pleinement, elle sentait que ses forces, comme celles de la nature et de tout organisme vivant, profitaient de la nuit bienvenue pour reconstituer leur vitalité perdue. Elle sentait comment son propre drame s'inscrivait dans un cycle cosmique bien plus vaste, chaque déclin étant l'occasion, avec son lot de souffrance, d'une purification lui permettant de renaître à une vie nouvelle.

Après être restée immobile plusieurs heures, revigorée par le silence de la nuit et de l'oubli, elle se redressa enfin, l'esprit vidé de tout souvenir. Elle frissonna de froid. En laissant son long corps se redresser vers le ciel, elle se sentait comme une plante qui ouvre ses feuilles joyeusement le lendemain matin pour capter les premiers rayons du soleil. Elle sourit. La métamorphose et la guérison cherchée s'étaient bien produites ! Elle avait eu raison d'écouter son instinct, d'obéir à ce besoin viscéral qu'elle ressentait de plus en plus souvent de venir contempler la Nature pour mieux se guérir. Maintenant, elle se sentait à nouveau disponible, prête à s'ouvrir au monde, aux autres et à l'aventure.

Lorsqu'elle revint vers la promenade des planches, d'un pas à la fois lent et étrangement assuré, son regard fut attiré au passage par le gros cœur rouge qui cachait la poitrine du graffiti de Miss Tick. N'était-ce pas l'invitation à déposer son propre cœur entre ses bras ? Elle effleura timidement la poitrine de la frêle silhouette esquissée sur le mur, y déposant symboliquement son cœur blessé, telle une précieuse offrande. Elle se sentit délivrée du terrible poids de son histoire passée : elle avait réussi à prendre « à bras le corps » et à embrasser ses souffrances, à les fondre à celles de l'univers, pour mieux renaître ensuite à la vie.

Rencontre avec un grain de sable plein de questionnements

Sur le retour de la promenade des planches désertes, elle s'arrêta devant le panneau de la petite boutique « Au grain de sable ». Elle remarqua en souriant qu'une seconde enseigne similaire occupait l'autre extrémité des établissements de mer, à quelques colonnes de là, avec un nom écrit dans la même calligraphie bleue : « P'tits rêves ». L'échoppe, d'une taille et configuration similaire, proposait également en journée des pelles, des râteaux, des ballons et autres jeux de plage qui faisaient chaque jour briller les yeux des petits enfants.

Elle s'amusa à regrouper les deux appellations en un seul titre : « P'tits rêves de grain de sable ». Quel pouvait bien être le petit rêve d'un grain de sable ? Elle s'assit sur le sol, saisit délicatement une poignée de sable qu'elle laissa filer doucement entre ses doigts, retrouvant son plaisir d'enfant lorsqu'elle aimait le saisir et le sentir s'écouler, en une pluie fluide, jusqu'à constituer sur le sol un petit tas où elle se plaisait à imaginer tantôt un animal, tantôt une hutte ou toute autre forme fantastique. Alors, le sable qui glissait sur sa peau comme une caresse, devenait pour elle un être vivant, un compagnon de jeu dont elle ne se lassait pas, prétexte à de douces rêveries protéiformes. C'est donc tout naturellement qu'elle se mit à lui parler, comme elle le faisait jadis lorsqu'elle était enfant :

« Dis-moi, grain de sable, si tu rêves, à quoi ressemblent tes rêves ? »

Elle ne fut pas étonnée lorsqu'elle entendit ce dernier lui répondre. Après tout, si elle pouvait communiquer avec le crépuscule, le soleil mourant autant que la mer indifférente et les nuages sanglants issus de leur séparation, pourquoi ne pourrait-elle pas renouer ce contact perdu que les enfants savent si bien entamer avec des grains de sable ?

« Hélas ! Je crois bien que je n'ai pas de rêves. À quoi pourrait bien rêver selon toi un grain de sable, à l'existence si minuscule que personne ne le voit, ni même ne lui a jamais adressé la moindre parole, le moindre regard ? »

« Détrompe-toi, grain de sable. J'étais justement en train de me rappeler qu'enfant, j'aimais jouer avec le sable, et cherchais parfois à retenir l'un de ces minuscules grains insaisissables qui semblait toujours prêt à s'échapper. Comme si vous, les grains de sable, aimiez nous filer entre les doigts, par peur d'être emprisonné... »

« Peut-être les enfants aiment-ils jouer avec nous, mais cela ne dure qu'un temps. Dès qu'ils deviennent adultes, ils ressentent de la gêne à notre contact qu'ils trouvent trop rêche. Ils ont honte de nous, nous traitent comme des poussières qu'ils chassent avec dégoût de leurs vêtements ou de leur peau si on a le malheur de s'y accrocher. Quel sens peut alors avoir la vie pour un grain de sable, quel rêve puis-je avoir, si je me sens d'emblée un paria ? »

La jeune femme se fit plus grave en lui répondant :

« Cette question, tout comme le sentiment de ne pas avoir sa place dans cet univers si vaste autour de nous, tout le monde se la pose forcément un jour ou l'autre, c'est le début de ce qu'on a coutume d'appeler une quête philosophique de sens, et c'est peut-être la seule interrogation qui vaille, même si la plupart du temps on se hâte de l'oublier pour s'adonner à des activités et à des distractions sans fin. Moi aussi, cette question m'a longtemps hantée, j'ai longtemps cru que ma vie n'avait pas de sens. J'étais comme toi persuadée n'avoir point de rêve. Je compris un jour que même cela, même croire qu'on n'est plus capable de rêver ou de désirer, c'est encore un rêve, une aspiration subtile au repos éternel, à une forme de néant qui nous libérerait enfin de cette question sans réponse. Je te plains sincèrement, car ton existence

doit te sembler bien misérable, et ton destin de mal aimé bien lourd... »

Peut-être avait-elle, à la fin de sa tirade, sans s'en apercevoir, bougé légèrement la main. Toujours est-il que les grains de sable s'y agitèrent, comme s'ils étaient pris d'un fou rire. Celui qui avait pris la parole lui répondit, d'un air presque vexé :

« Ton humour involontaire m'a fait rire, merci bien, cela fait tant de temps que cela ne m'était pas arrivé ! Comment peux-tu imaginer qu'un grain de sable se sente lourd, alors qu'il ne pèse rien dans l'univers ? »

Elle ne put s'empêcher de rire à son tour, filtrant le sable entre ses doigts jusqu'à ne plus garder qu'un grain de sable — celui qui lui avait adressé la parole.

« C'était une métaphore, voyons, ne te vexe pas en la prenant au pied de la lettre ! Je ne vois pas de quoi tu te plains. Après tout, tu es peut-être devenu minuscule aujourd'hui, mais tu as nécessairement connu une longue vie auparavant. Qui étais-tu donc, avant d'être grain de sable ? Sais-tu, au moins, d'où tu viens ? »

Le grain de sable se trémoussa dans la paume de sa main, comme s'il était gêné par cette question sur son origine.

« Je ne vois pas ce que cela vient faire dans mon histoire ! Un grain de sable n'a pas de carte d'identité ni de filiation, contrairement aux humains pour lesquels une telle question est très sensible puisque leur nationalité et leurs droits civiques en dépendent. Et quand bien même je te répondrais, mon origine n'aurait rien de noble ou d'admirable, crois-moi ! » »

« Détrompe-toi, même un grain de sable peut avoir un passé glorieux. Souviens-toi de ta grandeur passée, des millénaires et des innombrables contrées que tu as dû traverser avant d'arriver sur cette plage. J'ai lu qu'en Aquitaine où je suis née, les sables proviennent des montagnes du Massif central et des Pyrénées.

Pendant la période glaciaire, leur érosion a fragmenté des rochers qui sont tombés dans les cours d'eau où ils ont roulé jusqu'à s'émietter au fil des siècles en sable grossier, certains se déposant sur les terres avoisinantes. Lorsque le climat s'est réchauffé, le niveau de la mer est remonté, recouvrant ces déchets de pierre, les roulant et les tamisant jusqu'à ce qu'ils deviennent cette poussière fine et dorée avec laquelle j'adorais jouer lorsque j'étais enfant. Te rends-tu compte que tes ancêtres sont prestigieux, qu'il y a des millénaires, tu étais rocher ou falaise, et encore avant, montagne ? »

« Ne remue pas le couteau dans la plaie, c'est vrai pour les Seigneurs du Sud, ces sables royaux des côtes aquitaines du Grand Océan. Mais moi, j'ai le malheur d'être un sable de manant de la Manche, ce misérable petit bras de mer ridicule qui s'est perdu un jour entre le continent et le pays d'Angleterre qui y avait été mal amarré. Ma naissance n'a rien de prestigieux. Pas de montagne à l'horizon, juste des morceaux de roche arrachés des coteaux et des plaines avoisinantes, puis transportés et érodés par la Seine pour déboucher enfin dans la mer sous la forme d'un sable grossier comprenant encore beaucoup de quartz et de fer. Là, les micro-organismes marins ont attaqué ce qui restait de minéral en moi pour y arracher le calcium dont ils avaient besoin afin de façonner des coquilles de coques, de palourdes, d'huîtres et de moules sauvages. Une fois morts, ces cadavres inutiles furent à nouveau cassés, roulés pendant des millénaires par les vagues, jetés violemment à chaque marée sur le lestrohan, repris et émiettés par les flots qui recrachaient ces poussières d'os en les réduisant toujours plus finement, jusqu'à devenir ces grains de sable que nous sommes devenus. Je suis en résumé un bâtard, le fils naturel des débris paternels de rochers, des alluvions de la Seine et des coquillages maternels pilés et concassés par la mer. Rien de bien glorieux, tu le vois ! Mon histoire est celle de tous ceux qui se

sentent mal nés, orphelins ou héritiers d'une généalogie sans gloire, ballottés par l'histoire. »

La jeune femme mit du temps à répondre, tant elle se sentait touchée par ce qu'elle entendait.

« Hélas, les grains de sable ne sont pas les seuls à souffrir de secrets de famille honteux et d'histoires familiales dramatiques. Les tragédies antiques en sont pleines, et ce que tu me dis résonne étrangement avec mon propre passé. Mais heureusement, nul ne se réduit à sa filiation familiale. Je connais des fils de roi, de médecin et de capitaine d'industrie, de gens bien-nés comme on dit, qui sont devenus des crapules ou qui se sont contentés de demeurer des fils de... Et à l'inverse j'ai rencontré au cours de ma brève vie des êtres remarquables, fils de rien et de personne, dont nul n'entendra jamais parler dans l'histoire officielle, alors que leur vie aura été exemplaire de courage et de générosité.

Il n'y a donc pas à avoir honte de l'histoire de tes géniteurs, car elle te constitue et te nourrit, au plus profond de toi. Quel sens y vois-tu, et quel sens veux-tu donner à ta vie, puisque telle est notre destinée, à nous autres, créatures innombrables, humaines et non humaines, animées ou non animées, grandes ou minuscules, qui nous trouvons sur Terre ? Nous sommes tous confrontés à cette terrible question de savoir quel sens attribuer à une existence qui nous semble a priori sans sens. Chacun de nous peut donner la forme qu'il veut à cette "fleur de vacuité éphémère" de son existence individuelle. Nous en dessinons les pétales, nous pouvons la sculpter pour faire de notre corps et de notre vie une œuvre d'art. N'as-tu pas d'autres amis grains de sable, avec qui tu pourrais partager tes sentiments, tes désirs, et qui sait, construire des projets — dresser des châteaux de sable, par exemple, comme j'ai-
mais le faire quand j'étais enfant ? »

Le grain de sable soupira — ce qui manqua de le faire tomber de la main charitable qui l'accueillait.

« Quel sens un grain de sable pourrait-il vouloir donner à sa vie ? Mon existence consiste à être piétiné sous les pas des gens qui m'écrasent sans même s'en apercevoir. Je ne peux même pas frayer d'amitié durable avec mes voisins grains de sable comme tu m'y invites, car il suffit d'un coup de pied ou d'un souffle de vent pour nous séparer et nous disséminer ailleurs. Tu m'as trouvé ici, mais hier j'étais coincé sous un rocher de la digue, demain je serai dispersé sur la grève où un chien viendra me pisser dessus. Quant à ce qui m'attend, j'aime mieux ne pas y penser ! » dit-il en frémissant.

De l'impermanence et de la peur de perdre son identité

« Pourquoi ? Qu'est-ce qui te fait donc tant peur ? » demanda la jeune femme, devinant que là se trouvait probablement le nœud de souffrance du grain de sable. Ce dernier hésita avant de lui répondre, le cœur étranglé d'émotion.

« Je reconnais qu'au moins, là, bien au chaud, à l'abri de cette petite échoppe du Grain de sable où tu m'as trouvé, je me sens bien, peut-être pour la première fois depuis longtemps. Je suis à l'aise, un peu protégé du vent, sans être collé à mes voisins. Mais je sais que tout est impermanent et change sans arrêt, et c'est bien ce que je crains ! »

« Comme nous autres humains, tu souffres de l'impermanence de toutes choses, tu la crains dès que tu te sens bien. Mais dis-moi, que peut-il t'arriver de si grave, qui te fasse si peur ? »

« Je suis bien, ici, avec toi, juste dans cet instant présent. S'il pouvait durer éternellement ! Malheureusement, je sais qu'il n'en sera rien. Un coup de vent peut m'envoyer tout à l'heure ailleurs, sans savoir où. Je peux être arraché à tout moment de ce lieu où j'ai trouvé miraculeusement refuge, pour me retrouver sur la

plage déserte, agglutiné à du sable mouillé auquel je serai collé de manière dégoûtante, au point d'y perdre mon individualité » répondit le grain de sable en frissonnant à cette éventualité.

« Cela t'est donc déjà arrivé, de craindre de te perdre ainsi dans une unité collective plus vaste ? Raconte-moi, c'était aussi l'une de mes peurs », lui avoua la jeune femme solitaire qui avait été longtemps agoraphobe.

« Pourtant, tu n'as rien à craindre, toi ! Tu disposes d'un joli corps. Tu portes des vêtements qui te protègent du monde et des autres », lui répondit le grain de sable, à la fois et envieux et désireux de lui faire un compliment. « Rien à voir avec ma pauvre existence de grain de sable nu et sans défense, sans forme précise. Imagine un instant ma vie : Je me sens bien lorsqu'il fait beau, sans trop de courant d'air, et que miraculeusement l'espace se dilate entre mes voisins et moi. Alors, je suis incarné dans une forme individuelle ; nous nous entendons bien avec mes compères, ce sont des moments de grâce et de coexistence pacifique. Mais dès que le vent se lève, je suis bousculé, arraché du sol, ballotté en tous sens, amalgamé à d'autres grains de sable en retombant violemment à terre. Je crains particulièrement de me retrouver sur le sable mouillé où je vais me retrouver plaqué contre mes congénères, jusqu'à ce qu'on devienne ensemble une sorte de pâte gluante indistincte, une boue humide dont le seul destin est d'attendre d'être recouvert par la mer. »

« Cela t'est-il déjà arrivé ? »

« Bien sûr ! Je me suis trouvé littéralement étouffé, asphyxié, incapable de respirer. Piqué par le sel marin, j'ai cru mourir un nombre incalculable de fois. Heureusement, jusqu'à maintenant, un coup de vent miraculeux m'arrachait au dernier moment à l'écume qui commençait à me recouvrir de sa bave blanchâtre. »

Il conclut d'un air ironique :

« Voilà notre condition, à nous autres, pauvres grains de sable, qui ne sommes rien, et qui risquons à tout moment de voir notre identité se perdre dans l'humidité, le sel et la mer. Ma vie me fait parfois penser au destin d'un morceau de sucre. Si tu le tiens entre deux doigts, il est à peu près dur, tu peux voir les grains agglomérés, comme tu peux actuellement isoler chaque grain de sable que tu tiens dans ta main. Maintenant, humidifie-le avec quelques gouttes d'eau : il s'effrite et se défait. L'eau a distendu les liens qui les gardaient collés, et les grains se fondent en une masse visqueuse. Je doute que tu te sentes si fragile, si menacée. »

La jeune femme hésita longtemps avant de lui répondre, rassemblant ses souvenirs afin de lui confier des sentiments et craintes similaires.

« Certes, ma condition ne peut se comparer à la tienne, pas plus qu'à celle des immigrés qui s'entassent dans des barques de fortune menaçant d'être renversées à chaque instant par les flots. Je sais simplement que j'ai longtemps eu peur des foules — qu'il s'agisse d'une foule de supporters sportifs, de manifestants ou de religieux, j'ai toujours eu l'impression d'une masse anonyme et monstrueuse prête à m'avaler, dans laquelle je risquais de me fondre, en perdant également mon identité, un peu comme toi. »

Elle réfléchit avant de poursuivre ses confidences.

« J'ai compris peu à peu que c'était dû à ma trop grande affectivité. Hypersensible, j'ai une telle empathie spontanée, une telle capacité à absorber les souffrances des autres, comme la tienne actuellement, joli grain de sable, que j'ai peur de me laisser recouvrir par leurs émotions et de m'y perdre totalement. Encore plus lorsqu'elles sont démultipliées par la foule ! »

Le grain de sable se taisait. Il pensait probablement que leurs histoires n'étaient pas véritablement comparables. La jeune femme le ressentit, et lui dit de manière un peu plus intrusive, quitte à le froisser.

« Je comprends que ma condition humaine puisse te sembler mille fois plus désirable que la tienne. Pourtant, ce que j’essaye de te dire, c’est que nous partageons probablement le même destin et la même peur fondamentale de perdre ce que nous croyons être. Nous, pauvres humains, croyons avoir un “moi” stable et unique que nous avons peur de perdre. »

« Que veux-tu dire ? » répondit le grain de sable méfiant, en se recroquevillant sur lui-même – ce qui n’est pas une mince affaire pour un grain de sable...

« Je vais être très franche. Il y a probablement autre chose derrière la peur de perdre notre pauvre identité à laquelle nous nous raccrochons si fortement. Comme toutes les formes d’être éphémère qu’on peut croiser sur Terre, nous sommes confrontés à la même terreur panique de perdre la fragile identité qui est la nôtre pendant notre vie si brève. Ce qui nous fait tant peur, c’est la tragédie de devoir mourir à notre forme individuelle avant de retourner au néant d’où nous venons, et où nous retournerons inéluctablement. Sans avoir eu le temps de ne rien comprendre ou d’obtenir une quelconque certitude. Je n’ai jamais accepté le hochet de la foi ou les religions qui font leur commerce de la peur de la mort. Elles vendent le paradis ou la croyance en une survie comme une sucette à laquelle on aura droit si on leur obéit. Il n’en est pas question pour moi : je veux garder le mystère de ne pas savoir d’où je viens, ni où je vais, aussi humblement que possible, même s’il s’agit d’un choix probablement plus difficile à vivre que de se réfugier dans l’illusion d’un autre monde. »

« Tu es bien courageuse, mais ta position ne me rassure pas pour autant. J’aimerais tant me reposer dans une certitude reconfortante ! Oui, j’avoue que la perspective de ma disparition me terrifie. Aussi petit que je sois, j’aimerais demeurer à jamais ce grain de sable que je suis actuellement ! J’aimerais tant qu’il existe un paradis des grains de sable où nous acqueririons enfin

cette stabilité et cette éternité qui nous manque tant. Mais je sais en même temps que c'est un rêve vain, un tel paradis s'auto-détruirait inévitablement. Il serait condamné à accueillir toujours plus de grains de sable s'émiettant des rocs, devenant devenir de plus en plus ensablé et étouffant, pour l'éternité ! » conclut-il avec un rire amer

Il pleurait presque, si bien que la jeune femme se hâta de le rassurer, car elle savait combien c'est dangereux pour un grain de sable de se laisser aller aux larmes : il s'humidifie, au risque de fondre littéralement et de disparaître !

« Je te rassure, je te parle d'angoisses passées que j'ai pu traverser comme tout le monde, pour te montrer que je te comprends, mais fort heureusement il ne s'agit que d'une face de la vérité. Il se fait tard, nous en reparlerons demain, si tu veux bien. »

« Tu ne peux me laisser dans une telle incertitude ! Donne-moi au moins une indication qui me laisse un espoir. »

La jeune femme réprima un geste d'agacement. Elle lui fournit une réponse énigmatique.

« Je vais te laisser une question sur laquelle tu pourras méditer après mon départ : Tu as peur de ne plus être toi-même, mais sais-tu au moins qui tu es, réellement ? »

Après un silence, elle reprit :

« Il me faut vraiment partir maintenant. Le couvre-feu est dépassé depuis bien longtemps, et j'ai moi-même sommeil. »

Il tenta de lui arracher un élément de réponse.

« Je ne comprends rien à ta question, et je ne vois pas en quoi elle peut m'aider : je veux juste continuer à être moi, tel que je suis actuellement. . . Je t'en prie, ne pars pas : comment pourrais-tu me retrouver demain ? Confondu avec les autres grains de sable, tu ne pourras me voir, je suis bien trop petit pour tes yeux !

D'ailleurs, je serai peut-être ailleurs, fondu dans le sable mouillé — si je n'ai pas été noyé entre temps par la mer ! »

La jeune femme sourit.

« Ne crains rien... regarde ! » dit-elle d'un air mystérieux.

Elle ouvrit la main et laissa filer les quelques grains de sable parmi lesquels il se trouvait. Elle se pencha alors vers le sol où il venait de tomber.

« Détrompe-toi ! Si je ne peux me servir de mes yeux pour savoir quel grain de sable me parle, j'ai une autre faculté qui me permet de te voir, et qui me permettra de te retrouver. Je te révélerai ce secret demain. En attendant, aie confiance ! » dit-elle en se relevant et en le reposant délicatement sur le sol, parmi ses congénères, avant de s'éloigner.

D'une énigmatique question : Qui es-tu ?

Tôt le lendemain matin, la jeune femme revint, vêtue d'une grande tunique noire et d'un long pull-over en laine, car la nuit avait été fraîche en ce début de printemps. Elle contempla longuement les teintes pastel du ciel, colorées par le rose délicat de l'aube.

La jeune femme contempla longuement la mer. Avec le réchauffement climatique, une brume de chaleur s'était formée le long de la rivière de la Touque, courant comme un serpent de mer entre les digues de la jetée, sortant du port et commençant à ramper sur l'horizon. Un autre dragon, plus imposant encore, sortait de l'autre côté de l'estuaire du Havre, recouvrant le port de sa brume rampante. Les cheminées des raffineries désormais seules visibles lui évoquaient deux naseaux d'où sortaient des flammes enveloppées d'une épaisse fumée blanche. Fascinée, elle regarda comment les deux dragons rampaient maintenant l'un vers l'autre

en pleine mer. Lorsqu'ils se rejoignirent enfin, ils formèrent une seule couche de brouillard qui s'épaissit, prit de l'ampleur, fut poussée par le vent vers le littoral, avant de recouvrir en quelques minutes la plage. Ne constituaient-ils pas la preuve, se dit-elle pensivement, qu'il ne faut pas avoir peur d'abolir les frontières illusoires qui nous séparent les uns des autres, mais au contraire chercher cette fusion que son pauvre grain de sable semblait tant craindre ?

Elle partit à sa recherche, revenant vers la boutique de plage P'tits rêves où elle l'avait trouvé la veille. Bien sûr, il n'y était plus. Un coup de vent avait dû le chasser. Qu'à cela ne tienne ! se dit-elle. La brume lui importait peu : ses yeux ne lui auraient de toute façon servi à rien, face à ces millions de grains de sable tous semblables. Elle se fia à son instinct, ou plutôt à son cœur qui, comme celui de tout être humain, est capable d'entrer en résonance avec ceux qui lui sont chers. À force de vivre immergée dans la nature, elle avait appris à écouter les sons les plus étonnants des animaux, mais aussi des plantes et des minéraux. Elle crut l'entendre, dans les zones de basse fréquence que l'oreille humaine a habituellement du mal à entendre. Deux pas à droite, trois pas à gauche, elle se pencha vers le sol, et saisit une poignée de sable qu'elle laissa glisser entre ses doigts jusqu'à ne plus en retenir que quelques-uns.

« Je n'arrive pas à y croire, tu m'as retrouvé ! Comment as-tu fait, alors que je suis d'une taille si ridiculement petite ? » demanda le grain de sable, à la fois réconforté et admiratif.

« Je t'ai senti, comme une mère sent la présence de son enfant, ou un chien celle de son maître, cela n'a rien de mystérieux. Il faut juste faire confiance à son intuition, à ce que son cœur sent, et alors se laisser guider par lui. »

« Cela me semble bien obscur. Mais dis-moi, j'ai l'impression sans vouloir te choquer, que tu es plus âgée qu'hier, comme si tu avais pris plusieurs années en une seule nuit », murmura-t-il.

« Je t'expliquerai un peu plus tard comment c'est possible, et peut-être même pourquoi je vieillis plus vite que les horloges ne le laisseraient penser. Pour le moment, il est trop tôt. Dis-moi plutôt : Te souviens-tu de la question que je t'ai posée hier soir, avant de te quitter ? » questionna-t-elle en changeant de sujet de manière abrupte.

« Tu m'as demandé qui je suis, moi qui ai peur de ne plus être ? J'avoue que je n'ai pas trouvé de réponse plus satisfaisante que celle que je t'avais déjà donnée : Je ne suis qu'un pauvre petit grain de sable, fait de bouts de roches et de coquillages malaxés, qui a suffisamment conscience de lui pour craindre de disparaître totalement ! »

« Oui, mais tu ne réponds pas à ma question : qui es-tu ? Celui qui a peur de se perdre dans le sable mouillé et sous la pluie, ou celui qui respire et est heureux lorsqu'il fait beau, qu'il n'y a pas de vent, en profitant alors pleinement de la vie ? Celui qui est seul, ou celui qui est toujours lié aux autres grains de sable ? Celui qui m'écoute, ou celui qui parle, ou encore celui qui est silencieux ? »

« Mais... tout cela à la fois, non ? »

« En ce cas, tu ne te réduis à aucun de ces états émotionnels transitoires tels que la peur ou le bonheur, ni à tes déplacements, on est bien d'accord ? »

« Oui, bien sûr, cela me semble évident, quoi que je ne voie toujours pas où tu veux en venir. »

« Alors je répète ma question : qui es-tu, en ce cas, indépendamment de tous ces affects et événements de la vie ? »

« Je ne peux encore une fois rien te répondre d'autre que cela : un grain de sable, composé de... »

Elle l'interrompit, sachant par avance ce qu'il allait ajouter.

« Mais en quoi es-tu différent des autres grains de sable ? »

« Eh bien, parce que c'est moi, ce grain de sable, pas l'autre, c'est tout ! ... J'imagine que nous avons chacun notre individualité, qui nous rend uniques, un peu comme pour vous les humains que rien ne distinguerait pour un extraterrestre, chacun se sentant et se croyant pourtant unique. »

« Eh oui, la belle affaire, tu as raison de faire cette comparaison ! Moi aussi, je peux croire que je suis quelqu'un d'unique. Mais qui suis-je ? En tant que grain de sable, tu n'as pas cette folle prétention des humains capables de penser qu'ils sont les seuls êtres à avoir été façonnés spécialement par un Dieu créateur qui les a dotés en plus d'une âme individuelle unique et immortelle. Alors, si je n'ai pas moi non plus cet orgueil, qui est ce "moi" par lequel je me définis et grâce auquel je crois pouvoir m'appréhender à chaque instant ? »

« Après tout, puisque c'est toi qui poses les devinettes, à toi de répondre ! »

« Eh bien je vais te surprendre : je n'en sais peut-être pas plus que toi. La seule chose que je sens, c'est que je ne suis rien de stable. Comme toi, fragile grain de sable, derrière ma solidité apparente, je n'ai rien de fixe sur lequel m'appuyer, ou de pré-existant dont je puisse espérer une survie quelconque. Mon "moi" n'est qu'une identité fictive, ou plus exactement une fiction grammaticale qui me permet de dire "Je" à la première personne pour parler, en m'auto-attribuant une forme illusoire de stabilité ontologique que je suis loin de goûter ! Car à chaque instant je change, je suis dans un fleuve qui lui-même évolue perpétuellement. Moi aussi je peux passer d'un état de stress à un état de calme, pleurer, rire, me dire que je suis tantôt ceci, tantôt cela. C'est d'ailleurs probablement ça, le moi : simplement la "trame narrative", l'histoire qu'on se raconte perpétuellement sur ce qu'on est en train

de vivre, dont on essaye ainsi de se prouver qu'on en est bien l'auteur. Probablement sans noyau stable, donné ou façonné une fois pour toutes. Je me ressens comme un ensemble d'agrégats perpétuellement changeant de sensations, émotions, pensées et volitions. Certes, par habitude, par éducation et mimétisme, mais aussi à cause de la contingence de nos histoires personnelles, chacun de nous va réagir aux événements de la vie en privilégiant par instinct de survie un certain nombre limité de comportements et de modèles de réactions qui le feront apparaître aux yeux des autres comme une personne plutôt triste, colérique, timide, mélancolique ou autre, mais ce ne sont que des tendances accidentelles dans lesquelles on a la tentation de se figer, en oubliant la richesse de cette vie qui change à chaque instant. »

« Tu pourrais dire, alors, que tu es ce que tu vis à chaque fois : triste, gaie, curieuse, sensuelle, attentionnée, agacée ? » Elle hésita avant de répondre.

« En un sens, oui, mais... »

« Je t'ai eue ! En même temps, tu me suggérais que je n'étais pas ces états transitoires de peur ou de bonheur que je pouvais connaître, et tu en profitais pour me reposer ta question. Alors, à mon tour : qui es-tu, en dehors de ces états transitoires dont tu me parles ? »

« Te voilà bien sophiste et bien habile, ô mon joli grain de sable, et j'en suis fort heureuse ! Trop impatient de me prendre en faute, tu m'as toutefois interrompue avant que j'aie au bout de mon raisonnement. J'allais te dire : je suis à la fois ces états, mais en même temps, du fait que je ne m'identifie à aucun d'entre eux, je sais que je ne suis pas "eux", tout comme je ne sais que je ne suis qu'un moi transitoire et perpétuellement changeant, sans identité fixe. Ce qui me donne peut-être une certaine stabilité, c'est la ligne directrice de vie que je me suis arbitrairement fixée, par un acte gratuit qui est peut-être la seule possibilité

d'autodétermination et de liberté qui nous est donnée. Pour moi, c'est cette intention de ne pas être dupe des événements, et notamment de ne pas me leurrer moi-même en me croyant l'auteur de mes actes et de mes pensées. Mais je sais qu'il s'agit d'une croyance tout aussi arbitraire qu'une autre, et que chacun peut déterminer sa vie comme il l'entend, privilégiant la quête de richesse, de plaisir matériel ou sensuel, de pouvoir ou de tout autre objet possible. »

« Tu commences à trop compliquer les choses. Es-tu, oui ou non, simplement ce que tu vis à chaque instant ? Ou en es-tu différente, et en ce cas en quoi ? Qui es-tu, si tu ne t'émiettes pas et ne te réduis pas à tout ce que tu vis ? »

« Je reconnais bien là l'ivresse de ceux qui découvrent les plaisirs de l'argumentation et de la logique, en voulant que les choses soient blanches ou noires, vraies ou fausses, sans contradiction possible. La vie est plus compliquée, elle ne répond pas aux principes de non-contradiction ou de tiers exclu. »

« Que veux-tu dire ? J'ai bien peur de ne plus te suivre... »

L'infiniment petit et le secret de l'interconnexion

« Je souhaite simplement te faire comprendre que la logique et son principe de non-contradiction ne s'appliquent pas forcément à notre niveau existentiel et affectif. Quand tu as peur, n'espères-tu pas en même temps secrètement autre chose ? Quand on aime, n'y a-t-il pas en même temps une certaine forme de haine ou de rejet de ce qui ne correspondrait pas à notre amour ? Et quand on déteste, n'aimerait-on pas secrètement que l'autre corresponde à nos désirs ? N'en déplaît au principe de non-contradiction, amour et haine sont mêlés de manière indissoluble dans nos émotions, dans nos pensées et dans nos sensations physiques, comme

en toutes choses. À la question “Qui suis-je ?”, il ne faut pas donc pas apporter de réponse binaire, dire qu’on est ceci ou cela, car profondément nous ne sommes rien, nous sommes potentiellement *tout* ce qui peut advenir : ceci, et cela, et cela encore, fût-ce apparemment contradictoire ».

Le grain de sable maugréa.

« Je comprends. Ainsi, je peux t’aimer et t’admirer infiniment, être heureux de t’avoir rencontrée, et en même temps t’en vouloir un peu lorsque tu m’as abandonné hier soir. Mais ce n’est pas dans le même moment. De plus, j’ai du mal à imaginer un monde qui serait soumis à de tels principes. »

« Cette logique et de nombreux autres paradoxes ne s’appliquent effectivement pas à notre monde physique, mais à un niveau sub-atomique, dans le royaume de ce qui est beaucoup plus petit que toi. Laisse-moi te guider, en te rappelant tout d’abord ta taille, entre soixante microns et deux millimètres. Sais-tu que tu es toi-même constitué, comme toutes choses, l’arbre, la table ou moi-même, d’atomes ne dépassant pas un dixième de milliardième de millimètre ? Autant dire que pour eux, tu ressemblerais à un géant ou à un gratte-ciel ! Et ce n’est pas fini, le noyau de ces atomes est lui-même cent mille fois plus petit, composé d’électrons, protons et neutrons qui tournent dans le vide. Ces derniers peuvent à leur tour se décomposer en particules élémentaires encore plus minuscules, les fermions, quarks, leptons, boson. Elles échappent au principe de non-contradiction habituel, elles se forment pendant un temps très bref, moins d’un milliardième de seconde, avant de s’évanouir aussitôt. Leur existence est si éphémère, à l’image des micro-pensées ou micro-sensations corporelles qui nous traversent et disparaissent aussitôt sans avoir eu le temps de s’arrêter dans une forme précise, qu’il est impossible de prévoir à la fois leur vitesse et l’endroit où elles se trouvent. »

« Tu veux me suggérer que je ne suis pas rien, et qu'en fait je suis plus grand que je le pense, si je me regarde à l'échelle quantique ? Je veux bien te croire, mais si je ne suis qu'un assemblage d'atomes dans un vide sous-jacent, cela ne m'avance pas, ne vient pas résoudre mon angoisse existentielle de n'être qu'un fragile grain de sable. Cet autre monde quantique ne m'attire pas, il me ferait plutôt peur, comme quelque chose d'étrange que je ne peux ni saisir, ni comprendre, et encore moins contrôler. On croirait presque que tu parles d'un autre monde religieux ou infernal... »

« Ce n'est pas un autre monde, comme l'ont cru les religions, mais le même monde, vu à un niveau plus profond, comme si on descendait sous la peau de l'univers et de ses constituants musculaires et sanguins, jusque dans son squelette, lui-même éminemment friable, décomposable à l'infini. Je comprends que cela soit vertigineux, choque nos habitudes qui nous font croire que le monde correspond à ce que nos sens nous disent. Il n'y a pas plus de noyau du moi que de monde sensible stable correspondant à ce que nous croyons sentir ou percevoir... »

Le grain de sable se révolta.

« Tu exagères, avec tes sophismes ! J'existe bien, et toi aussi, en train de me parler, et les autres grains de sable, et le sel de la mer qui nous ronge, tout cela est réel ! »

« Bien sûr que nous existons, à notre petit niveau d'existence relative et éphémère, comme les vagues de l'océan ont bien une existence fugace, avant de retourner à la mer. Les deux ne font qu'un. L'espace quantique sous-jacent est constitué d'un champ énergétique qui n'a pas encore pris une forme déterminée. Dans son état originel, fondamentalement apaisé, il peut être traversé par des fluctuations ou ondulations énergétiques quasi imperceptibles. »

« Mais il ne demeure pas plus que nous-mêmes dans cet état stable, j'imagine ? demanda le grain de sable.

« Tu as raison. Quand deux particules subatomiques se croisent et se mettent en phase, elles peuvent s'unir dans un état de superposition quantique, ce mot expliquant bien comment leurs états énergétiques s'additionnent pour créer un nouvel état énergétique supérieur. C'est analogiquement le même phénomène que l'expérience des amoureux ou des mystiques qui fusionnent avec leur aimé ou leur dieu, en accédant soudain à un état de conscience ou d'énergie supérieur. Cela pourrait aussi expliquer des phénomènes comme la télépathie ou la lecture de pensée à distance, deux cerveaux se branchant ensemble et se mettant à fonctionner en quelque sorte sur la même longueur d'onde. C'est peut-être aussi ce qui se passe à votre niveau, grains de sable, quand inconsciemment vous vous mettez dans ma main en état de superposition et de cohérence pour créer un nouveau champ énergétique me permettant de te retrouver et de te parler. Il suffit que tu te sépares à nouveau des autres grains de sable pour qu'un phénomène inverse de décohérence se produise, les deux états superposés se défont, et je ne peux plus t'entendre. »

« La bonne histoire ! Et à nouveau je me retrouve seul. »

« Pas obligatoirement. C'est peut-être l'occasion de découvrir qu'au-delà de notre moi illusoire, nous sommes tous reliés indissolublement les uns aux autres. Je me dis souvent que nous tous, humains, comme vous tous, grains de sable, partageons la même origine et sommes indissolublement reliés les uns aux autres par des liens invisibles, en résonance perpétuelle les uns avec les affects des autres. »

« Si c'est vrai, c'est dans un autre monde, pas dans celui-ci où c'est le règne du chacun pour soi ! »

« C'est pourtant le même monde, qui vient d'un Vide originel d'où tout émerge, et où tout retourne. Nous pouvons le pressentir à chaque instant, en goûtant l'ivresse d'appréhender ce monde immense qui affleure et émerge en dessous de toute chose, sans

réel début ni fin, et dont nous ne sommes qu'une mousse éphémère et transitoire. Mais il est encore trop tôt pour te l'expliquer. »

« Alors, je ne vois pas à quoi cela te sert de m'en parler. Et je ne vois pas quel enseignement en tirer ! »

« J'y vois personnellement une grande leçon, une invitation à me sentir responsable de chaque forme de vie qui éclot, aussi minuscule et éphémère soit-elle. C'est un aiguillon qui donne envie d'aimer l'autre pour s'enrichir de ses différences, plutôt qu'en avoir peur et se replier frileusement sur son moi illusoire. Nous sommes de toute façon en interdépendance, alors autant favoriser la joie et les forces de vie, plutôt que les pulsions de mort ! Grâce à la physique quantique, tu peux découvrir que tu es bien plus que ton moi : tu es aussi ces autres grains de sable dans ma main, ce champ énergétique qui nous relie et nous unit de manière invisible à tout moment. »

« C'est quand même difficile d'accepter la mort de son existence individuelle, même si on la sait illusoire » » ne put s'empêcher de bougonner le grain de sable.

« Et en même temps, il ne faut pas en avoir peur, puisque tu es aussi l'océan infini... Regarde ! »

La jeune femme ouvrit lentement la paume de sa main, à la grande frayeur du grain de sable.

« N'ouvre pas la main, je vais être emporté par le vent, et tu ne me retrouveras pas ! »

« Aie confiance. Regarde : tant que j'ai la main fermée, je m'agrippe à quelques grains de sable qui nous permettent certes de communiquer, mais qui ne m'apportent finalement qu'une vue partielle et limitée sur les autres grains de sable. Alors qu'en ouvrant grande la paume de ma main... »

« Non ! »

« « ... Ce sont d'autres grains de sable de la plage qui viennent à moi, que je peux sentir et voir virevolter. Les anciens sont partis, et pourtant nous continuons à nous parler. Le principal n'est pas l'individualité de chacun, mais la relation commune que nous parvenons à créer ensemble. »

Lorsqu'il reprit la parole, après un long moment de silence, une nouvelle nuit s'en venait. Il avait l'air transformé.

« Tu m'as vraiment fait peur, mais je reconnais que ta leçon a été salutaire. Désormais je sais que, même si chacun de nous est métaphysiquement et irrémédiablement seul, toi comme moi, nous ne sommes en même temps jamais réellement isolés. Nous sommes profondément unis, en interdépendance, et nous pouvons cultiver cette faculté de lien qui nous est donnée, en passant sans cesse de nouvelles alliances si les anciens liens sont rompus. Merci, cela me donne envie de vivre et de partir en quête de nouvelles aventures ! »

« Au moins, te voilà libéré de ta peur de la mort et d'être seul. Aie confiance et accueille donc cette nouvelle nuit en confiance. Demain, il sera temps de reprendre le fil de notre discussion. »

Le rêve secret du grain de sable

Le lendemain matin, grâce à un effet inattendu du réchauffement climatique qui permettait de se baigner en plein mois de mai dans l'eau froide de la Manche, le premier geste de la jeune femme qui était revenue à l'aube sur la plage, fut de se débarrasser de ses vêtements pour plonger dans la mer.

« Rien n'est plus agréable que la première baignade de la saison », se dit-elle en savourant l'eau froide qui glissait le long de ses jambes en l'entourant d'une caresse fraîche et langoureuse. C'est comme la première gorgée de bière, le premier effleurement

trouble d'une nouvelle peau qu'on découvre avec émoi, ou encore, le premier baiser furtif qu'on donne timidement à l'adolescence par peur de s'y prendre mal.

Elle ne craignait pas le choc brûlant de ses longs cheveux pleins d'eau de mer glacée plaqués contre son visage et sa poitrine. Au contraire, elle en recherchait le contact, tout comme elle aimait la morsure du sel sur ses tétons durcis qui frémissaient à chaque vague, et aussi l'eau salée dont elle avalait involontairement quelques gouttes au passage d'une vague. Elle s'abandonnait voluptueusement à la mer, jusqu'à jouir parfois d'un spasme d'orgasme océanique qui l'amenait à s'y fondre en perdant toute notion de soi. Ah si son petit grain de sable pouvait découvrir ce plaisir de la dépossession de soi et de la fusion dans le grand tout, se dit-elle en ressortant de l'eau, se séchant et se rhabillant rapidement !

Se laissant guider par son instinct ainsi que par le bruissement des grains de sable, elle le retrouva rapidement au pied de la jetée, sur une bande de sable très mince, coincée entre la plage, la mer et le cours de la rivière la Touques qui s'y jetait.

« Je t'attendais avec impatience. J'espérais bien te voir pour me sortir de ce lieu dangereux et inconfortable ! »

« Je t'avais dit de garder la foi et de ne pas avoir peur. »

« Ça va, je n'avais plus vraiment peur pendant cette nuit, même si le vent m'a bien entendu chassé de mon havre de paix et déposé ici, où je me sens beaucoup moins bien. Mais j'avais confiance. Grâce à toi, je me sens investi d'une nouvelle énergie et envie de vivre, prêt à déplacer des montagnes ! » répliqua-t-il en riant.

« À propos, te souviens-tu de la question que je t'avais posée, lors de notre première rencontre ? » lui demanda-t-elle en se tordant les cheveux entre les mains, pour mieux les sécher.

« Laquelle ? »

« Nous avons tous un rêve secret. Moi, j'ai trouvé le mien sur cette plage, au crépuscule, juste avant de te rencontrer. À toi de me répondre maintenant : quel est ton rêve, petit grain de sable ? »

Il hésita avant de répondre.

« Tu vas peut-être rire et me trouver ridicule, mais je te l'avoue quand même : j'aimerais, avant de disparaître, découvrir le monde des icebergs, rencontrer un iceberg. »

« Un iceberg ? Quelle drôle d'idée pour un grain de sable ! Puis-je te demander d'où t'est venue cette idée ? »

« Oh, il a y longtemps que j'ai eu cette idée, qui m'est venue à la suite de plusieurs événements. Un soir d'hiver, l'un des grains de sable contre lequel je m'étais rapproché pour échapper au gel m'a confié qu'il avait jadis entendu l'écume lui murmurer, avant de mourir à ses pieds, qu'elle regrettait de ne pas avoir pu voir d'iceberg au cours de sa brève vie. Il paraît que c'est l'un des regrets et des rêves des vagues, de voir enfin ces immenses masses de glace pure et non salée, apparemment indestructibles et éternelles, flotter à leur surface en défiant l'océan auquel elles sont quant à elles condamnées à retourner indéfiniment. Alors, moi aussi, ce rêve m'a parlé, d'autant plus qu'un iceberg est l'opposé de ce que je suis, aussi infiniment grand que je suis infiniment petit ! »

« Eh bien, si tel est ton rêve, pourquoi pas ? Je dois t'avouer que j'ai toujours eu envie, moi aussi, de voir des icebergs. Mais cela se mérite. Le voyage pour y parvenir est long et périlleux pour un grain de sable. J'en profiterai pour te faire découvrir la vie ! »

« Oh oui, je n'attends que ça ! Depuis que tu m'as libéré de ma peur, je me sens pousser des ailes, j'ai envie de quitter cette petite plage de Trouville qui me semble soudain mesquine, coincée entre la rivière de la Touque et la Seine. Il me tarde désormais de découvrir le monde. Tu m'as appris à ne pas en avoir peur, à ne

pas me recroqueviller sur moi-même, alors j'ai hâte de partir en des contrées lointaines, en quête d'icebergs ! » dit-il, plein d'un nouvel enthousiasme.

« Ta joie de vivre toute neuve me fait plaisir. Je te servirai donc de guide, en profitant en même temps pour découvrir moi-même ces nouvelles terres. »

« Mais comment vais-je te suivre dans ce voyage, comment vas-tu me transporter ? »

Elle ouvrit de manière énigmatique son perfecto de cuir noir et souleva son pullover, dévoilant un pendentif constitué d'une petite fiole de verre.

« Qu'est-ce que c'est ? » lui demanda le grain de sable.

« Un petit tube dans lequel je te mettrai et te transporterai, à l'abri des chocs. »

« C'est ingénieux, et cela me touche infiniment, mais je ne sais si je peux accepter. Après tout, tu as d'autres projets à faire, j'imagine... »

« Cela me fera plaisir de t'accompagner. Pour ne rien te cacher, j'avais envisagé pour soigner mes plaies et finir mon travail de deuil, de partir sur un cargo de marchandises, en payant grassement le capitaine pour qu'il m'accepte. Mais notre rencontre est providentielle, elle me donne envie de revivre et de te faire découvrir la vie, et j'avais longuement hésité avec un voyage au Groenland. Alors, si je peux en plus te permettre de réaliser ton rêve, j'aurai l'impression de me rendre utile et de t'apporter quelque chose. Acceptes-tu ? »

« J'ai envie de te dire oui, mais comment cela sera-t-il possible ? Comment pourrions-nous continuer à nous parler ? »

Elle sourit

« Je peux mettre d'autres grains de sable dans la petite fiole, tu te sentiras moins seul, et lorsque vous serez en état de cohérence, cela nous permettra de mieux communiquer entre nous, en unissant vos énergies. Ils te protégeront en plus contre les chocs éventuels. Pour le côté pratique, j'y ai pensé, rassure-toi : je fermerai le récipient par un bouchon de liège percé de trous minuscules, qui te permettront de respirer et de communiquer. »

« Et où veux-tu m'amener ainsi ? »

« Avant de rejoindre le Groenland, nous passerons d'abord par l'Islande, base incontournable pour ceux qui veulent se rendre à la rencontre des grands icebergs du Nord. »

Chapitre 2 : Le voyage en Islande

Terres brûlées et mortes d'Islande

Après être descendus d'avion, ils louèrent une voiture pour traverser la lande de terre noire qui sépare l'aéroport de la capitale. Ils s'arrêtèrent un instant sur le bord de la route pour contempler un paysage lunaire.

« Je n'aurais jamais imaginé un pays si aride ! Ce n'est même pas de la terre, c'est un vêtement de roches calcinées qui la recouvre, empêchant toute végétation de pousser » dit le grain de sable habitué aux douces plages normandes.

« Avec ses arrêtes coupantes, j'ai l'impression que le sol est constitué de milliers de rochers morcelés, éparpillés, broyés et fondus comme de l'asphalte projeté par une immense cuillère de géant. » lui répondit la jeune femme, tout aussi impressionnée.

Elle avait revêtu pour le voyage un long manteau de fourrure de loup aux poils noirs, avec une chapka russe sur la tête qui lui donnait l'aspect d'une sorcière ou d'une chamane. Une petite fiole remplie de sable pendait à son cou, maintenue par une chaînette en argent. Elle semblait avoir vieilli de quelques dizaines d'années, ressemblant maintenant à une femme d'âge mûr. Son compagnon le grain de sable le lui avait d'ailleurs fait remarquer au moment de prendre l'avion à Paris. Elle s'était contentée de sourire, sans rien lui répondre.

« Et encore, tu n'as rien vu, tu n'es qu'au début de tes découvertes. Bienvenue en Islande, cette île volcanique que j'adore, tant les éléments s'y déploient dans leurs manifestations extrêmes. Ici, plus que nulle part ailleurs, tu pourras sentir la force brute de la vie, sa puissance explosive, non encore maîtrisée ou policée par l'homme. Dès leur sortie d'avion, les voyageurs sont

comme toi étonnés par cette vision dantesque d'une lave refroidie et noire qui, en se solidifiant, a recouvert la terre sur des dizaines de kilomètres. Sa croûte brûlée craque sous leurs pieds, des fumeroles s'en échappent encore, comme remontées d'un enfer souterrain. Oui, c'est impressionnant, de sentir ainsi la puissance des volcans tout proches ».

« Certes, c'est fascinant. Mais tu m'avais dit que tu allais me montrer les splendeurs de la vie, je ne m'attendais pas à cette terre calcinée qui m'évoque la mort. »

« Eh oui, peut-être que la mort fait aussi partie de la vie. » répondit-elle d'un air énigmatique.

« Je te trouve décidément bien mystérieuse depuis que tu es partie. Tu as l'air plus grave... Oui, c'est exactement ça, que je ressens : j'ai l'impression que tu es comme ce sol crevassé et coupant, qui s'effrite en même temps sous nos pieds. Tu sembles apparemment plus calme et plus posée que jamais, et pourtant je te sens éminemment fragile et triste, comme si... comme si tu étais en deuil ! » continua-t-il en suivant son intuition. La femme se taisant, il lui demanda timidement :

« Ai-je tort d'avoir cette impression ? »

Elle garda un long silence avant de lui répondre, pleine d'une douceur et d'une nostalgie qui lui firent monter les larmes aux yeux :

« Tu ne crois pas si bien dire. Maintenant que tu m'y fais penser, cette terre aride et crevassée d'Islande me rappelle le deuil et la crémation de l'homme que j'aimais et avec lequel j'avais décidé de vivre, avant son tragique accident de voiture. C'est pourquoi je ressentais le besoin viscéral d'être seule à Trouville sur la plage, à la nuit tombante. J'ai vieilli d'une dizaine d'années en quelques mois. Quand je t'ai rencontré, toi le petit grain de sable, tu m'as apitoyé, avec ton air triste et découragé. Tu avais l'air tellement

malheureux et angoissé que j'ai eu envie de retrouver un sens à ma vie, d'être utile à quelqu'un. C'est pourquoi je t'ai proposé de t'accompagner dans ton rêve d'iceberg. Pour rejoindre le Groenland, une force irrésistible m'a poussée à passer par l'Islande sauvage, plutôt que par la Norvège civilisée. Je comprends soudain qu'il s'agissait d'un pressentiment, que ces paysages de deuil allaient me rappeler des souvenirs douloureux, me forcer à m'y confronter et à finir mon travail de deuil. »

« Je suis désolé, j'ignorais ton histoire. J'espère ne pas avoir été trop indiscret, sinon pardonne-moi. »

La femme au grain de sable, comme les habitants d'Islande allaient l'appeler par la suite, sourit avant de lui répondre :

« Ce n'est pas grave... Alors oui, pour répondre à ta question, ou plutôt à ton intuition : ces terres crevassées et carbonisées me rappellent les cendres de mon bien-aimé. C'est drôle, je t'ai aidé à sortir de la tristesse dépressive dans laquelle tu étais plongé, et maintenant c'est toi qui m'interroges et me force à me confronter à mes morts, à des pans douloureux de ma mémoire. »

La vie invisible des mousses et des fantômes

Après une heure de route, le grain de sable l'interrompt en maugréant, :

« Où allons-nous, c'est toujours le même paysage de désolation ! »

« En es-tu vraiment sûr ? Regarde bien la route : les roches de lave te semblent-elles les mêmes que celles vues à notre arrivée ? »

« Non, je reconnais que leur aspect a changé. Elles ont désormais un air plus fantomatique que désertique. Elles semblent

recouvertes d'algues, d'une sorte de mousse brune ou verdâtre qui s'y est accrochée et qui bouge de manière irréaliste au grès du vent. Lorsque la route les traverse, cela leur donne une forme de vie étrange, la terre ondule comme autant de vagues sur un fleuve de lave éteint. J'ai l'impression de me retrouver dans un univers fantastique où des creux et des bosses pleins de lichen cacheraient, en dessous, des formes d'êtres fantastiques, mi-vivants, mi-morts ou empierrés... Mais que fais-tu ? »

La femme au grain de sable venait d'arrêter leur 4x4 sur le bord de la route.

« Viens, suis-moi ! »

Elle l'emmena marcher sur le sol de lave éteinte. Les bords de rochers amalgamés et fondus n'étaient plus nets et tranchants comme la veille. Au contraire, recouverts uniformément de cette mousse de lichens, ils devenaient mous, s'enfonçaient sous les chaussures.

« Comme c'est étrange, le sol est devenu moelleux, son contact est semblable à la chair d'un être qu'on caresse, et mes pieds s'y enfoncent légèrement à chaque pas. Jamais je n'ai eu cette sensation. Et toi ? »

« Personnellement cela me rappelle l'impression éprouvée lorsque j'ai randonné dans la forêt amazonienne. La terre y est tellement gorgée d'eau et de feuilles mortes que le sol en devient spongieux. On s'y enfonce voluptueusement à chaque pas, obligé d'adopter une démarche lente et chaloupée, comme un marin sur un navire qui tangue. C'est bien simple, en retrouvant les rues fermes et recouvertes d'asphalte de Manaus, je tanguais comme un capitaine de bateau ivre, revenant de plusieurs mois de navigation et n'arrivant pas à se refaire à la terre ferme. J'avais désormais le mal de mer face à ce monde rectiligne et droit auquel je n'étais plus habituée ! »

« Oui, mais nous ne sommes pas au Brésil » bougonna le grain de sable, avant d'ajouter :

« J'aimerais bien comprendre pourquoi le premier champ de lave que nous avons vu à la sortie de l'aéroport était aride et nu, alors qu'ici il est recouvert de mousse. »

« Cela prouve bien qu'un phénomène n'est jamais identique à un autre, et surtout que même dans le milieu le plus aride et le plus inhospitalier, au sein d'un monde de désolation et de mort, la vie peut renaître. »

« Mais comment cette mousse a-t-elle pu apparaître et se développer dans un environnement aussi inhospitalier ? » insista-t'il.

« Cette coulée de lave que tu vois est la plus grande, elle s'étend sur plus de cinq cent soixante-cinq kilomètres carrés. Elle s'est formée lors de la terrible éruption d'un volcan qui a recouvert au dix-huitième siècle les villages et pâturages alentour, tuant la moitié du cheptel islandais et plongeant vingt pour cent de la population dans la famine. La coulée de magma déversée à flot continu pendant deux ans s'est peu à peu refroidie pour former ce champ de lave noir aux formes irrégulières, par endroit douces et arrondies, en d'autres lieux hérissées de pics pointant vers le ciel. Le paysage a longtemps été désertique. Puis, au fil des années, sous l'influence du climat plus doux et plus humide de la plaine littorale, la mousse s'est installée. Elle est venue des côtes, a gagné le champ de lave, jusqu'à coloniser entièrement ce chaos rocheux, le recouvrant de ces filaments mystérieux que tu contemples maintenant. Ce tapis de mousse vivante, tantôt d'un vert cru, tantôt d'une teinte jaune, tantôt prenant le coloris du bronze, constitue un véritable océan de vagues, qui se déploie à perte de vue. Ses creux et ses bosses surréalistes sont un appel délirant à l'imagination, on peut y voir autant des corps de femmes aux formes arrondies, que des personnages monstrueux surgissant des profondeurs chtoniennes. Ils sont à l'origine de nombreuses légendes

et d'autant de personnages fantastiques qui viennent rôder à la tombée de la nuit.

« Pas étonnant que je m'y sente mal, comme si le lieu était hanté ! »

« Il paraît qu'effectivement les fantômes des morts reviennent régulièrement hanter ces landes désertiques de lave. La nuit, les rochers peuvent reprendre vie. Les spectres et les revenants en profitent pour sortir en se drapant dans les plis de la brume. Il paraît qu'on peut même entendre, au milieu des hurlements du vent, leurs pleurs se mêler aux gémissements d'âmes damnées ou perdues qui soulèvent des rochers pour échapper à l'enfer de feu et de magma au sein duquel ils sont maintenus à jamais prisonniers. »

« Alors, si je peux me permettre cette question, sens-tu ici le fantôme de ton bien aimé ? » demanda-t-il en assumant d'inverser les rôles, en la forçant dans ses retranchements.

Elle plongea en introspection pendant un long moment en elle-même, avant de lui répondre, avec un sourire soulagé :

« Non, je ne crois pas que mon défunt ami ait souffert au point d'errer, tel un fantôme maudit, sur cette lande déserte, et c'est tant mieux ! J'y vois plutôt un autre enseignement. Cette lave refroidie sur laquelle rien ne devrait pousser n'est-elle pas la preuve de la résilience incroyable de la vie, capable de s'accrocher et de pousser à nouveau, même au sein des terres les plus stériles, même au sein du désespoir le plus profond ? C'est une belle leçon de vie et d'espoir, non ? »

« Si on veut, mais des formes de vie fantomatiques, très peu pour moi ! Je préfère qu'il y ait une frontière nettement marquée entre le monde des vivants et celui des morts, plutôt que cette frange indistincte où les morts envahissent le monde des vivants. »

« C'est pourquoi je te disais que la vie et la mort sont intimement liées, au point parfois de se confondre, l'un nourrissant sans cesse l'autre. Mais je ne t'en dirai pas plus à ce propos aujourd'hui, je crois qu'il est temps de partir, car il ne faut jamais rester trop longtemps dans ces endroits. » lui répondit la jeune femme, en reprenant la main.

« Pourquoi ? Aurais-tu peur, toi aussi ? » demanda le grain de sable amusé.

Elle rit en lui répondant :

« Non, je ne pensais déjà plus à ces histoires. Si on reste trop longtemps sur ces rochers, on risque d'abîmer la précieuse mousse qui s'effondre alors sous notre poids. Il s'agit d'un écosystème particulièrement sensible qui met des dizaines d'années à se reconstituer si on le détruit inopinément. Alors viens, ne le perturbons pas plus, nous allons continuer notre quête ! »

La femme au grain de sable remonta avec son compagnon au volant du 4x4 qu'elle avait loué.

« Où m'amènes-tu ? »

« Tu verras bien ! »

La respiration des volcans et le feu de la vie

À l'horizon, il vit bientôt un long panache de fumée monter droit dans le ciel, avant de s'effiloche et de disparaître en se diluant dans l'atmosphère. Quinze minutes plus tard, l'étrange phénomène se reproduisit, la colonne blanche devenant plus dense, avant de s'épanouir en son sommet comme une fleur ou un champignon atomique.

« Quel est ce nouveau phénomène ? »

« Devine ! Quelle fumée peut bien apparaître soudain dans le ciel alors qu'il n'y avait rien quelques secondes auparavant, puis disparaître tout aussi rapidement après quelques minutes ? »

« Je ne sais pas. Pour rester dans ta mythologie, ça m'évoque la volute d'un cigare fumé par un géant ; ou plutôt le rejet d'une cheminée d'usine, ou encore... oui, ça doit être ça, la fumée d'un volcan ! »

« Effectivement ! Viens, nous allons le voir en éruption, nous avons la chance que l'un des trois mille volcans qui recouvre cette terre aride se soit réveillé dernièrement. »

Ils reprirent la route de l'aéroport, traversant à nouveau la plaine lunaire parsemée de rocs et de lave éteinte. Avant d'y arriver, la conductrice bifurqua pour se diriger à l'intérieur des terres, vers la barrière de montagnes d'où s'échappait régulièrement ce nuage de fumée. Ils longèrent d'abord une usine d'énergie géothermique qui captait la chaleur bouillonnant sous la croûte terrestre avant de la faire circuler dans d'énormes tuyaux. Un vaste étang artificiel construit pour recueillir et refroidir l'eau brûlante rejetée par l'usine avait été aménagé en lagon pour touristes, la plupart croyant naïvement se baigner dans une merveille de la nature, un « blue lagoon » comme le vantait la publicité locale. Elle passa l'endroit, franchit une première barrière montagneuse, avant de tourner à nouveau à la hauteur du petit village de Grindavik et de mettre le cap vers le nord, vers le nuage de fumée, en longeant la mer et le mont Borgarfjall. Elle en profita pour donner quelques informations au grain de sable qui lui en demandait.

« Le volcan de Geldingadalsgos, actif en moyenne tous les huit cents ans, est entré en éruption en Mars, illuminant la capitale Reykjavik d'un ciel rouge. Des signes précurseurs s'étaient produits, soixante mille petites secousses sismiques ayant été recensées le mois précédent. C'était le signe que les deux plaques et chaînes de montagne sous-marines au-dessus desquelles s'élève

son dôme commençaient à s'écarter et à se séparer, ouvrant une brèche dans laquelle le magma souterrain s'est engouffré avant de s'échapper en projetant des jets de lave montant jusqu'à quatre cents mètres de haut ! »

Le grain de sable se fit tout petit dans son tube.

« Tu veux dire qu'il y a un feu de lave à l'intérieur de la terre, qui sort ensuite de terre lors de l'éruption volcanique ? »

Sa compagne sourit et lui expliqua :

« On peut le dire, quoique les termes soient impropres. Le magma qui gît sous terre, c'est de la roche en fusion. Il est composé de liquide, de solide et de gaz dissous. Lorsqu'il remonte à la surface, suite à une explosion volcanique ou à des remontées qui suintent le long du cratère, il devient de la lave brûlante, perdant une grande partie de ses gaz qui s'échappent dans l'atmosphère. »

« C'est effrayant de se dire qu'il y a un feu éternel qui se consume au plus profond de la Terre, et que les rochers peuvent non seulement s'effriter au fil du temps jusqu'à devenir grain de sable, mais aussi brûler et devenir du feu liquide. Finalement, j'ai eu de la chance d'avoir été façonné en Normandie, plutôt qu'ici », murmura-t-il.

« Je te comprends, mais j'avoue être quant à moi plutôt fascinée par cette idée que sous la croûte terrestre, bouillonne le magma d'un feu éternel, recraché parfois par les volcans. Le feu est père de toutes choses, disait de manière prémonitoire le penseur grec présocratique Héraclite. C'est un élément primitif extrêmement violent, à la puissance démesurée, qui se trouve ainsi à la base de toute vie ! D'ailleurs, sais-tu que le nom de ce volcan, Geldingadalsgos, signifie littéralement en islandais "l'éruption des castres" ? Comme si les victimes sacrificielles qui avaient probablement été émasculées jadis sur les pentes de cette montagne par

des habitants désireux d'éviter le courroux des dieux, se vengeaient en resurgissant régulièrement sous la forme de ces langues de feu. »

Elle conclut :

« Mais trêve de discours, laissons maintenant la voiture pour nous rapprocher de ce volcan ! » conclut-elle en laissant son véhicule au bord de la route pour emprunter un sentier qui partait vers son sommet. Ils prirent plus d'une heure à monter le long des flancs pentus de la montagne. Toutes les dix minutes, un grondement sourd et inquiétant se faisait entendre, un gros nuage de fumée s'échappait, suivi aussitôt par un dégagement de gaz et de lave enflammée projetés vers le ciel.

« Tu entends ce bruit ? » demanda le grain de sable, craintif.

« Oui, on dirait un pneu ou une chambre à air qui se dégonfle », répondit la femme.

« Moi, j'imagine plutôt le souffle d'un dragon caché dans la terre, qui crache ses flammes à chaque fois qu'il respire, ce n'est pas fait pour me rassurer ! »

Ils parvinrent enfin au sommet d'une colline qui faisait face au volcan, d'où ils avaient une vue impressionnante. Ils s'arrêtèrent dès qu'ils entendirent à nouveau le bruit sortir des entrailles de la Terre. Maintenant qu'ils étaient tout prêts, ils avaient l'impression qu'il s'agissait du grondement d'un réacteur d'avion prêt à décoller. L'air devint chaud autour d'eux, les enveloppant d'une haleine brûlante, accompagnée d'une forte odeur de soufre. Puis l'explosion retentit, le volcan crachant son jet de laves et de pierres incandescentes vers le ciel. C'était un spectacle fascinant, qui donnait l'impression d'être dans les antres de la terre, au moment de la création.

Fascinés et silencieux, ils restèrent immobiles pendant plusieurs cycles, captivés par la montée progressive du feu dans le cratère,

puis par son débordement comme une fontaine de sang s'écoulant le long des parois du volcan jusque dans la plaine. Une explosion soudaine arrachait alors ses tripes et ses boyaux sanglants pour les projeter dans l'atmosphère, puis le volcan s'éteignait et s'as-soupissait enfin, se préparant silencieusement à une nouvelle phase d'activité.

« Quelle violence ! Je me demande bien quel enseignement tu vas pouvoir en tirer ? » s'enquit de grain de sable, qui reprenait son rôle d'initiateur.

« On dirait le Walhalla déserté du Crépuscule des Dieux », murmura-t-elle.

« Le quoi ? » demanda son compagnon

« Le Walhalla, le monde des dieux dont parle la mythologie celte et la tétralogie de Wagner. Sauf que cet univers renaît perpétuellement de ses cendres, à chaque éruption. »

« Quelle puissance démesurée, quel potentiel de violence bouillonne dans les entrailles de la terre, je trouve cela effrayant ! Je comprends que les humains aient longtemps cru que les feux de l'enfer et de l'Hadès se cachaient sous terre ! Même dans mon tube protecteur, j'en ressens l'haleine chaude et infernale, j'espère que la paroi de verre va résister » dit le grain de sable, maintenu face au volcan à bout de bras par sa compagne afin qu'il ne perde pas une miette du spectacle. Après une courte hésitation, il reprit la main dans la discussion, interrogeant sa compagne pour l'inviter à descendre plus profondément en elle-même.

« Je comprends qu'on soit fasciné par un tel spectacle, mais en quoi te parle-t-il plus intimement de toi-même, que ressens-tu au plus profond de toi, en ce moment ? »

Elle prit quelques instants avant de lui répondre.

« Quelque part, je suis comme le volcan, je sens gonfler en moi des vagues de colère et de révolte, j'ai envie de cracher à mon

tour cette violence que je réfère habituellement au plus profond de moi. “

« Toi, capable de colère ? Je ne l’aurais jamais cru !”

« Détrompe-toi, mon calme n’est qu’apparent ! Comme toute femme, j’ai appris à contenir et à refouler mes pulsions agressives. Cela a commencé quand j’étais enfant, lorsque je me révoltais contre les injustices de mon sort. J’étais issue d’une famille pauvre, et j’en voulais à mes parents de ne pas m’offrir une vie plus facile, de partir à l’école avec une vieille blouse confectionnée par ma mère qui n’avait pas les moyens de m’en acheter une neuve à chaque rentrée des classes. J’en voulais aux autres enfants d’afficher leurs cartables et accessoires scolaires siglés d’une marque à la mode. J’en voulais à la société d’être injuste et de forcer mon père à descendre dans les entrailles de la terre pour arracher un charbon qui lui obstruait chaque jour un peu plus les poumons, au point qu’à la fin, il n’avait même plus la force de nous parler, attendant stoïquement que la mort vienne le délivrer. J’en voulais à Dieu de rendre la vie si difficile et si injuste sur Terre, et à la vie de m’avoir faite hypersensible, à fleur de peau, même si j’en ignorais alors le mot. Et tout le temps, je devais me taire, ravalé mes larmes, me montrer plus forte que les autres. »

Le volcan gronda encore une nouvelle fois. Elle sembla s’en imprégner, humant l’odeur du soufre chaud avant de reprendre ses confidences.

« Ce n’est pas un hasard si j’ai suivi et réussi mes études de biologie. Certes, j’étais poussée par un désir de prouver aux autres que je valais autant qu’eux, j’étais mue par un désir de vengeance, par une haine viscérale de tout ce qui forçait les pauvres et les victimes à se soumettre, par une révolte métaphysique contre l’ordre établi des choses. Mais je voulais aussi, obscurément, comprendre le vouloir-vivre aveugle de la nature qui est plus forte que tout et qui, imperturbable, continue à se reproduire, à l’image

de ces éruptions des volcans d'Islande qui se réveillent les uns après les autres pour rappeler leur existence, leur lot de souffrance et de colère. »

Elle se calma pendant la pause du volcan. Au moment où un nuage de fumée monta une nouvelle fois vers le ciel, elle se redressa et se mit à danser, d'abord lentement, puis de plus en plus furieusement, tournoyant follement en lançant ses bras dans toutes les directions, comme pour se saisir des flammèches et des blocs de pierre arrachés de l'enfer et projetés violemment vers le ciel. Elle était enfin redevenue la chamane qu'elle avait probablement toujours été, comme toute femme, depuis la nuit des temps, incarnant tour à tour les esprits hagards qui s'échappaient du cratère, criant à chaque fois qu'elle en chevauchait un nouveau, les absorbant comme autant de nourriture ou de sang dont elle avait besoin pour se sentir enfin vivre, réconciliée avec sa colère, son envie de meurtre et sa révolte ! Enfin, après un dernier tournoisement, elle s'écroula sur elle-même, tandis que le feu du volcan s'éteignait.

Alimenté par la dernière éruption, le fleuve de feu prit le relais. Il recommença à rouler le long des pentes du volcan, puis sur le sol calciné. Allongée sur le sol chaud, la femme au long manteau de loup se redressa lentement en gémissant. Elle ressemblait à une antique suppliante qui pleure ses morts, des mots venant parfois émerger au milieu de sa longue plainte lancinante. Enfin, son discours se fit, peu à peu, plus compréhensible, et les mots, qui ne sont que des concrétisations de sentiments et de souffrances, se mirent à nouveau à prendre un sens que le grain de sable pouvait comprendre.

« Achtarquazama... à trop souffrir, j'ai compris que je voulais redevenir cette force brute de la vie, chanter sa puissance, même et malgré la mort de mon enfant et de l'homme que j'aimais. Encore une fois, je serai la plus forte, et je me mettrai au service de

ce qui est le plus petit, le plus faible et le plus insignifiant, — à ton service, mon joli grain de sable ! » conclut-elle en riant.

Ce dernier s'était tu, ballotté en tous sens autour de son cou, tétanisé par cet accès de violence inattendu. Il osa enfin s'adresser à elle.

« Je n'aime pas quand tu te mets dans un tel état, tu me fais peur ! Dis-moi ce qui peut te calmer, je n'ai pas envie de te voir exploser à nouveau ? »

Elle sourit, secoua la tête et se rassit, comme s'il ne s'était rien passé.

« En fait, je crois que le rythme des éruptions me calme, aussi bizarre que cela puisse te sembler, en me montrant qu'il est naturel de passer par des phases violentes et parfois contradictoires, sans besoin de s'en vouloir ou de culpabiliser pour autant. J'ai l'impression qu'il en va de même pour le volcan : il respire, il a besoin lui aussi de crier et de tout jeter en l'air, avant de se calmer à nouveau. Il inspire longuement pendant les périodes silencieuses où il nous semble assoupi, en profitant pour plonger dans les profondeurs de ses entrailles, pour se confronter à ses blessures secrètes et aux démons enfouis au plus profond de son inconscient. Puis, quand vient le temps d'expirer, il expulse violemment tout ce qu'il y avait remué et qui obstruait ses bronches. Oui, même si c'est différemment, le volcan respire, vit, souffre et crache comme moi, comme nous tous ! »

Trop heureux de pouvoir renouer le dialogue, son compagnon s'empressa de lui répondre.

« Je te comprends, je suis simplement un peu effrayé par le spectacle. J'aimerais savoir comment tu es capable de sortir de tels états pour redevenir la belle femme mystérieuse et calme que je connaissais ? »

Elle se fit mystérieuse, puis mutine, lui souriant avec tendresse.

« Je ne sais pas... devine ! »

Son compagnon se souvint des enseignements que la jeune femme lui avait prodigués à Trouville.

« Tu m'as expliqué que la vie n'est pas binaire, et que tout affect cache en lui son opposé. Cela m'invite à penser que derrière tes colères et tes révoltes, comme derrière tous les emportements des humains que je commence à mieux connaître, se cache un enfant blessé, un immense besoin de tendresse et d'amour qui a envie d'être reconnu, pris dans les bras et consolé. Mais si c'est le cas, comment remonter à cette source, comment l'aider à se manifester sans tout détruire sur son passage ? Comment fais-tu pour adopter la plupart du temps un visage aimant, en portant en toi ces braises non éteintes, ces accès de violence refoulée qui semblent te brûler les chairs et te ronger littéralement de l'intérieur ? »

La femme au manteau de loup le regarda avec tendresse.

« La recette est simple, il suffit d'opérer leur transmutation alchimique, regarde ! »

La femme au manteau de loup s'assit lentement en posture de méditation face au volcan. Elle garda le silence pendant plusieurs dizaines de minutes, les yeux mi-clos pour mieux s'imprégner du rythme des éruptions. Son visage se crispait violemment lorsque les jets de feu et de pierre étaient projetés contre le ciel. En même temps qu'une vague de chaleur l'enveloppait alors, elle respirait profondément, pour mieux absorber la violence de l'explosion. Elle ressemblait à nouveau à un antique chaman qui, après les violentes transes de la possession, parvient enfin à chevaucher et à maîtriser les esprits venus la traverser. Au fur et à mesure des cycles d'éruption, elle devenait de plus en plus calme. Lorsqu'elle fut enfin parfaitement apaisée et indifférente aux mouvements du volcan, elle eut ce sourire plein d'amour et de compassion qu'on retrouve sur le visage des Bouddhas indiens sculptés il y a plus de deux mille ans dans le royaume du Gandhara.

« Je n'ai rien fait d'autre que me mettre à l'écoute de cette colère, l'accueillir avec calme et confiance. Je m'en suis imprégné en écoutant le grondement du magma et la plainte du fleuve de lave, j'ai séché les larmes de feu expulsées et les rochers enflammés, j'ai accepté l'étreinte brûlante de leurs projections sur ma peau durcie par des exercices de rétention du souffle, jusqu'à me rendre capable de tout accepter. Alors j'ai compris l'immense besoin d'amour des volcans, j'ai ressenti une compassion sans limite pour ces souffrances qui rongent leurs entrailles, et j'ai ressenti viscéralement leur cri d'affection et d'attachement à la vie, à la Terre-mère qu'ils peuvent violenter, retourner, recracher, mais dont ils ne peuvent se séparer ! »

Elle regarda son compagnon avec insistance, comme pour mieux le convaincre.

« J'ai vraiment eu l'impression qu'avec ces éruptions, le volcan purge les miasmes qui entravent la puissance du feu qui brûle ses entrailles. Tu vas peut-être te moquer de moi, mais pendant ces périodes de silence, je méditais en me mettant au diapason du volcan. À chaque montée de lave, j'ai senti qu'en dessous de la violence de la colère à laquelle je m'étais laissée emporter, je pouvais entendre un cri d'amour, un appel désespéré à être aimé et reconnu sans condition. Avec ce nouveau point de vue, j'ai ressenti à chaque éruption la sève de la vie remonter du plus profond de la terre et me traverser, en même temps qu'une vague de chaleur et d'amour gonflait mon cœur, remontait le long de ma colonne vertébrale, jusqu'à exploser finalement dans ma tête, entre les deux sourcils, là où se trouve, dit-on, le troisième œil... »

Pour finir, son visage s'illumina et rayonna :

« C'était fantastique, j'ai eu l'impression de revivre et de renouer avec cette force d'amour qui s'était tarie en moi depuis le deuil que j'ai traversé, et que ces vagues de feu apprivoisées me murmuraient : aime, vis et aime à nouveau, car la vie est amour !

Merci, cher grain de sable, de m'avoir incitée à descendre plus profondément en moi, pour me confronter à mes propres démons, rancœurs, colères et révoltes refoulés. Car tel est l'enseignement du volcan : chacun de nous doit apprendre à retrouver le volcan de ses colères et violences refoulées, pour mieux les chevaucher et retrouver le cri d'amour blessé qui s'y cache.

Le grain de sable se sentit bouleversé en écoutant cette confiance.

« C'est idiot ce que je vais te dire, mais malgré ma taille ridiculement petite, j'ai moi aussi l'impression de ressentir cet amour... pour toi ! » osa-t-il avouer d'une toute petite voix.

La femme rit et lui dit, en l'embrassant à travers le tube

« Je t'aime, moi aussi, je peux te dire que tu es la première créature pour laquelle je ressens à nouveau de la tendresse, et même de l'amour, un amour plus fort que l'amour humain des corps, un amour sublimé — un amour d'amitié, aussi intense que pur », lui répondit-elle.

Rochers pétrifiés et demeures du peuple caché

Après deux jours de repos, ils reprirent la route. Tout en gardant une main sur le volant, la femme au manteau de loup avait accroché au rétroviseur la fiole où se trouvait le grain de sable. Il pouvait ainsi voir la route et lui parler facilement.

« Alors, qu'as-tu pensé finalement du volcan et de cette nature sauvage que j'avais envie de te faire découvrir ? »

« Cela change de ma petite vie bien rangée de grain de sable, c'est sûr, jamais je n'aurais cru que la vie pouvait être aussi extrême et violente ! »

Elle ajouta, d'un air grave :

« Ne sens-tu pas que cette violence est autant en nous, que dans la nature ? Je ne m'attendais pas à devoir plonger en moi pour m'en rendre compte en me confrontant à mes propres souffrances et démons, et je te remercie de m'avoir incitée à le faire. Tu as pris le rôle de guide initiatique que le remplissais jusque-là pour toi, et c'est très bien, mais aujourd'hui je vais reprendre la main pour te faire découvrir de nouveaux aspects de la nature et de la vie sur cette île. »

« J'ai hâte ! Mais dis-moi, plus les jours passent, plus j'ai l'impression que leur durée s'allonge. J'ai à peine pu dormir, tant la nuit me semblait encore baignée de la lumière du jour. Est-ce vrai, ou juste une sensation ? »

« C'est effectivement le cas. Nous avons la chance de profiter du printemps islandais pendant lequel le jour ne se couche pratiquement plus, depuis qu'il a enfin réussi à chasser la nuit de l'hiver. Pendant les six derniers mois, le soleil ne se levait que quelques heures par jour, rôdant comme un mendiant qui aurait été chassé à l'horizon sans avoir le droit de pénétrer dans les demeures des humains. Alors, une fois vainqueur, il en profite. Il ne va plus se coucher de l'été, baignant les paysages sauvages de cette luminosité grise et presque fantomatique spécifique au soleil de minuit. »

« Cela contribue probablement à cette impression de déréalisation que je connais depuis que je suis arrivé... Après le feu du volcan, je me demande bien ce que tu vas sortir aujourd'hui de ton sac de magicienne ? »

Elle sourit en pensant au périple qu'elle lui avait concocté au milieu de l'île.

« Je ne sais pas, la nature est tellement riche que tu n'as qu'à regarder autour de toi. »

Après avoir traversé pendant plusieurs heures des champs monotones de lave, le paysage changea peu à peu. Des montagnes apparaissaient à l'horizon. La route rétrécissait, se frayant un chemin entre des falaises et la mer agitée.

« Ils ont de drôles de formes, ces rochers », remarqua le grain de sable. Lle.

Ils arrivaient à Vick, une petite bourgade en bord de mer à la plage de sable noir volcanique, à la limite du champ de lave mousseuse.

« Où ça ? » demanda-t-elle, attentive à sa conduite.

« Regarde cet énorme rocher solitaire qui surgit de la mer, tu n'as pas l'impression de voir une vieille molaire arrachée ? À moins que ce ne soit la dernière dent de l'océan, avant que sa mâchoire ait été totalement édentée ! En tout cas, ce rocher semble être bien plus qu'un rocher. »

La femme sourit avant de lui en apprendre un peu plus.

« Tu as raison. Pour les Islandais, les grands récifs comme celui-ci sont des trolls. Ces formations de roches basaltiques ont une forme de géant qui aurait été figé, les deux bras ballants autour de son torse et sa tête seuls émergeant désormais. La légende raconte que ce méchant troll avait fait échouer des centaines de navires sur le rivage, pour se venger des dieux et des humains qui refusaient de l'honorer. Il attendait la nuit pour tuer les marins rescapés qui passaient près de lui. Après avoir longtemps terrifié les environs, il fut heureusement surpris un jour, à l'aube, en train d'accomplir son forfait à la lumière du soleil naissant. Il fut aussitôt changé en pierre. »

« Quelle drôle d'histoire ! Il y en a d'autres ? »

« Ce n'est bien entendu pas le seul troll de la région. D'autres sont réputés encore vivants, guettant les humains, un peu partout. Ils ont l'habitude de se nourrir de chair fraîche, d'enfants ou à

défaut de bétail. Ils aiment s'installer sur les toits des maisons ou des fermes pendant les tempêtes. Possédant une force impressionnante, ils peuvent renverser d'un souffle une maison s'ils le veulent. C'est pourquoi il vaut mieux s'attirer leurs bonnes grâces. »

Le grain de sable frissonna, et se mit à trembler. . .

« Et là, regarde, au bord de la route, ce tumulus et cette petite cabane trop petite pour qu'un humain y habite. . . Et cet autre petit rocher, à la lisière de la montagne, ne te semble-t-il pas étrange, lui aussi ? J'ai l'impression que ce sont des lieux où pourraient s'abriter plein d'innombrables créatures invisibles, beaucoup plus petites, mais peut-être aussi beaucoup plus nombreuses que les rochers géants. . . Décidément, je commence à délirer et à sentir des êtres invisibles partout, cela me fait peur ! » se reprit-il

« Tu n'as pas à avoir peur. Je pense que l'éruption d'hier et la chaleur qui a failli faire éclater la fiole t'a ouvert les yeux et décillé le regard. Tu es désormais capable de voir des choses qui t'étaient invisibles jusque-là. Effectivement, pour les habitants de la région, il existe en plus des trolls, des êtres qui demeurent normalement cachés aux yeux des humains. Ce sont des elfes bénéfiques pour la plupart, mais on en rencontre d'autres maléfiques qui ont besoin de se venger d'affronts subis dans le passé. Ils habitent les anfractuosités des rochers, se cachent au pied des arbres et des forêts, ou encore dans des tas de foin. Ils guettent les humains aux croisées des chemins. Pour s'attirer leurs bonnes grâces, il n'est pas rare de leur dresser un monument symbolique, voire de leur construire une petite cabane comme celle que tu as vue, où ils peuvent se reposer. »

« J'imagine qu'il y a des tas d'histoires à ce propos ? »

« Oui, bien sûr ! On rapporte ainsi qu'une fillette qui sautillait sur un petit rocher s'est vue rappeler à l'ordre par un elfe dont c'était la résidence, et qu'elle a eu la peur de sa vie ! Un automobiliste qui passait un jour devant un tas de bois a soudain vu un

elfe qui, réveillé et démasqué par un humain, s'est précipité sur son véhicule. Il n'a dû son salut qu'à la fuite, en accélérant à toute vitesse. »

« Y a-t-il aussi des histoires qui finissent bien, des elfes bienfaisants ? » demanda son compagnon

“Oui, bien sûr, je te rassure, les esprits sont comme les humains, parfois mauvais, parfois taquins, et parfois gentils. Parfois, un échange véritable peut se nouer avec un elfe reconnaissant. On raconte ainsi qu'une sache-femme herboriste qui avait été exceptionnellement appelée par une famille d'elfes pour aider l'une d'entre elles à accoucher, avait ensuite été protégée pendant toute sa vie, les elfes venant mystérieusement lui apporter tout ce dont elle avait besoin dès qu'elle en manquait — bois, café, nourriture ou même des vêtements.

« Mais il doit y avoir un nombre infini de ces créatures ? »

“Tu ne crois pas si bien dire ! Il existe même une carte d'Islande où sont recensés tous les lieux où se sont manifestés les fantômes, elfes, trolls et autres créatures. C'est impressionnant car presque la totalité de la carte est recouverte par les points de couleur qui servent à les différencier, tant sont nombreux les témoignages et les histoires qui leur sont à chaque fois associées ! »

« Je ne comprends pas pourquoi les humains ne peuvent normalement pas les voir ? »

« Ils constituent ce que les Islandais appellent le peuple caché. »

« Quelle drôle d'expression ! Que signifie-t-elle au juste ? »

‘Cette dénomination provient d'une vieille version islandaise de la Bible. Lorsque le Dieu créateur de l'univers vint rendre un jour visite à Adam et Eve chassés du Paradis, ces derniers lui firent visiter la maisonnée où ils s'étaient réfugiés, en montrant deux de leurs enfants. Dieu leur demanda s'ils en avaient d'autres, ils répondirent que non. C'était un mensonge. En réalité, Eve

n'avait pas fini de laver tous ses enfants, elle avait eu honte de montrer ceux qui n'étaient pas parfaitement propres. Elle les avait cachés dans un placard.

Courroucé, Dieu lui dit « Ce qui m'a été caché sera caché aux hommes. » Alors que l'humanité descend des enfants montrés par Eve à Dieu, le peuple caché est né de ces enfants dissimulés. Ils furent désormais obligés de vivre disséminés dans les rochers et les collines, les pierres et les monticules. Revanche du destin, ils ont toutefois été beaucoup plus débrouillards et sages que les humains. Leurs demeures invisibles aux yeux profanes sont, paraît-il, somptueusement meublées et décorées, leurs vêtements et bijoux, particulièrement beaux et luxueux. Ils peuvent compter sur le bétail volé, bien plus beau et plus gros que celui des paysans locaux, et leurs moutons sont réputés fournir une toison d'or merveilleuse. Dotés de pouvoirs surnaturels, ils peuvent se rendre visibles s'ils le veulent, ou demeurer invisibles, sauf à ceux qui ont suffisamment de clairvoyance pour aller vers eux sans leur vouloir de mal.'

« Crois-tu vraiment qu'ils existent réellement ? Et qui est ce Dieu de la Bible dont je n'ai jamais entendu parler, pas plus que mes congénères, les grains de sable ? S'il a créé toutes choses, après tout, il aurait dû nous créer aussi, on serait forcément au courant, non ? »

Elle sourit.

“Je ne sais pas si un quelconque Dieu existe, celui-là ou un autre. Lorsqu'on m'a demandé un jour mon avis sur la question, sur ce que signifiait Dieu pour moi, j'ai juste répondu : « un mot de trop », et je persiste à le penser. C'est juste un mot, un mot tellement utilisé avec des sens différents depuis la nuit des temps qu'il a été recouvert d'innombrables croyances et superstitions, au point qu'il ne veut probablement plus rien dire. C'est pourquoi, selon moi, il vaudrait mieux l'oublier et ne plus en parler. Ce qui

n'ôte en rien la question : pourquoi s'est-on mis à imaginer, puis à croire en un Dieu unique, responsable de tout ce qui se passe sur Terre ? Probablement parce que les hommes ont tendance à chercher une cause à toutes choses, pour se rassurer et pour se protéger des dangers qui les guettent. Quand ils se confrontent à des questions sans réponse, comme l'origine du monde, le sens de la vie et de la mort, l'injustice du Destin, ils vont imaginer une cause échappant à toute explication rationnelle, un Dieu créateur responsable de chaque événement. Dès lors, la paresse intellectuelle aidant, on verra en lui le responsable caché du destin de chacun, récompensant les gentils, punissant les méchants et menaçant les autres. Un peuple est mis en lumière, un autre condamné à vivre caché... »

« Mais il s'agit probablement d'une légende, en ce cas les elfes et trolls n'existent pas plus ! » objecta le grain de sable.

« Je n'en sais rien, c'est ce que je pensais avant de venir en Islande. Mais sur cette île aux paysages fantastiques, je me dis que tout peut arriver, et que la vie est bien plus riche que ce que je pensais, elle peut prendre mille formes insoupçonnées... »

« J'avoue que tu m'étonnes, à rejeter l'idée d'un Dieu unique, tout en étant prête à accepter tous ces êtres fantastiques, encore plus irréalistes, dont parlent les mythologies et les contes... » ironisa son compagnon.

« Peut-être est-ce un paradoxe, mais les paradoxes n'invitent-ils pas à intégrer des points de vue contraires, à l'image de cette vie pleine de tensions et d'oppositions, qui ne peut exister sans la mort ? J'avoue que j'ai un faible pour les légendes et les croyances populaires des innombrables pays que j'ai visités. Certes les histoires comme celle du peuple caché sont très humaines, elles témoignent tantôt de l'envie et de la jalousie des hommes, tantôt de leur culpabilité ou de leur peur d'une punition à venir, mais en même temps, elles font ressortir des forces brutes

de la nature, elles mettent en évidence que nous devons les respecter, au risque d'en subir des conséquences néfastes. Le fait de les personnifier en créatures mi-fantastiques, mi-démoniaques, est une façon de les rendre perceptibles et compréhensibles à notre esprit trop cartésien, à l'ouvrir à d'autres dimensions qui le dépassent. Même les dieux et héros grecs étaient, au début, des personnifications de forces et de fonctions attribuées à des lieux naturels — la puissance génitrice de la Terre-Mère Gaïa, la violence de l'océan Poséidon, à celle violente de l'océan, l'éclair de Zeus ou la lumière du ciel Ouranos. J'avoue que j'ai plus de mal avec l'idée abstraite et déconnectée de tout référent physique d'un Dieu unique. »

« Mais si tu prends au sérieux ces elfes, géants, trolls et autres créatures du peuple caché, pourquoi ne pas considérer que les rochers aussi ont aussi une vie et une histoire, ce sont souvent les demeures des elfes, ou bien des pétrifications de géants. Pareil pour la lave qui cache des fumerolles et des fantômes échappés du magma, pareil aussi pour cette mousse vivante qui recouvre le sol, tout est en ce cas-là vivant ! Et si le peuple caché existe réellement, ne crois-tu pas que nous, les grains de sable invisibles aux regards des humains, nous en faisons aussi partie ? »

La femme au manteau de loup acquiesça, l'air grave.

“Tu as raison, et je suis de plus en plus persuadée que tu fais partie, comme tes congénères les autres grains de sable, les pierres et tout ce que nous croyons inanimé, à ce peuple caché des enfants cachés de Dieu, si tant est qu'il existe. Oui, la nature tout entière est divine, vit, meurt et renaît perpétuellement, à travers d'innombrables métamorphoses, elle est sans cesse traversée, animée par des forces visibles et invisibles. Je suis heureuse que l'Islande t'ait ouvert à cette compréhension qu'elle est pleine de forces qui nous dépassent de toutes parts, et qu'on peut aussi entrer en contact, voire en communion avec elles — même avec un

volcan et sa lave ! Cela n'a rien de délirant ou d'irrationnel, c'est un retour au panthéisme et à l'antique sagesse animiste qui a longtemps prévalu sur Terre avant le triomphe du monothéisme. Ce n'est que depuis le triomphe de ce dernier et la désacralisation du monde qui en a résulté, que les êtres différents de l'homme ont alors perdu leur substance vitale et leur privilège ontologique de « vivant » pour devenir une simple matière inanimée que l'homme pouvait manipuler à volonté vie et.”

« Je ne te suis pas dans toutes tes explications, un peu trop intellectuelles pour moi, mais je dois avouer que tu m'as sacrament sorti de mon ego et de la pauvre petite vie de grain de sable plaintif à laquelle je me cantonnais avant de te connaître. Tu m'as d'abord fait prendre conscience que je ne suis pas seul, mais relié au reste du monde, aux autres grains de sable grâce auxquels je peux être plus fort et communiquer avec toi, relié aussi à la mer et à son écume qui me faisaient tant peur, aux vents qui m'abrasent et au soleil qui me réchauffe, aux montagnes et aux plaines d'où je viens, aux enfants qui jouaient avec moi comme aux chiens qui venaient me pisser dessus ! Et sur cette île sauvage, je découvre maintenant, en plus, la force incroyable des éléments premiers de la Nature, dont je fais aussi partie ! »

« Eh oui, désolée si je suis parfois difficile à comprendre. Je sais que mes propos semblent parfois compliqués, mais ce n'est rien, je t'assure, par rapport à l'infinie complexité du vivant et du cosmos — ou encore, par rapport à la philosophie de Spinoza pour qui la Nature est Dieu, Deus sive Natura. Mais tu as raison, il est inutile de vouloir tout comprendre intellectuellement, le principal est de ressentir l'affect sous-jacent maladroitement pointé par les mots, et donc ce mystère protéiforme de la vie, qu'aucun discours ne pourra jamais épuiser. En attendant, nous allons nous offrir un repos bien mérité ! » dit-elle en rangeant sa voiture sur le parking d'un motel.

Le mariage de l'air et de l'eau

Après une nuit réparatrice, ils reprirent la route le lendemain matin, traversant à nouveau un paysage de lave pétrifiée. Le grain de sable laissa passer une heure avant de s'adresser à nouveau à elle.

« Une question m'est venue à l'esprit pendant la nuit. Nous avons longuement fréquenté la Terre crevassée d'Islande et ses mousses, puis le volcan et son feu, ainsi que toutes les créatures qui en dépendent, mais en ce qui concerne l'air et l'eau, nous n'avons encore rien vu de différent de ce à quoi nous sommes habitués. Échapperaient-ils à la démesure islandaise, ou auraient-ils, eux aussi, des enseignements à nous délivrer ? »

Sa compagne, qui n'avait pas cessé de conduire, sourit, trop fière de son effet :

« Je n'ai rien à te montrer ou à t'enseigner, il te suffit juste de contempler et d'explorer ce qui t'entoure et qui est déjà là, sous tes yeux... Regarde ! » »

Ils venaient de sortir des vastes plaines monotones de lave noire, leur 4x4 longeait maintenant une immense falaise d'où une cascade tombait à pic, dévalant une soixantaine mètres avant de rebondir sur le sol. Elle gara son véhicule et l'entraîna à pied vers un sentier escarpé. Après une longue marche, ils passèrent derrière la chute d'eau. Abrités dans une cavité, ils contemplèrent l'eau qui tombait devant eux, dans un vacarme assourdissant.

« Regarde ! Aujourd'hui, je t'amène à la découverte des foisonnantes cascades d'Islande. »

« C'est magnifique, on croirait être dans le jardin du paradis, dissimulé aux yeux des autres mortels ! » ne put s'empêcher de commenter le grain de sable.

« Je ne t'étonnerai pas en te disant que, selon la légende, cette grotte dissimulée derrière la cascade de Seljalandsfoss a été creusée il y a des millénaires par des elfes qui en avaient fait leur demeure. »

« Effectivement, je m'en serais douté ! » répondit-il en riant.

À travers le rideau de la cascade, des milliers de gouttes d'eau formaient un arc-en-ciel improvisé qui illuminait la vaste plaine de sa palette de couleurs. Lorsque le phénomène disparut, comme par magie, la lumière déclinante de cette fin d'après-midi rendit l'eau de la chute orangée, puis elle prit la couleur de l'or. Placés derrière la cascade, ils voyaient chaque goutte d'eau perler en prenant la forme d'un fruit doré.

« On dirait les pommes d'or des Hespérides ! » murmura-t-elle, fascinée.

« Encore une de tes légendes ? »

« Ces fruits susceptibles d'assurer l'immortalité à celui qui les cueillerait poussaient jadis sur le pommier d'or du jardin des Hespérides, dans les régions de l'extrême ouest, là où le soleil se couche avec une teinte dorée avant de disparaître. »

« Crois-tu qu'en recueillant quelques-unes de ces gouttes d'or, nous pourrions devenir immortels à notre tour ? » demanda naïvement le grain de sable, toujours secrètement taraudé par la peur de la mort.

« Hélas, tous ceux qui se sont mis en quête des pommes du jardin des Hespérides ont échoué et sont morts. »

« Quel enseignement en tires-tu ? Que nous sommes justement tous en quête d'immortalité, même si c'est un rêve vain ? » demanda le grain de sable.

« Tu peux y voir cette leçon, car tout ce qui vit et meurt, regrette son destin et désire effectivement être doté d'une durée sans fin. C'est la source d'une soif métaphysique inapaisable, qui nourrit

des désirs par essence inassouvissables. Mais ce n'est pas l'essentiel, je voulais juste te rendre sensible à la magie de l'eau et de l'air, à leur alliance miraculeuse dans l'arc-en-ciel qui a fait surgir devant tes yeux émerveillés un paysage édénique, un monde transfiguré. Car chaque élément de la nature est une porte cachée sur une autre dimension insoupçonnée de la vie, comme autant d'autres mondes et vies parallèles. N'est-ce pas merveilleux de voir comment ces deux éléments peuvent être ainsi liés, et servir ensemble de révélateurs chimiques d'une autre dimension ? »

Elle se tut, puis s'arracha enfin à sa contemplation, invitant le grain de sable à la suivre pour rebrousser chemin.

« Viens, ce n'est que le début ! » dit la femme à son grain de sable, en revenant vers son véhicule.

Ils continuèrent sur la route principale qui traverse l'Islande d'ouest en est en reliant les principales chutes d'eau et les geysers, en suivant ce qu'on a coutume d'appeler le Cercle d'or, en référence à l'anneau invisible qui unit les principales cascades, chutes et geysers de la région. »

« Quelle belle image ! » dit le grain de sable. « Je commence à comprendre que même l'eau recèle sur cette île des mystères incroyables, est plus qu'un élément liquide, comme on le croit trop souvent en la réduisant à sa simple formule chimique H₂O »

Elle profita du trajet pour lui dévoiler la richesse protéiforme de cet élément.

« Tu as raison, l'eau est partout sur cette île battue par le vent, par la pluie violente et par les embruns marins. L'eau y prend la palette de toutes ses formes possibles : elle est saturée de sel par l'océan qui l'entoure de toutes parts, imbuvable pour les humains, mais indispensable à la survie des poissons qui assurent la subsistance des pêcheurs. L'eau de pluie tombée du ciel est soigneusement recueillie pour en faire des réserves buvables, mais il y a

encore l'eau fraîche des cours d'eau, l'eau chaude des geysers et des sources brûlantes qui jaillissent du sol, sans oublier l'eau des glaciers qui occupent plus de dix pour cent de la superficie du pays et qui fondent en partie au printemps ! Omniprésente, l'eau ne cesse de s'accumuler dans d'innombrables lacs et fjords, de dégorger à travers des rivières et des cascades, quand elle n'est pas littéralement bue par un sol volcanique souvent poreux et perméable. Oui, à bien réfléchir à ces métamorphoses perpétuelles que prend l'eau sur cette île, l'Islande aurait bien pu être le pays de Thalès, ce premier philosophe présocratique pour lequel elle représentait l'élément premier, d'où provenaient toutes les formes de vie et où elles retournaient se régénérer sans cesse. »

La femme au manteau de loup quitta la route principale pour se diriger vers une autre chute. Durant toute la journée, ils explorèrent les principales cascades de la région : celle de Glymur, la plus haute avec ses deux cents mètres de hauteur, qui tombe en bouillonnant comme les chutes du Niagara ; celle de Skogafoss, massive et impressionnante avec ses vingt-cinq mètres de largeur, derrière laquelle un trésor est toujours censé être caché. Plus loin, ils virent Svartifoss, une cascade beaucoup plus fine et délicate qui se détache sur une falaise en forme de fer à cheval, constituée d'orgues basaltiques creusées par le refroidissement de la lave.

« C'est là, disent les légendes, que se trouve la cathédrale des trolls et du peuple caché, mais nul homme profane, prisonnier de ses sens et de son ignorance, ne peut la voir », dit la conductrice à son compagnon, en quittant cet endroit baigné d'une atmosphère étrange.

« Brrh, quittons vite cet endroit, il me fait froid dans le dos, comme si je pouvais toutefois sentir leur présence invisible ! » lui répondit son compagnon.

Ils reprirent à nouveau la route, jusqu'à leur prochaine étape, la petite chute d'eau de Hraunfossar, à la splendide eau turquoise.

« Et là, d'où crois-tu que l'eau surgit ? » demanda la femme au grain de sable, en s'amusant du désarroi de ce dernier. Parvenus sur le plateau qui surplombait la cascade, ils avaient en effet la surprise de n'y voir aucun cours d'eau.

« D'où vient l'eau qui tombe, alors ? » demanda-t-il en se tournant en tous sens.

Elle rit et lui expliqua :

« Regarde bien : Le sol est composé de lave, si bien qu'aucune eau ne peut couler dessus. L'explication est simple : les centaines de filets d'eau qui alimentent la chute jusqu'à la rivière turquoise circulent en dessous de la lave. »

Elle passa sa journée à lui montrer de nouvelles cascades. Certaines d'entre elles portaient des noms évocateurs : la chute d'or de Gulfoss, aux deux cascades qui se jettent ensemble, face à face, dans un profond canyon ; la chute des dieux de Godafoos, en souvenir du roi islandais qui, converti au christianisme en l'an 1000, jeta les statues des anciens dieux nordiques dans ses eaux grondantes, réputées depuis furieuses et dangereuses. Plus prosaïquement, la chute des enfants de Barnafoss évoque l'accident qui vit deux enfants tomber de l'arche de pierre la surmontant jadis, avant que leurs parents furieux ne détruisent ce funeste pont improvisé.

Enfin, la femme au grain de sable sembla se lasser. Elle aurait pu continuer des semaines encore, tant le nombre de cascades est élevé. D'autant que chaque année, de nouveaux cours d'eau et de nouvelles chutes se forment au printemps, au grés de la fonte des glaciers et du changement de cours des rivières.

Le grain de sable était heureux de ne plus faire la chasse aux cascades et aux chutes d'eau qu'il craignait secrètement, tant il avait peur que la fiole qui le protégeait se brise et le laisse tomber dans ces cours d'eau impétueux. Il soupira lorsqu'elle rangea

enfin son 4x4 au pied d'un petit hôtel où elle avait réservé une chambre.

« Ce n'est pas trop tôt, j'avoue que je suis rassuré d'apprendre qu'on va enfin se reposer ! J'ai le vertige, à force de voir ces masses d'eau qui coulent et tombent, et tombent sans fin... »

La femme avait un visage rayonnant.

« Tant mieux ! Je souhaitais vivement graver en toi ce mouvement de chute perpétuelle et violente de l'eau sur la terre. Qu'en as-tu ressenti, quelle leçon pourrais-tu en tirer sur la vie ? » lui demanda-t-elle, toujours soucieuse de le faire avancer dans sa quête.

Il prit un long moment avant de lui répondre.

« J'avoue ne pas avoir pensé à cet aspect de la question. C'est violent, il s'agit à chaque fois d'une chute, et en même temps c'est grandiose, comme s'il fallait accepter de tomber pour enfin devenir un cours d'eau apaisé, pour accoucher de quelque chose de plus sage, peut-être ? Car l'eau s'en remet toujours, et reprend finalement son cours comme si de rien n'était. C'est ce que je serais tenté de retenir, non ?

« Dans le style de "Ce qui ne te tue pas, te rend plus fort", exprimé par Nietzsche ? » demanda-t-elle en souriant ?

« Oui, peut-être », acquiesça timidement le grain de sable.

« Ma foi, à toi d'en tirer une leçon, et celle-là me semble bien adaptée. Pour moi, j'y vois le renouvellement de la vie et de la nature, comme un bain de jouvence perpétuel.

Mais à chacun d'y voir ce qu'il souhaite, le principal est de se laisser bercer et imprégner par la force brute de cette eau que rien ne peut jamais arrêter ou contenir, et qui est une véritable source de vitalité et de régénérescence », conclut-elle en l'invitant à se coucher.

Les geysers et les âmes des défunts

« Aujourd'hui je t'invite à découvrir une autre énigme de l'eau. »

Elle venait de garer son 4x4 sur le parking de Geysir, mot qui signifie littéralement « jaillissement » et qui désigne à la fois le champ thermique où jaillissent les deux geysers les plus célèbres d'Islande, ceux de Geysir et de Strokkur. Cela faisait maintenant dix mille ans que ces deux geysers crachaient plus ou moins régulièrement leur jet à plus d'une centaine de mètres de hauteur, parfois après un arrêt qui pouvait durer des dizaines d'années. Heureusement, même s'ils étaient moins spectaculaires que jadis, ils demeuraient toujours actifs.

« Qu'est-ce qui se passe ? » sursauta le grain de sable que sa maîtresse avait fait exprès de ne pas prévenir.

« J'ai cru entendre un grondement sourd qui sort de terre, comme le bruit d'un ballon ou d'un pneu qui se dégonfle », dit-il. Il avait à peine fini sa phrase qu'il sursauta à nouveau en voyant un jet d'eau majestueux s'élever en l'air, créant d'élégantes volutes de fumée avant de retomber lentement.

« Et ça, c'est quoi encore ? De l'eau, de la vapeur, de l'air ? On dirait que la terre est une énorme baleine expulsant l'eau par son évent ! Quelle odeur nauséabonde, à la fois douceâtre et écœurante, comme un vieux pet mouillé ! »

« C'est un geyser », expliqua doctement la femme au grain de sable.

« À quoi est dû ce phénomène ? »

« En dessous, se trouve une source d'eau chaude formée par l'infiltration de l'eau en profondeur dans la terre. Cette eau est chauffée par sa rencontre avec le sol rocailleux, lui-même porté à ébullition, en dessous, par le magma en fusion. Lorsque les parois

rocheuses sont poreuses, comme ici, l'eau continue à s'infiltrer, une petite partie remontant à l'air libre en donnant naissance parfois à une source d'eau chaude extérieure, parfois à cette petite mare bouillonnante que tu peux voir à mes pieds », dit-elle en montrant, devant elle, une cavité à l'eau turquoise, agitée de bulles à sa surface.

« C'est beau ! Mais cela ne m'explique pas ces jets d'eau qui surgissent soudain des profondeurs de la terre. »

« C'est une variante du même phénomène. Lorsque les parois de l'orifice sont suffisamment solides, sous terre, elles forment une véritable cheminée. L'eau bouillonne dans les profondeurs. Portée à ébullition, mise sous pression, elle remonte dans le conduit, avant d'exploser et de jaillir à la surface. Au contact de l'air libre, les bulles de vapeur explosent alors, en projetant l'eau brûlante dans l'atmosphère. C'est ce cocktail explosif d'eau, de vapeur et d'air mélangés que tu contemples à chaque fois. »

« C'est la deuxième fois qu'on les retrouve ainsi réunis », remarqua le grain de sable.

La jeune femme sursauta. Elle s'était laissé aller à la rêverie, qu'elle continua pour elle-même, à voix basse.

« Oui, tu as raison, mais cette fois l'eau surgit et monte à l'assaut du ciel, au lieu de tomber en une chute vertigineuse. N'est-ce pas la preuve que le chemin qui monte est le même que celui qui descend, comme le rappelait Parménide ? Les penseurs présocratiques ont toujours été fascinés par les phénomènes naturels, c'est pourquoi Anaximène qui posait l'air comme élément premier ne contredisait pas Thalès pour lequel c'était l'eau. Ils étaient complémentaires, Empédocle les réconciliant d'ailleurs en posant à leur suite que les quatre éléments que nous admirons depuis le début — l'eau, la terre, l'air et le feu ici omniprésents en Islande —, sont indissolublement liés, leurs liaisons et dé-liaisons se faisant sous le principe d'Éros l'Amour qui les réunit pour créer de

nouveaux êtres, ou de Thanatos le principe de mort et de haine qui les sépare. Quant à l'odeur de vieux pets que tu évoques, c'est simplement l'odeur de soufre du rocher qui remonte », conclut-elle.

« Je ne te suis plus du tout », osa l'interrompre le grain de sable, perdu par ces références philosophiques.

Elle sursauta et se reprit.

« Excuse-moi, je divaguais en me parlant à moi-même. Le principal, c'est l'enseignement que tu peux trouver par toi-même, à cet autre mouvement de l'eau, capable de remonter des profondeurs de la terre pour jaillir vers le ciel, comme un volcan. Qu'en dis-tu ? »

Devant le silence de son compagnon, la femme au long manteau de loup vint à son secours :

« Faisons trêve d'abstractions, contente-toi de regarder le phénomène, laisse-le résonner en toi. » lui conseilla-t-elle, en lui expliquant la raison de son conseil :

« La connaissance n'a rien à voir avec des concepts secs et figés, mais plutôt avec une lente imprégnation du vécu, jusqu'au plus profond de toi. Elle apparaît lorsque les sensations ont suffisamment imprégné nos chairs, se sont ancrées et brûlées en nous, jusqu'à se cristalliser enfin en mots, ces cendres mortes de l'esprit. Oublie donc ce que j'ai dit, laisse-toi simplement aller à tes sensations... »

Ensemble, ils restèrent encore une bonne heure à attendre le retour cyclique des deux geysers. À peu près toutes les dix minutes, l'un d'entre eux laissait soudain entendre son bruit de pneu qui se dégonfle, avant de laisser soudain jaillir une eau et une vapeur sous pression qui montaient vers le ciel, puis retombaient lourdement vers le sol, comme avec soupire désabusé, en laissant une forte odeur écœurante de soufre.

« Alors ? »

« Je ne sais pas », avoua le grain de sable, qui garda le silence pour mieux s'imprégner du phénomène. Après un long moment, il formula enfin ce qu'il ressentait, les mots, même imparfaits, lui permettant de continuer son exploration intérieure.

« Je ressens juste cette force du jet d'eau qui, animé par une colère ou une soif invisible, m'évoque ma propre soif d'absolu et d'éternité, ma rage et ma révolte de bientôt n'être plus rien. Pour moi, c'est comme l'érection des volcans qui se révoltent contre le ciel en voulant arracher les étoiles dont ils sont séparés, c'est un cri lancé rageusement contre le Créateur absent, et en même temps un souffle d'espoir et de vie, de sexualité brute et sauvage. Je dois l'avouer, j'en arrive à aimer cette odeur de soufre pestilentiel, tout comme ce souffle de chaleur qui m'enveloppe chaque fois... Oui, je comprends d'autant mieux la révolte du sulfureux Satan contre son maître, car je ressens une colère démoniaque contre la mort et l'aspect dérisoire de l'existence à laquelle elle nous condamne, telle est la leçon que j'y vois ! » conclut-il triomphalement avant de la mettre à son tour en cause.

« Mais c'est facile de me demander quel enseignement je peux associer à ce phénomène naturel. À moi de te retourner la question : Et toi, qu'y vois-tu ? »

Elle hésita longuement avant de lui répondre.

« Tu as raison, c'est de bonne guerre. Chacun de nous, selon son vécu et son histoire, peut en tirer des enseignements différents. Puisque tu me le demandes et que tu sais que je suis récemment sortie d'un long deuil, je vais t'avouer que j'ai cru entendre soupirer tristement mon amour défunt. J'ai eu l'impression que cette vapeur d'eau, c'était son esprit qui s'échappait des ténèbres pour tenter de me communiquer désespérément un message que je ne parviens malheureusement pas à comprendre... »

« Puisque tu connais tant de contes, peut-être l'un d'entre eux te revient-il maintenant à l'esprit, c'est toujours une aide précieuse pour comprendre ce qui nous échappe. » suggéra le grain de sable pour l'aider.

« Je ne peux m'empêcher de repenser aux mythologies qui ont bercé mon enfance, d'y voir le retour ou l'échappée d'âmes défuntes, qui remontent des Hadès souterrains où elles attendent leur sort ou le jugement prochain. Peut-être cherchent-elles à revenir vivre sur terre, peut-être juste à s'échapper un instant en revoyant avec nostalgie leur patrie d'origine ainsi que les êtres chers qui ont compté pour elles. Peut-être en profitent-elles aussi pour se purifier, exhaler et se débarrasser du soufre qui s'est attaché à elles pendant leur existence terrestre — à moins qu'elles lancent une incantation ou une prière au ciel, comme un rêve d'espoir et de pureté, qui sait ? » conclut-elle, songeuse.

« En tous cas, tu as l'air de t'être mise à croire aux esprits, toi que je pensais agnostique ou athée » » persifla le grain de sable en ressentant une pointe de jalousie envers cet être défunt qu'elle semblait vénérer.

« Non, détrompe-toi ! » lui répondit la femme au long manteau de loup, en se mettant à danser lentement, comme elle l'avait fait devant le volcan, bras écartés à l'image d'une antique chamane, au-dessus du geyser endormi. Ce dernier sembla répondre à son incantation muette, s'éveilla lentement, s'ébroua dans ses profondeurs, gronda, avant d'expulser à nouveau sa colonne de vapeur d'eau et de soufre qu'elle huma avec délice. Elle s'apaisa lorsque le geyser revint au repos.

« J'ai improvisé cette danse autant en hommage à mes deux disparus, que pour inviter tous ces êtres mystérieux que nous avons rencontrés en Islande, à venir t'enrichir pour mieux te faire découvrir l'essence sauvage et indomptable de la vie. Elles m'ont

entendue et répondu, et je commence à mieux comprendre ce que les âmes défunes voulaient me dire. »

Le grain de sable ne l'interrogea pas tout de suite sur le message délivré par l'oracle du geyser. Il avait du mal à croire à l'existence de fantômes ou de revenants s'exprimant à travers des geysers — surtout s'ils s'adressaient, de surcroît, à des étrangers comme eux !

« Lorsque tu m'as parlé des chamanes, hier soir, tu m'as dit qu'ils ne croyaient qu'aux esprits ancrés localement, dans un lieu, une société et une communauté précise. Ils n'existent que dans ces conditions, pas de manière abstraite ou universelle comme l'imaginent les touristes naïfs prêts à payer à prix d'or, des drogues hallucinogènes pour entrer en contact avec des esprits exotiques. Comment veux-tu que l'esprit de tes morts, si tant est que leur âme survive, puisse resurgir ici, à des dizaines de milliers de kilomètres de l'endroit où ils sont morts ? »

« Je n'ai pas de réponse à ta remarque. Ce que je crois, c'est que les fantômes, âmes errantes, bienheureuses ou perdues dont nous parle le peuple islandais et que nous voyons flotter au sein des brumes et des mousses, entre les rochers et les falaises, existent bien sur cette terre. D'autres esprits doivent donc logiquement exister aussi, ailleurs, sauf que c'est partout sous des formes différentes et éphémères, localisées dans le temps et dans l'espace. Comment le fantôme de mon aimé pourrait-il resurgir ici, au milieu d'eux, je n'en sais rien, il se sert peut-être de mon corps comme un médium qui lui permet de profiter des forces telluriques des geysers pour trouer l'espace-temps et venir me parler... »

« Mais tu crois vraiment que l'esprit de ton bien-aimé existe réellement, indépendamment de toi, de tes souvenirs ? » demanda son compagnon.

« Oui et non, c'est pourquoi je préfère cultiver une docte ignorance, plutôt que croire ou nier leur existence. Je me dis que la manifestation des esprits est probablement dépendante des traces rémanentes laissées par les morts un peu partout où ils vivaient, entre les murs de leur domicile, dans les plis de la mémoire et dans le cœur de leurs proches, en ce sens ils acquièrent une certaine immortalité et continuent à vivre. Mais en même temps, ils sont appelés à disparaître inéluctablement lorsque les proches qui les hébergent ainsi disparaîtront à leur tour, ou cesseront de penser à eux. Il est inutile de nier le phénomène, comme il est risible de croire que c'est leur âme divine qui survit et vient nous parler... »

Avec son sens de la répartie, le grain de sable la relança.

« Peu importe finalement, tu as probablement raison. J'ai toutefois envie d'aller plus loin dans ton raisonnement. Si nous n'en savons rien, pourquoi penser que seules des âmes errantes et dans la peine reviennent souffler à travers les geysers ? Tout comme il y a des elfes bienfaisants, il y a peut-être aussi des esprits taquins qui veulent s'amuser comme les enfants soufflant leurs bulles de savon, des esprits voyageurs comme moi qui veulent découvrir de nouvelles contrées, ou encore des esprits nostalgiques avides de revoir leur terre d'origine... »

Elle sourit et abonda en son sens.

« Et pourquoi pas aussi des esprits amoureux ou libertins qui ont besoin de sentir la peau et l'haleine des humains ? J'imagine que certains pourraient trouver sensuel de se sentir enveloppé dans ce nuage diaphane de soufre », ajouta-t-elle à son tour, en se prenant au jeu.

« Bon, revenons à tes esprits défunts », dit le grain de sable.

« Tu m’as dit qu’ils avaient probablement cherché à te délivrer un message. Que t’aurait-il dit, l’esprit de ton ancien compagnon, si tant est qu’il existe, ait survécu, et soit venu jusqu’ici ? »

Elle sourit.

« Rien de bien méchant, rassure-toi ! J’ai juste ressenti que mon amour pour lui, et pour mon enfant mort-né, avaient quelque chose d’éternel, en tout cas dans mon cœur, et que mon amour inconditionnel dépassait leur existence terrestre, pouvait se sublimer et continuer à me faire vivre en étant attentive à d’autres êtres, à toi mon cher grain de sable, aux autres individus que je croise, et même à la terre entière. Lorsqu’ils sont morts, ils se sont réfugiés en mon cœur, et j’ai compris que c’est à moi d’en prendre soin. Mais il y a plus : ils m’incitent à continuer à vivre, ils me donnent le droit de t’aimer, ils sont heureux de me voir à nouveau sourire et aimer la vie, la création ! » dit-elle, un large sourire la transfigurant. Elle était, à ce moment, belle comme une icône ou une déesse sortant de sa coquille humaine pour retrouver sa condition originelle.

« Alors, si j’ai l’aval et l’autorisation des esprits de tes défunts pour devenir ton nouvel ami et t’aimer à mon tour, je veux bien croire à leur existence ! » dit en riant le grain de sable, en se blotissant un peu plus contre la peau de la femme au manteau de loup. Elle porta à ses lèvres le tube de verre où il se trouvait en profitant de sa chaleur, et l’embrassa tendrement, d’un chaste baiser d’amitié.

« Jamais je n’aurais cru pouvoir aimer un grain de sable... » murmura-t-elle, pensive et amusée à la fois. Ce fut lui qui, cette fois-ci, en tira une leçon.

« Vous m’étonnez, vous, les humains, à croire que vous ne pouvez que vous aimer entre vous et encore, la plupart du temps, uniquement si vous êtes du sexe opposé, de la même race, couleur, classe sociale, et que sais-je encore ! Alors que l’amour est par

définition aveugle, tu m'as appris à comprendre que c'est une grande force cosmique anonyme qui fait fi de nos petites individualités. Il est capable de traverser les classes sociales et les frontières de genre, mais aussi d'espèce, comme le montre l'amour inconditionnel des chiens envers leurs maîtres. »

Elle l'approuva en riant.

« Tu as raison, et puisque tu aimes les contes, en voici un dernier concernant l'absence de frontière de l'amour, et l'incapacité des mots à parler de quoi que ce soit — des esprits, de l'âme, de l'immortalité ou même du lien qui relie toutes les formes d'être entre eux. La légende dit qu'avant sa mort, alors que ses disciples attendaient un discours ou une ultime révélation, Bouddha se contenta de faire tourner délicatement une fleur de lotus entre ses doigts, avec un sourire plein d'une infinie tendresse. Seul son disciple préféré Mahakasyapa le comprit et lui sourit en retour. C'est son enseignement ésotérique le plus important : aimez, soyez tendres et compatissants entre vous, ouvrez-vous à la beauté du monde, mais en silence, en abandonnant le langage et les concepts ! »

« Qu'il soit inventé ou vrai, j'aime ton conte, merci de me l'avoir raconté ! Permits-moi de te remercier pour tout ce que tu as fait pour moi, et de m'avoir amené sur cette terre sauvage d'Islande. Tu m'as fait découvrir la force brute de la vie, même au plus profond de la terre, jusque dans les jets d'eau et de feu des geysers et des volcans qui remontent de ses entrailles souterraines. Elle transperce la croûte terrestre, rejoint le ciel et le monde des esprits, afin d'y retrouver d'anciennes amours et de semer de nouvelles graines. Car la vie prend forme, évolue, meurt et renaît sans cesse. Son cri est un appel de la vie à se maintenir et à se reproduire perpétuellement, en s'unissant à d'autres formes protéiformes. La mort fait partie de ce processus, ne l'entrave pas, ne l'empêche en rien, puisqu'elle laisse place à de nouvelles

naissances ! Oui, tu m'as initié au mystère grandiose de la profusion d'une vie qui éclot partout de manière multiple, tu m'as appris à l'aimer et à la respecter sous toutes ses formes, jamais je n'aurais imaginé tout cela, sur ma petite plage de Trouville, et je t'en dois une gratitude infinie ! » lui confia-t-il, ému.

D'un air grave, elle lui répondit.

« Moi aussi, je te suis reconnaissante de m'avoir servi de guide pour mieux plonger en moi, et soigner mes blessures. C'est ainsi que je conçois l'amitié, comme un mouvement d'entraide réciproque où chacun peut, à tour de rôle, servir de guide à l'autre pour traverser les épreuves. »

Après un long silence, il reprit, cette fois-ci d'une petite voix timide, mal assurée.

« J'ignore pourquoi, mais je ressens soudain une immense fatigue, comme un vertige face à ce trop-plein de vie et de forces brutes qui m'assaille et déborde de toutes parts sur cette terre sauvage. J'aspire à un peu de repos, et, je dois te l'avouer, à enfin rejoindre le monde pur des icebergs que j'ai toujours rêvé de découvrir. Mais j'ai soudain un doute. Que vont-ils m'apprendre de nouveau, après ce feu d'artifice islandais ? Y a-t-il encore autre chose à découvrir ? »

« Je crois, mais nous verrons bien, et reprendrons notre voyage vers leur destination dès demain, si tel est ton souhait », lui répondit la femme au manteau de loup avec un air énigmatique.

Chapitre 3 : À la découverte des icebergs polaires

Départ d'Islande, en route vers le Groenland

Deux jours plus tard, ils avaient quitté l'Islande et se tenaient sur le pont d'un petit brise-glace polaire à la coque renforcée utilisé par des expéditions scientifiques pour surveiller régulièrement l'évolution des banquises et icebergs du Groenland.

Moyennant quelques billets de banque toujours bien venus, le capitaine et le scientifique barbu qui l'accompagnait avaient accepté de prendre à leur bord l'étrange passagère qui s'était présentée à eux, dans le petit port islandais du Nord où ils faisaient escale. Il avait du mal à lui donner un âge précis. Revêtue d'un long manteau de loup, elle semblait parfois jeune quand elle riait en regardant l'horizon. Mais la plupart du temps, elle se tenait voûtée et semblait alors âgée — très âgée même, on aurait cru une vieille dame voûtée par l'âge et par les épreuves. Elle avait un air d'autant plus étrange qu'elle monologuait souvent en tenant devant elle un drôle de tube où, regardant à la dérobée, il n'avait rien vu d'autre que quelques grains de sable parfaitement anodins.

« Elle est toquée, la vieille dame ! » ne put s'empêcher de ricaner le capitaine en s'adressant à un matelot qui la regardait bizarrement alors qu'elle était en plein soliloque.

« Elle doit avoir un petit vélo dans la tête, ou un grain de sable coincé quelque part dans le ciboulot », lui répondit le marin.

Face à leur attitude méfiante, teintée de cette hostilité dont témoignent les humains envers ce qui les dérange et qui n'est pas comme eux, le grain de sable se sentit mal à l'aise.

« Ils doivent trouver que ce n'est pas normal de parler à un grain de sable », murmura-t-il sur un ton mi sérieux, mi-amusé, avant de poursuivre :

« Mais dis-moi, sans vouloir te vexer, j'ai l'impression que tu as pris... comment dire, pas de l'embonpoint, mais de l'âge d'un seul coup, depuis que nous avons quitté le port islandais où nous avons embarqué ? »

« C'est possible », répondit-elle gravement.

« Je n'ai pas la chance de connaître la durée de vie des rochers ou des grains de sable qui évoluent sur des centaines et des milliers d'années. J'étais jeune à Trouville, dans la fleur de l'âge avec toutes mes forces en Islande, et j'ai effectivement l'impression d'avoir vieilli d'un coup depuis que nous affrontons la haute mer. Je dois probablement vieillir plus rapidement que les autres humains, peut-être parce que je suis trop en empathie avec les éléments naturels, je ressens viscéralement l'accélération contre-nature à laquelle les humains sont condamnés avec le dérèglement climatique, l'accélération industrielle du temps et les bouleversements mortifères de la société actuelle. Je souffre de voir les pôles fondre, eux aussi, à vue d'œil, et la calotte glaciaire diminuer inexorablement. Quelques jours avant notre départ, j'ai appris que pour la première fois dans son histoire l'Organisation météorologique mondiale avait enregistré la disparition au cœur du Groenland de vingt-deux gigatonnes de glace en une seule journée — de quoi submerger la totalité de la Floride sous cinq centimètres d'eau.

« Quel drame ! Nous avons bien fait de partir tant qu'il est encore possible de voir des icebergs ! » soupira le grain de sable.

« Oui, j'en suis persuadée ! Mais dis-moi, maintenant que tu te trouves au large des côtes d'Islande, que retiens-tu de ce pays ? » lui demanda-t-elle.

« J'en garde des souvenirs et des émotions partagées, parfois même contradictoires. L'Islande que nous avons quittée est un pays à la fois rude et terriblement sensuel, où les éléments de la nature se déploient avec une force primitive incroyable, je repense à ces crevasses béantes où bouillonne une eau brûlante, d'où surgissent d'énormes geysers ! Sans parler de ces cratères de volcan posés au-dessus de failles tectoniques, et de leur souffle de dragon qui projettent magma et pierres en fusion à l'assaut du ciel ! Avec ses paysages calcinés, j'ai parfois eu l'impression que toute l'île était un grand corps malade, un géant recouvert d'une chair noire infestée par la peste. Les montagnes en dessinent le squelette, les pierres et les rochers évoquent ses dents arrachées et disséminées au grès du vent, les nuages et le ciel tourmenté suggèrent ses cheveux et sa tête décapitée. La mer elle-même, qui fouette rageusement le rivage, me semblait alors charrier le sang des monstres contre lesquels le géant dépecé de l'île a dû se battre pendant des temps immémoriaux.

Et en même temps, au sein de ces paysages tragiques, témoins d'antiques drames cosmogoniques, je ressentais la volupté de marcher sur une mousse vivante, je m'enivrais du déchainement des éléments, écoutais le murmure ou le bruit du vent et des cascades, goûtais un air saturé de soufre auquel se mêlaient les embruns et le sel marin. Partout, tu m'as appris à voir comment la nature reprend toujours ses droits, comment la vie foisonne sous d'innombrables formes, y compris celle des esprits, elfes, trolls et innombrables autres créatures. C'était fascinant, mais en même temps presque trop... »

« Te voilà devenu poète, maintenant, comme tous les habitants de l'île, qui sont des poètes n'ayant pas besoin de mots, puisque la nature leur parle directement, à travers leurs sens exacerbés. Mais je crois que tu as atteint une sorte de saturation face à tout ce que tu as vu. Face à cette explosion à la fois sensuelle et

tragique de la vie, tu t'es finalement senti démuni, abandonné, en pleine déréliction — et je te comprends ! »

Ému, le grain de sable lui répondit :

« « Oui, j'aspire à un au-delà de la matière et de la vie, et... Comment dire ? À une forme de spiritualité, à un autre monde de pureté dont les icebergs me semblent porteurs. »

*Refroidissement, maladie et premières visions
de la banquise*

Si le grain de sable espérait un pays plus hospitalier, il dut bien vite déchanter. Plutôt qu'aborder le pays par le Sud comme le faisaient les bateaux de croisière touristique préférant la route maritime la plus clémente, le capitaine avait mis le cap sur l'extrême Nord, en décidant de contourner le Groenland par l'Est. Le savant qui avait affrété le navire avait en effet pour mission d'aller y faire des relevés scientifiques sur la calotte glaciaire, afin de savoir si le réchauffement climatique se faisait ressentir même en ces endroits reculés. Résultat, cela faisait maintenant une semaine que le petit navire affrontait le froid et les vagues, ne laissant apercevoir que par intermittence la côte. À bâbord, d'immenses falaises abruptes et recouvertes de glace surgissaient pendant les accalmies, tandis qu'ils pouvaient voir à tribord leurs premiers. Tels d'immenses vaisseaux fantômes perdus sur l'océan, ils dérivait lentement, avant de disparaître à nouveau le brouillard. Le capitaine s'en écartait prudemment, se rapprochant le plus possible des côtes.

Le paysage semblait fasciner la vieille femme qui sortait souvent pour le contempler, même s'il était noyé la plupart du temps dans la grisaille des brumes. Accompagnées de pluie, ces dernières s'infiltraient sous son manteau, imprégnaient ses

vêtements d'une humidité qui s'insinuait dans les moindres parties du corps, la transperçant jusqu'à la moelle. L'air raréfié ou balayé par le vent lui imposait une respiration courte, hachée. Même quand un bref soleil pointait et venait la réchauffer, il asséchait sa peau gercée et crevassée. Les yeux brûlés et presque collés par le froid à force d'être restée trop longtemps sur le pont, il lui était arrivé une fois d'être prise de frissons incontrôlables, des larmes gelées coulant sur ses joues sans qu'elle puisse les essuyer.

Elle attrapa finalement une forte fièvre et dut rester alitée, grelottante, pendant plusieurs jours. Elle n'avait même plus la force de parler à son grain de sable qui, également frigorifié, s'était à son tour muré dans le silence. Elle n'avait pas vraiment peur de mourir, et affrontait l'épreuve avec courage. Après tout, la traversée de la mort et de ses affres n'est-elle pas indispensable à toute initiation, comme un préalable à une renaissance spirituelle ultérieure, s'était-elle dit pour se rassurer ?

Lorsqu'elle avait confié ces pensées au capitaine venu prendre de ses nouvelles, elle s'était fait réprimander violemment.

« Petite imbécile ! Je vous ai sauvée en vous ramenant de force à votre cabine, en vous frictionnant et vous maintenant sous des couvertures, tout ça pour entendre de telles fadaïses ! Si je comprends bien, j'aurais dû vous laisser crever de froid sur le pont, en vous sauvant, je vous ai peut-être empêchée d'avoir une expérience de renaissance. Ce qu'il ne faut pas entendre de nos jours ! En tous cas, sachez qu'il est interdit de tomber malade et de mourir sur mon bateau, c'est trop de tracas administratifs après ! »

Il rajouta, méchamment :

« Cessez de croire que la mort est un événement intéressant ou enrichissant, vous ne savez pas ce dont vous parlez. Vous n'avez connu que les premiers tout petits symptômes d'un refroidissement banal, bien loin de ce qui se passe dans la réalité de la lente

agonie par le froid. Voulez-vous que je vous dise ce qui se passe ? Car j'en suis passé par là, sans apercevoir aucune de vos lumières d'illuminés ou de ces bouts de tunnel qu'on est censé voir, avec des anges qui vous attendent, les visages de vos proches, et tout le tralala. Comme vous, j'ai commencé à attraper froid, avec l'impression de commencer à congeler sur place. Quand le froid et l'humidité se glissent en effet dans vos bottes, vos gants, les pieds et les mains, ils congèlent peu à peu les moindres parties de vos membres, jusqu'au ventre qui se contracte et vous recouvre de frissons. »

De manière sadique, il lui avait alors dressé le tableau de ce qui l'attendrait si elle continuait à en faire à sa tête :

« Après tout, c'est vous qui avez insisté pour nous accompagner, alors bienvenue au club si vous voulez souffrir du froid ! Au programme : grelottements, tremblements, puis engourdissements généralisés des jambes et des bras. Les muscles et la colonne vertébrale pèsent une tonne. Les articulations, transpercées par le froid extrême, sont si douloureuses que vous criez de douleur, la fatigue et la fièvre vous font délirer, voilà ce qui vous attend si vous persistez à rester dehors, dans ce climat glacial et cette humidité maudite ! Vous serez peu à peu gagnée par l'hypothermie, laquelle a probablement un énorme avantage pour vous : Elle permet effectivement d'expérimenter de son vivant la rigidité cadavérique qui nous attend tous. Cela n'a rien de très joyeux, aucun signe avant-coureur de renaissance, le processus d'extinction qui se met alors en place est inexorable, accompagné de souffrances intolérables. J'ai eu le malheur d'en passer par là, et je peux vous garantir que, lorsque cela se produit, vous sentez vraiment votre température décroître, la chaleur désertir votre corps, la circulation de votre sang ralentir et cesser. Dans les cas extrêmes, le froid peut heureusement vous anesthésier, mais c'est au risque de congeler et couper l'un de vos membres sans que vous vous en aperceviez. Croyez-le, moi qui en suis revenu, je ne

souhaite à personne une telle mort, alors cessez de sortir dehors comme ça, à tout bout de champ, sans faire attention ! D'autant que la vitesse du bateau et son tangage accentuent la morsure du froid. »

À la suite de cet incident et des reproches du grain de sable qui s'était senti abandonné, la vieille dame avait finalement accepté de faire plus attention, limitant désormais le temps de ses sorties.

Après sept jours de navigation, ils atteignirent enfin la Terre de Peary, située tout près du pôle Nord, à l'extrémité de la banquise. C'était là que l'explorateur Lauge Koch avait mené en 1920 une expédition célèbre au cours de laquelle il avait dû sa survie au fait de manger une partie de ses chiens de traineau avec les membres de son équipage. Le bateau d'exploration mouilla dans une anse à l'abri, et le capitaine détacha une petite embarcation à moteur pour amener le savant à terre afin qu'il puisse se livrer à des mesures scientifiques. Il avait finalement accepté, un peu à contre-cœur, qu'elle l'accompagne.

« Regarde comme c'est beau ! » ne put-elle s'empêcher de murmurer en regardant la bande de terre devant elle et la banquise qui s'étendait au-delà du bateau. Elle avait déjà les lèvres à demi gelées, les poils de son long manteau de loup alourdis par la glace qui s'y était aussitôt formée.

« En quittant l'Islande pour ce pays, j'ai l'impression d'être passé du Purgatoire aux Enfers ! » lui répondit son compagnon sur un ton bougon.

Le paysage était effectivement dantesque et ressemblait à ce qu'ils avaient entr'aperçu jusque-là à travers le brouillard. Depuis une semaine qu'ils naviguaient, ils n'avaient en effet vu que montagnes et falaises tombant à pic dans l'océan, monts et fjords gigantesques, fractures de la plaque terrestre où la mer s'était enrouffée en obligeant le bateau à changer brutalement de cap.

« On dirait que la côte a été ciselée au couteau par des Parques ou par des dentellières invisibles ! » murmura-t-elle à voix basse, afin que le savant ne se dise pas à son tour qu'elle était décidément folle, en se mettant à parler toute seule.

« Il s'agissait alors de dentellières qui maniaient visiblement plus le pic à glace que l'aiguille ! » répondit le grain de sable avec mauvais esprit.

Cela faisait des jours qu'ils n'avaient vu partout que glaces et pierres brutes. C'était le règne absolu du minéral, sous toutes ses formes : montagnes effondrées, rochers éboulés et brisés, gros blocs ou cône parfois acérés comme des pics, flancs montagneux lisses à force d'être battus par le vent et la pluie. En débarquant derrière le savant sur la bande de terre qui précédait la banquise, elle écouta ses commentaires scientifiques :

« Regardez, là vous pouvez voir des pyrites de fer emprisonnées dans ce schiste, et là dans ce grès. Qui sait, peut-être une mine exploitable se trouve-t-elle dans le coin ? »

Le sol semblait échapper au temps, pétrifié pour l'éternité. La vieille femme était fascinée, et peut être secrètement un peu terrifiée par cette rencontre avec un monde dur et compact, impénétrable, aux antipodes de la vie et du foisonnement de vie islandais. Pourtant, le grain de sable qu'elle tenait soigneusement entre ses deux gros gants avait l'air d'apprécier le spectacle.

« Tu vois, c'est ça que j'aime, et qui me manquait : ce silence du minéral, cette étendue désertique qui s'étend à perte de vue, sans aucun signe de vie ni aucune poussée vitale. Pour moi qui ne suis qu'un grain de sable, c'est un rappel de l'éternité des plages plates d'où je viens. À la limite on ne peut rien en dire, l'humain n'y a aucune place, c'est ce dont nous rêvons peut-être tous secrètement, d'un tel lieu où trouver enfin le repos. »

Après y avoir longuement réfléchi, elle lui répondit :

« Je comprends, et c'est vrai que chaque être aspire, un jour ou l'autre, à ce silence minéral de la mort où il ne souffrira plus, et où il n'y aura plus rien à désirer. Mais en même temps il ne s'agit que d'une éternité illusoire. Le temps et la vie, et donc la mort bien entendu, creusent aussi cet espace et cette matière qui nous semble inerte. Regarde ! » dit-elle en ramassant un morceau de pierre pour pointer des détails qu'il n'avait probablement pas vus.

« Cette ligne et ce creux témoignent d'usures et de résistances, la pierre est, elle aussi, traversée de lignes de tension et de fractures, elle a une vie et une évolution dans le temps, même si c'est sur des dizaines, des centaines, voire des milliers d'années.

Quand je sortais la nuit sur le pont du navire, j'entendais le travail du froid polaire qui, après avoir dilaté la pierre ou la glace, les faisait éclater, parfois en les découpant en fines lamelles qui s'en détachaient comme ici. Oui, même ton monde minéral a un passé et un lent devenir... » dit-elle en l'invitant à regarder plus attentivement la structure de mille-feuille d'une autre pierre.

« Et moi qui espérais atteindre enfin un espace qui échappe à l'usure du temps ! Tu veux dire que même ces pierres et la glace se décomposent et meurent, se désagrègent comme le sable que je suis, qui provient de montagnes et des rochers ? » dit-il d'un air déçu, car cela mettait malheureusement fin à son espoir d'une quête d'éternité.

L'espace du monde blanc et le secret de l'ours polaire

Ils suivirent le savant qui était monté sur une petite colline gelée, d'où ils découvrirent une vue grandiose sur le gigantesque glacier d'eau douce qui recouvrait toute la partie nord du Groenland, et derrière eux l'immensité plate de la banquise d'eau de mer salée et gelée à travers laquelle leur bateau s'était frayé un

chemin. La blancheur réunissait ces deux mondes opposés, comme pour suggérer leur origine commune.

« Regarde comme c'est beau, ce monde blanc ! » dit le grain de sable à sa compagne qui était restée immobile à contempler le paysage, laissant le savant s'aventurer plus loin.

« Qu'est-ce qui t'attire autant dans cet univers virginal ? » lui demanda-t-elle

« Je ne sais comment t'exprimer ce que je ressens. Face à cette lumière blanche, incandescente, qui se reflète sur les parois de mon tube en verre en me réchauffant légèrement, je me sens protégé, baigné dans une paix profonde qui m'apaise comme je ne l'ai encore jamais été. »

« Je crois que je ressens la même chose », répondit-elle en écho. « J'ai de mon côté l'impression, sous mes pieds, de reposer sur une terre qui se serait transformée en lumière pure, en même temps que se produit une dilatation de l'espace et du ciel, autour et au-dessus de moi. Je me sens transportée dans un autre monde cotonneux, enveloppée dans un manteau blanc où je retrouve l'innocence de l'enfant, transférée dans une Terre pure céleste, perdue entre le soleil et les nuages. Là, je ne crains plus rien, je vogue et je flotte, enfin libre et heureuse, un peu comme lorsque l'avion émerge au-dessus d'une mer de nuages. Oui, c'est comme si notre Terre était sublimée, transfigurée au ciel, dans un flot de lumière blanche... »

« C'est étrange, non, comme impression ? As-tu déjà entendu parler d'expériences similaires ? » lui demanda le grain de sable.

La vieille femme réfléchit un instant avant de lui répondre.

« Les mystiques, toutes religions confondues, ont souvent parlé de cette lumière blanche dans laquelle nous avons actuellement l'impression de baigner. Plus prosaïquement, cela rejoint ce que Kenneth White appelle lui aussi le « monde blanc » à l'origine de sa poésie, ce lieu originel et vierge de toute construction mentale,

d'où surgit le logos ou langage originel, les légendes celtes comme la spiritualité orientale, les oracles des chamans mongols et inuits. Chacun de nous peut le retrouver en lui, comme un espace vierge et vide où se ressourcer à tout moment, grâce à une méditation, à une prière ou à une inspiration artistique, mais aussi en se rendant physiquement dans ce grand Nord où le poète s'est rendu. C'est ici qu'il eut la révélation de ce monde blanc originel, « là, où le degré d'isolement, est plus élevé ici, qu'ailleurs » écrivait-il de manière à la fois énigmatique et épurée.

Le grain de sable l'interrompt brusquement.

« Chut ! Regarde, là, sur la banquise ! »

Devant eux, à une centaine de mètres, un énorme ours blanc qui avait dû plonger en apnée pour attraper des poissons était en train de sortir, pataud, des eaux glacées. Il se hissa difficilement sur un morceau de banquise où il s'ébroua, d'un mouvement lent et puissant. Masse blanche se détachant sur une glace et un ciel étincelant, il apparaissait à ce moment comme l'incarnation de la lumière qui se serait condensée et solidifiée en un animal fantastique. Il s'assit paisiblement, observant probablement un trou d'eau au fond duquel il avait dû sentir la présence d'un phoque qu'il allait essayer d'attraper d'un coup de patte.

N'était-il pas le symbole même de la puissance tranquille qui se cache dans les profondeurs de l'être et du Grand Nord, en permettant à ceux qui se mettent à sa recherche de retrouver cette force tranquille et apaisée de la vie, ce diamant solide et éternel qui brille de mille feux au fond de ceux qui ont le courage d'affronter les dangers et les conditions extrêmes ?

La vieille femme était émue aux larmes. Elle s'abandonna à cette lueur chaude qui la réchauffait de l'intérieur, tout en étant entourée par le froid glacial et tranchant de la banquise. Enfin, après un long silence que son compagnon respecta, elle se pencha pour faire une salutation à l'ours blanc qui semblait la regarder,

toujours immobile au-dessus de son trou d'eau. Ce dernier poussa un grognement qui retentit dans l'air glacé comme le grondement du tonnerre.

Effrayé, le grain de sable sursauta dans sa fiole.

« Pourquoi ce cri ? J'ai peur ! »

Sa compagne sourit.

« Je te rassure, c'est probablement sa manière de répondre à mon salut. Mais je reconnais que son cri, dont il se sert pour impressionner ses proies ou ses ennemis, est impressionnant. La première fois que je l'ai entendu, j'ai moi-même été saisie d'effroi face à la puissance de ce son guttural, primitif et grave. Comme face à tout ce qui est sacré, on ne peut ressentir qu'un mélange de respect, de fascination et de frayeur face à cette puissance à la fois brute et apaisée qui surgit du monde blanc, en nous dépassant de toutes parts. »

À nouveau, elle le salua, pendant qu'il se rapprochait du trou d'eau qu'il observait depuis longtemps.

« Merci, ours blanc, de me montrer ce noyau matériel de vie et de force incandescente présente au sein de la lumière blanche. Tu me rappelles cette légende inuite selon laquelle les hommes étaient jadis des ours qui vivaient dans leur tanière la nuit, enveloppés et protégés dans leur fourrure. Ils ne retiraient leur manteau blanc qu'au lever du jour, en redevenant alors de simples humains vulnérables, contraints de partir en quête de nourriture ; et la nuit, ils retrouvaient leur condition d'ours, emmitouflés dans leurs poils et dans leur fourrure blanche... Oui, je te remercie, seigneur et roi des animaux qui règne en maître incontesté sur la banquise, de t'être montré à moi et de m'avoir rappelé cette origine et cette force sacrée, non humaine, qui gît au fond de chaque être, qui est à la source de la résilience infinie de la vie, et que nous partageons tous avec toi. »

Il lui sembla que l'ours blanc lui faisait un petit signe de tête avant de plonger maintenant sa patte dans l'eau.

« C'est effectivement impressionnant », murmura son grain de sable. « Connais-tu des récits concernant ce monde blanc et la manière dont les ours et les humains peuvent cohabiter ? J'avoue qu'à chaque fois que tu m'en racontes un, ils m'aident à mieux intégrer tes propos, d'une manière plus vivante. »

« Cet épisode me rappelle effectivement un conte inuit dans lequel une femme s'était perdue un jour sur la banquise. En état avancé d'hypothermie, elle avait été sauvée puis nourrie pendant de longues semaines par une famille d'ours, avant de les quitter, une fois remise sur pied, pour rejoindre son mari chasseur qui n'espérait plus la revoir. Elle avait eu le malheur de raconter son histoire et de lui indiquer leur tanière, si bien qu'il était parti avec son traineau et ses jeunes chiens sur leur trace pour profiter de l'aubaine et pour les tuer, car leur peau valait une fortune. L'ours mâle qui avait senti la menace s'était précipité sur lui, l'avait saisi par la gorge pour le tuer et l'empêcher de nuire. Sa femme avait senti le drame, elle avait hurlé si fort que l'ours l'avait entendue et avait laissé la vie sauve à son mari, mais en s'arrangeant pour qu'il ne puisse plus jamais représenter une menace, et en gommant tout souvenir de sa mémoire. Lorsqu'il avait repris conscience, bien plus tard, le chasseur n'avait vu autour de lui qu'une lumière blanche, aveuglante, à l'éclat insoutenable. Puis, lorsqu'il avait peu à peu recouvert la vue, il n'avait retrouvé, autour de lui, ni son traineau, ni ses chiens, uniquement le ciel étoilé. Scrutant ce dernier, il y aperçut de nouvelles étoiles, et y reconnut, avec stupeur, son traineau et ses chiens. C'est ce qu'on appelle de nos jours la constellation du chien, où ils avaient tous été emportés. Si tu l' observes bien, à la nuit tombée, tu peux y distinguer une meute de jeunes chiots entourant un ours qui trône et qui les tient à distance, d'un air martial. Depuis ce jour, aucun chasseur au

Groenland n'ose plus évoquer à voix haute l'ours, de peur de représailles de la part de cet animal qui voit et entend tout. »

Revêtue de son long manteau de loup givré par le froid, elle s'était mise à danser lentement en tournant sur elle-même, en signe de respect et de soumission à l'ours, en même temps qu'elle cherchait à se protéger puisqu'elle divulguait une histoire dont les habitants du Groenland n'aimaient pas entendre parler.

L'ours blanc sembla apprécier, et après un dernier hochement de tête qu'elle prit pour un salut, il se laissa à nouveau glisser dans l'eau froide où il disparut après avoir poussé un grognement rauque. Elle lui rendit une dernière fois hommage, en s'inclinant lentement.

« C'est une belle légende, elle t'enseigne aussi que, comme tout ce qui est sacré, cette force sauvage et primitive de l'ours, que nous portons tous en nous, au fond de notre monde blanc, peut se révéler aussi bénéfique que dangereuse, c'est pourquoi j'ai tenu à lui témoigner mon respect avant de le quitter. Que cela nous apporte de bons augures ! » dit-elle en secouant ses vêtements.

Le grain de sable semblait ébranlé.

« J'étais venu en quête des icebergs, sans me douter que le monde blanc au sein duquel ils se détachent avait une telle puissance, cachait de tels secrets. Je me sens plus que jamais attiré par ce monde blanc et vierge, par sa puissance cachée. Peut-être ma quête est-elle finalement celle d'un lieu calme et vierge de toute agitation, qui serait la source invisible de toutes les forces de vie que j'ai vu exploser en Islande, qu'en penses-tu ? »

« Tu veux dire qu'au-delà du panthéisme et de l'émerveillement face à la profusion de la vie sauvage, tu es attiré par une dimension plus mystique et spirituelle qui en serait la source ? C'est ce que je pressentais moi aussi, sans avoir bien compris encore ce dont il s'agit, et je suis heureuse que l'ours polaire nous ait montré qu'on se trouve sur la bonne voie. Allons, il est temps

de reprendre notre quête et de partir à la découverte des icebergs, en espérant qu'ils pourront nous en dévoiler plus sur la nature de cette source de force originelle et lumineuse que l'ours blanc nous a montré. »

Ils revinrent sur leurs pas pour retrouver le bateau où le capitaine et le savant, de retour de son expédition, les attendaient avec impatience pour lever l'ancre avant la nuit.

Le temps blanc sur la route de Disco

Le brise-glace reprit sa route, continuant à se frayer son chemin à l'extrême nord du Groenland en passant successivement les cinq Terres de Jensen, de Freuchen, de Wolf et de Nyboe, du nom des cinq explorateurs qui y avaient débarqué les premiers. À elles cinq, elles évoquaient irrésistiblement la forme des doigts allongés d'une main, celle du Groenland, chacune marquant l'entrée d'un fjord qui s'enfonçait profondément dans la terre gelée. Lorsqu'ils s'aventuraient à l'intérieur de ces fjords pour permettre au scientifique de débarquer et de réaliser ses prélèvements, la vieille femme au manteau de loup ne manquait jamais de descendre à sa suite, accompagnée de son fidèle grain de sable maintenu bien au chaud dans son tube. Elle laissait toujours le savant partir devant elle, se contentant de contempler un paysage qui lui donnait l'impression lunaire d'un lendemain de création du monde, tant la nature et les falaises y étaient déchiquetées et sauvages, sans aucun signe de vie, comme avant l'apparition de l'homme.

Le bateau s'engagea ensuite, à l'extrême Ouest, dans le détroit de Nares qui sépare le Groenland des terres du Grand Nord canadien, affrontant une mer agitée et un temps tellement mauvais qu'elle ne sortit que rarement sur le pont.

Restant la plupart du temps dans sa cabine, avec un hublot bouché par la buée et frappé par la pluie, elle avait la sensation que le temps s'étirait d'une manière élastique. C'était comme s'il n'y avait pas de passé, ni de futur, juste un éternel présent glacé au sein duquel leur navire donnait l'impression d'être immobile et de faire du sur place. La sensation était d'autant plus forte qu'il n'y avait désormais plus de nuit, la luminosité d'un ciel gris demeurant présente vingt-quatre heures sur vingt-quatre, au point qu'elle en perdit le rythme circadien habituel du sommeil. Il n'y avait rien à faire, même pas à dormir.

Rien ne venait troubler ce temps blanc, d'autant que le grain de sable, maussade, en avait pris son parti et se tassait dans son tube, sans faire l'effort d'engager la conversation.

« Même le temps est devenu blanc, je commence finalement à en avoir assez ! » se plaignit-il un jour.

La vieille femme ne lui avait pas répondu. Elle ne sortait de ce flottement dans un temps immobile, que lorsque le capitaine lançait son moteur à plein régime pour échapper à l'étau de glace qui risquait d'immobiliser son bateau. Elle sentait alors l'effort du navire pour briser la glace de la banquise accumulée dans le détroit, la pression de la banquise sur la coque lorsque le navire se projetait de tout son poids sur la glace pour la casser, sa carcasse renforcée tremblant en retombant lourdement sur la mer gelée, pour la broyer et s'y frayer un chemin. C'était ensuite la plainte grinçante des morceaux brisés qui glissaient en raclant la coque des deux côtés, écartés par l'étrave pointue.

Le grain de sable avait du mal à supporter ces moments.

« Je n'en peux plus, d'entendre ce bruit, comme si la coque du bateau allait finalement craquer ! » lui confia-t-il un jour.

Elle l'avait rassuré sur la solidité du bateau, mais il s'était alors plaint de la violation du monde blanc dont ils se rendaient involontairement complices.

« Tu m’as montré la beauté de ce monde blanc, or j’ai l’impression que le brise-glace sur lequel nous nous trouvons est un monstre qui l’attaque, le fend et le casse pour s’y ouvrir un chemin à tout prix, sans respect pour son intégrité et son silence virginal. »

« Je te comprends, mais nous ne pourrions aller plus loin dans notre quête sans la brutalité de ce navire qui force le passage, il faut bien l’accepter, comme un mal nécessaire — peut-être même comme une épreuve qui teste notre détermination et notre capacité à affronter ce qui nous semble le plus beau et le plus sacré », avait-elle tenté de lui expliquer.

L’argument ne l’avait pas convaincu, et il s’était retiré, maussade, dans un silence pesant. Le temps n’en était que plus long.

« J’en ai marre, de ce monde blanc et lourd », se plaignit-il encore une fois. « Moi qui suis habitué au flux et au reflux des marées, j’ai l’impression que le temps s’est figé, a perdu sa fluidité, ne s’écoule plus comme d’habitude. Il est devenu une matière lourde et opaque, gluante, qui résiste à tout effort, je n’ai même plus envie de faire l’effort de te parler, c’est terrible ! »

Elle prit pitié de lui, et recommença à lui parler en tentant de lui montrer l’aspect positif du temps blanc, ce fidèle compagnon du monde blanc qu’il avait apprécié.

« Je te comprends, et en même temps je dois avouer ma fascination pour ce temps blanc. C’est un temps vertical, de pure présence, où il ne se passe rien, où il n’y a rien à faire, juste à se sentir en communion avec cette terre et ces cieux virginaux, dilatés à l’infini. Oui, je m’y plonge et m’y laisse dissoudre avec plaisir, même si parfois, comme toi, je le trouve parfois bien long. »

Après avoir franchi le détroit encombré de glaces, ils continuèrent leur descente vers les terres plus clémentes du Sud-Ouest, longeant la côte jusqu’à Nuussuaq, puis plus bas encore jusqu’à l’île de Disco aux montagnes basaltiques qui marquent l’entrée

dans une baie somptueuse. Ils allèrent mouiller au pied du village d'Ilulissat niché au fond d'un gigantesque fjord mesurant cinq kilomètres de large et soixante kilomètres de long. C'est là que se trouve la plus grande concentration d'icebergs, descendus à la fois de la calotte polaire, et des glaciers avoisinants qui y déversent chaque année plus de vingt milliards de tonnes de glace.

« Regarde, je n'aurais jamais cru pouvoir en voir autant ! » murmura le grain de sable qui sortait enfin de son silence.

Maintenant que le bateau ne louvoyait plus pour éviter leur route et qu'ils n'étaient plus cachés par la brume, les icebergs se révélaient dans toute leur splendeur.

« C'est un nouveau monde blanc, mais tellement différent de celui de la banquise ! » murmura-t-il, émerveillé. Elle abonda en son sens.

« Oui, c'est comme si le monde blanc horizontal et plat de la banquise s'était redressé verticalement en formant des montagnes et des pics, eux-mêmes fragmentés puis cassés en d'innombrables et immenses blocs qui flottent et dérivent lentement dans les flots, parfois auréolés d'une teinte bleutée qui rappelle le ciel. Ces montagnes de glace, comme l'indique le mot iceberg, semblent fabuleuses, tu avais raison de vouloir les voir ! »

Le jeu des mille formes, couleurs et tailles des icebergs

Ils avaient tout le temps qu'ils souhaitaient pour contempler les icebergs, le capitaine ayant décidé de faire relâche pendant plusieurs jours dans le petit port pour faire réviser ses moteurs.

« Cela fait tellement de temps que je rêvais de voir ces montagnes de glace flottantes ! Enfin mon souhait se réalise grâce à toi ! » confia le grain de sable qui avait retrouvé la parole en même temps que son entrain.

La vieille dame tempéra toutefois ses ardeurs. Il ne s'agissait pas d'aborder le monde des icebergs comme des touristes, en partant tout de suite à leur rencontre à bord de petites embarcations rapides, et encore moins de se lancer à leur abordage pour se photographier à leur sommet. Non, si les icebergs avaient quelque chose à leur révéler, il fallait tout d'abord mériter leur rencontre, apprendre à les observer et à les apprécier de loin, pour les apprivoiser et les comprendre.

« Nous allons passer plusieurs journées à les regarder, pour découvrir les nuances infinies de ce nouveau monde blanc », lui avait-elle annoncé.

Pendant la première journée, elle l'invita à rester à la même place, sur le pont, en se contentant de contempler les énormes masses de glace qui dérivèrent lentement devant eux.

« Demeure avec moi, comme si nous méditations, les yeux grands ouverts pour mieux absorber le paysage autour de nous, cette mer et ce lent mouvement des icebergs qui dessinent comme une danse au ralenti. Et conserve toujours ta vigilance, ta capacité d'émerveillement face à ce spectacle silencieux qui s'offre ainsi à toi, jamais le même. Prends conscience du jeu perpétuellement changeant de la lumière à leur surface, en remerciant la nature pour le spectacle qu'elle t'offre. »

C'est ce que fit le grain de sable, qui ne cessait de s'extasier.

« Tu avais raison de me forcer à l'immobilité », dit-il lorsqu'ils décidèrent, aux alentours de minuit, de rejoindre enfin leur cabine.

« Qu'as-tu donc retenu ? » lui demanda-t-elle.

« J'ai découvert que tout en restant lui-même, le monde blanc peut prendre une infinité de reflets colorés, c'est incroyable ! »

« Oui » expliqua-t-elle « Sa blancheur ouatée est comme une matrice d'où peut surgir toute la palette des couleurs de l'arc-en-ciel.

Le soleil de minuit que nous venons de quitter leur donnait une teinte jaune orangé au-dessus de l'eau, tandis que leur base devenait grise, parfois violette. À l'heure la plus chaude du plein midi, tu as probablement remarqué que la lumière et l'humidité les lissaient d'une couche brillante de vernis où le soleil venait se refléter, leur donnant un éclat plus vif, presque aveuglant, qui rappelait la lumière crue du monde blanc de la banquise. Tout au long de la journée, nous les avons vus revêtir de multiples aspects, des teintes laiteuses, de céruse argentée, des nuances de vert ou d'outrémer, et parfois même une couleur bleu turquoise, signe d'une concentration en eau douce particulièrement forte et pure."

"Comment expliquer cette belle teinte bleutée que j'ai également admirée? Il me rappelait le bleu pur des lagons et des sources d'eau fraîche qu'on pouvait voir en Islande" fit remarquer son compagnon. Elle sourit en lui en expliquant le phénomène.

"On l'appelle parfois la glace bleue, c'est un phénomène assez rare. Les icebergs qui emprisonnent des petites quantités d'eau en leur sein n'ont en général pas de couleur véritablement définie. Au contraire, lorsqu'ils contiennent de grandes quantités et une forte concentration d'eau pure, laquelle provient de glaciers d'eau non salée, cette dernière absorbe les autres couleurs du spectre lumineux, les longueurs d'onde correspondant au bleu étant à l'inverse renvoyées dans l'atmosphère, et directement perçues par nos yeux qui ne voient qu'elles. C'est ce qui explique que ces icebergs bleus nous semblent presque transparents, au point de donner l'impression qu'on y voit circuler leur eau liquide d'origine, juste sous leur peau blanche et mince."

"En tout cas, c'est féérique" commenta le grain de sable qui ne se lassait pas du spectacle. »

« Oui, et que t'évoque cette teinte bleue qui rappelle l'eau du glacier ? » demanda-t-elle pour le forcer à aller au-delà de sa simple satisfaction esthétique.

« C'est comme un trésor caché au sein du glacier, cela me rappelle sa forme liquide originelle, comme si le glacier était une carapace protectrice, cristallisée par le froid. . . »

« Continue, et cette forme blanche, on dirait... ? »

« C'est l'image de l'ours blanc qui me vient maintenant à l'esprit... C'est amusant, mais j'ai l'impression que les icebergs sont des ours polaires flottant ou se dressant à la surface de l'océan... »

« Que ce soit l'ours blanc ou l'iceberg bleuté, tous deux sont effectivement les seigneurs animés et les trésors inanimés des pôles, le cœur battant de la vie cachée dans les conditions les plus extrêmes. Ils constituent aussi le cœur de notre être, comme un diamant de feu dissimulé dans la glace, qu'on peut retrouver en nous à tout moment. Tu es en train d'entr'apercevoir le secret des icebergs, et demain je t'apprendrai à découvrir les multiples formes qu'ils peuvent revêtir, car ils sont tous différents, comme les humains et les grains de sable. »

Le second jour, elle l'invita comme prévu à découvrir l'infinie variation de formes des icebergs. Ils s'aventurèrent dans la baie de Disco en embarquant sur un petit bateau à moteur, accompagnés d'un jeune guide inuit dont elle avait loué les services, et qui les menait avec aisance entre les masses de glaces statufiées.

« Aujourd'hui, je t'invite à te concentrer sur les formes diverses que les icebergs peuvent prendre au cours de leurs pérégrinations. À la fin de la journée, tu me diras les principales figures que tu auras observées. Si tu es capable de les distinguer et d'apprécier les spécificités et les richesses de chacun, tu auras gagné le droit, le lendemain, de t'en approcher plus près. » lui dit-elle sous forme de jeu.

Le grain de sable vit tant de formes tellement différentes qu'à la fin de leur excursion, de retour sur leur brise-glace, il eut du mal à répondre à sa compagne.

« J'ai bien vu qu'ils avaient tous des formes différentes, j'ai juste l'impression qu'aucun iceberg ne ressemble à un autre. »

Elle l'aïda en lui expliquant comment, telles d'authentiques statues gigantesques, chaque iceberg est sculpté différemment par le froid, selon la manière dont il est frappé par les hasards du vent et de la pluie, rongé à sa base par l'eau salée de la mer. Puis elle en vint à la description des différentes catégories d'icebergs qu'elle avait pu observer.

« Certains sont épais, pleins et denses, alors que d'autres semblent au contraire éminemment fragiles et friables, creusés en leur cœur, à leur sommet ou à leur base, prenant tantôt la forme d'un arc évasé vers le ciel, tantôt celle d'une arche naturelle sous laquelle on a envie de passer, c'est une première distinction qu'on peut faire, non ? »

« Oui, mais en même temps, chacun me semble avoir son individualité. »

« Si on rentre dans les détails, certains sont plats et longs, arasés à leur sommet, ils forment de longues murailles rectangulaires qui barrent l'horizon, ce sont les icebergs tubulaires. D'autres prennent l'allure de cubes presque parfaits qui flottent dans l'océan comme autant de gros glaçons. Ils sont parfois arrondis comme un vieux massif montagneux, parfois penchés et biseautés comme s'ils avaient été tranchés par une gigantesque scie invisible, et parfois encre ils sont effilés en pointant leurs cimes vers le ciel. Un jour, il paraît qu'on a même vu passer dans la baie un gigantesque iceberg qui ressemblait à un glacier, avec sa langue de glace principale, ses moraines, ses crevasses et ses reliefs irréguliers. Les habitants de Disko s'en souviennent encore, tant il était impressionnant et représentait en miniature leur continent ! »

« Ta classification me permet effectivement d'y mettre de l'ordre, mais est-ce vraiment utile de savoir tout cela ? Ne puis-je me contenter de les contempler et de les admirer ? » lui demanda son compagnon.

« Oui, bien sûr, on peut jouir du spectacle de la nature sans chercher à la comprendre. Mais si on y ajoute une connaissance fine et approfondie de la moindre de ses variétés, on l'apprécie d'autant plus, on devient capable d'admirer l'infinité de formes qu'elle crée, en se rendant sensible à la beauté unique de chacune. Pour moi, c'est une manière préalable d'apprendre à apprécier chaque iceberg, comme une initiation qui nous obligerait à découvrir la forme unique et en même temps répétitive que la mer, le vent et le sel ne cessent de façonner. »

« Mais qu'est-ce que cela nous apprend de plus, sur ce monde blanc qui a l'air de te fasciner depuis le début ? » lui demanda le grain de sable qui ajouta : « J'ai l'impression quant à moi que le paysage plat de la banquise, et celui vertical des icebergs, n'ont rien à voir entre eux. »

« Tu as raison... et tort à la fois, peut-être est-ce une invitation à pressentir comment le monde blanc uniforme peut se diviser, se morceler, prendre de multiples aspects et couleurs différentes, sans jamais cesser de demeurer le même monde vierge et sans forme. Mais c'est trop tôt, tu en as déjà beaucoup vu pour aujourd'hui, on en reparlera demain », répondit-elle de manière sibylline.

Le troisième jour, ils reprirent le même guide et sa petite embarcation, mais cette fois-ci la vieille femme lui demanda de s'arrêter longuement au large des glaciers qu'elle avait sélectionnés soigneusement la veille, puis de s'en approcher très lentement, le plus près possible. Elle expliqua la nouvelle règle du jeu qu'elle lui proposait.

« Cette fois-ci, nous allons nous intéresser plus spécialement à leur taille et à leur volume, de loin comme de près, en nous approchant lentement de certains d'entre eux, de façon à ce que tu prennes conscience de leur taille réelle, tu vas être surpris ! »

Elle le laissa d'abord faire son expérience, seul.

« Combien mesure celui-ci ? »

« Je dirais, entre trente et quarante mètres de hauteur, non ? » répondit-il.

« Pour la totalité de sa masse ? »

« Oui »

« As-tu bien fait attention à la couleur de l'eau quand tu t'en es approché ? Que voyais-tu à travers elle ? »

« La surface de l'eau était plus sombre ; c'est normal, c'était son ombre projetée, non ? » répondit-il, sans être trop sûr de lui.

« Tu aurais regardé plus attentivement, tu aurais remarqué que tu pouvais voir en transparence la masse de l'iceberg se prolonger bien plus profondément sous l'eau. Car ce que tu as vu à la surface représente à peine dix pour cent de sa masse totale. En réalité, quatre-vingt-douze pour cent du volume d'un iceberg reste à jamais invisible, caché dans l'océan. C'est ce qui les rend d'ailleurs si dangereux quand on les croise : on ne voit jamais que leur partie émergée ou leur pointe ! »

« Impressionnant, j'avoue que j'en avais entendu parler, mais que je l'avais oublié ! » reconnut-il avant de lui demander :

« Est-ce pour souligner mes erreurs de perception, ou pour me rappeler que nous ne voyons que la partie émergée du monde ? »

« Il y a des tas d'enseignements à en tirer ! D'abord, prendre conscience effectivement de nos erreurs spontanées de perception et d'estimation. Quand tu as estimé tout à l'heure la hauteur de l'iceberg à quarante mètres, tu as simplement oublié qu'il descendait probablement jusqu'à trois cent cinquante ou quatre-cents

mètres en dessous du niveau de la mer, et qu'il mesure donc autant qu'une colline de quatre-cent cinquante mètres ! Mais ce n'est pas la seule leçon. Effectivement, Freud et d'autres psychologues se sont servis de l'image de l'iceberg pour expliquer que notre vie consciente ne représente que la surface émergée de notre vie psychique, et que les quatre-vingt-dix restants sont le royaume souterrain de nos pulsions et de notre inconscient individuel ou collectif. Mais recommençons l'exercice ailleurs ! »

Ils refirent l'expérience plusieurs fois pendant la journée, regardant l'iceberg de loin pour l'estimer, puis s'approchant lentement pour en deviner la profondeur. À chaque fois, elle lui demandait de calculer sa hauteur et sa longueur totale, qu'elle corrigeait avec un instrument optique permettant de mesurer exactement ces deux paramètres. Il lui suffisait d'ajouter alors quatre-vingt-dix pour cent pour obtenir une estimation fiable de sa hauteur et de sa taille qu'elle comparaisait aux estimations du grain de sable. À force d'entraînement, les estimations de ce dernier se firent plus fiables.

À la fin de la journée, elle l'invita enfin à abandonner ces calculs pénibles pour se contenter de contempler l'iceberg devant lequel ils s'étaient arrêtés au loin, puis de fermer les yeux en visualisant sa forme globale, émergée et immergée. Lorsqu'il rouvrait les yeux, elle lui demandait de comparer son souvenir mental avec sa forme visible. Le résultat était impressionnant.

« C'est drôle, ça donne presque le vertige de passer sans cesse d'une échelle visible à une dimension cachée et invisible plus grande ! » lui dit-il pendant qu'ils revenaient vers leur navire à la fin de la journée. Mais quel est ton but ? Est-ce de me rendre peu à peu plus conscient du monde invisible qui échappe à mes sens, comme pour les elfes et esprits d'Islande ? »

« Peut-être bien, je sens que tu es enfin prêt à aborder des dimensions invisibles à nos yeux, mais qui existent pourtant... »

« Comme pour le monde quantique de l'infiniment petit auquel tu m'as initié à Trouville, et qui m'a dévoilé combien j'étais paradoxalement grand face à la dimension quantique, unique et inter-relié ? »

Elle sourit, pleine de tendresse.

« Tu verras bien, mais je reconnais que tu devines bien ce que j'ai en tête, cela me fait plaisir de nous voir si profondément reliés. Toutefois, avant de te répondre, j'aimerais que tu me rappelles pourquoi les icebergs te faisaient tant rêver ! » lui répondit-elle.

Le rêve d'iceberg du grain de sable

Lorsqu'ils revinrent au bateau, ils eurent la bonne surprise de constater que le capitaine et le savant étaient probablement partis fêter leur retrouvaille avec la terre ferme, leur laissant la jouissance du navire. Après s'être réchauffée sous une douche bien chaude, la vieille femme vint se reposer sur le pont avec son compagnon. Elle retira le bouchon percé qui assurait à ce dernier une circulation d'air suffisante, le laissant ressentir l'air polaire qui devait se situer autour de dix degrés à cette latitude, en plein été.

« Hmm, ça fait du bien ! » soupira ce dernier, sentant le même contentement de la part des autres grains de sable qui étaient près de lui dans le tube.

La vieille femme revint sur l'expérience de la veille.

« Dis-moi, quelle impression as-tu eue, à changer hier plusieurs fois d'échelle, en passant de la réalité visible, à l'appréhension d'une vision plus globale incluant une dimension invisible ? » demanda-t-elle.

« Cela fait bizarre, j'en ai presque eu le vertige cette nuit, en y repensant ! C'était comme si l'espace-temps n'était plus un cadre

fixe à l'intérieur duquel j'appréhendais les phénomènes, mais pouvait se plier en se réduisant à sa partie visible, puis se déplier en révélant une autre dimension cachée, beaucoup plus vaste. J'avoue qu'à la fin, je me suis demandé laquelle des deux visions était vraie et réelle... »

« Les deux, certainement », répondit-elle de manière énigmatique.

« Mais ce n'est pas possible, l'une est forcément vraie, et l'autre fausse ! » répliqua-t-il avec son esprit cartésien – comme quoi la logique binaire du philosophe français pouvait s'insinuer même dans un grain de sable !

Elle continua :

« Je t'ai déjà expliqué que la vie n'est pas binaire, mais contradictoire, chaque contraire se nourrissant de son opposé, à l'image de la vie et de la mort. Il faut accepter que réfléchir, ce n'est pas résoudre des questions ou trouver des réponses, mais au contraire s'ouvrir aux contradictions de la vie, frayer des chemins qui ne mènent souvent nulle part, affronter les paradoxes qui témoignent de la complexité des choses et des points de vue, inviter enfin tout ce qui semble s'opposer, à se réunir en un point de vue holistique plus vaste. Mais trêve de commentaires, revenons à ma question. Pour le moment, j'aimerais que tu te demandes d'où venait ton rêve d'iceberg ? Tu m'avais dit à Trouville qu'une vague t'en avait parlé avant de mourir à tes pieds, mais en même temps tu avais évoqué d'autres raisons, sans te confier plus. »

Il répondit indirectement à sa question, revenant à sa première explication.

« C'est difficile à expliquer, mais pour moi qui ne suis qu'un minuscule grain de sable, résultat de l'érosion puis de la destruction de montagnes et de roches, j'ai toujours rêvé à ces immenses blocs de glace purs et à l'apparence indestructible qui flottent au-

dessus des océans salés, en transportant en eux tous les trésors d'une eau douce et potable, source éternelle de vie ! »

« Je comprends. Mais encore une fois, à part ton souvenir d'une vague qui rêvait à la manière dont l'eau douce avait su s'entourer d'une muraille de glace pour affronter la pleine mer sans subir la corrosion de son eau salée, comment avais-tu pu t'imaginer la forme d'un iceberg ? »

Il se sentit presque rougir, tant la question lui semblait intime. Il hésita, puis il lui confia un souvenir plus ancien.

« Oh, c'est tout simple ! Il y a des dizaines d'années, une petite fille jouait dans le sable à Trouville, pas loin de l'endroit où nous nous sommes rencontrés. Elle regardait un livre d'images où se trouvait le dessin d'un énorme iceberg qui avançait sur la mer en bravant la tempête, avec un drapeau de pirate attaché à son sommet. Elle devait apprendre à lire, parce qu'elle ânonnait, en suivant chaque mot avec son doigt : "le ba-teau-i-ce-berg des pi-rates est un prin-ce char-mant, plus fort que tou-tes les tem-pê-tes !" J'ai regardé par-dessus son épaule où le vent m'avait poussé par hasard, et j'ai découvert cette forme blanche incroyable qui dominait la mer. Elle m'a fait rêver et permis de tenir pendant mes longues nuits de déprime et de solitude sur la grève mouillée, lorsque je me sentais collé aux autres grains de sable, menacé de me fondre dans une boue de l'eau salée. . . . »

La vieille femme semblait troublée en l'écoutant. Elle hésita avant de se confier à son tour.

« Cela va te sembler étrange, mais il se pourrait bien que j'aie été cette petite fille. À l'âge de quatre ou cinq ans, mes parents m'emmenaient souvent sur la plage de Trouville, je me souviens très bien que je regardais à cette époque un livre d'images au milieu duquel je restais des heures à contempler le dessin d'un iceberg. Je ne savais pas ce que c'était, cela ne ressemblait à rien de ce que je connaissais, et c'était précisément ce qui m'attirait, cet

aspect mystérieux et radicalement différent de tout ce que j'avais pu imaginer jusque-là. L'altérité m'a toujours attirée, comme la promesse d'un autre monde qui, enfin, me comblerait pleinement. C'est peut-être pour cela que je t'aime, et que j'ai été touchée par ton envie de découvrir le monde des icebergs, j'en portais moi aussi le désir secret » lui avoua-t-elle.

« Cela voudrait dire qu'on se serait déjà rencontré ? C'est merveilleux, un joli signe du destin ! » l'interrompit le grain de sable, tout heureux de voir que son amitié pleine d'amour pour la vieille femme venait probablement de plus de loin qu'il ne l'avait jamais imaginé.

« Il est vrai que des amants découvrent souvent qu'ils se sont déjà rencontrés des années auparavant sans le savoir, peut-être dans des existences précédentes, et c'est probablement le cas pour nous. Mais qu'importe, je ne sais quelle conclusion on pourrait en tirer sans tomber tout de suite dans des supputations ou dans des explications ésotériques hasardeuses, alors je me contente d'observer et accepter ces signes étranges du destin, sans y rajouter aucune histoire, en m'en tenant encore une fois à la Docte ignorance qui me sert de guide. Revenons plutôt à ma question : qu'est-ce que cet iceberg plus ou moins idéalisé représentait pour toi, à l'époque ? »

« Je te l'ai déjà dit, c'était probablement un rêve de pureté, d'échapper à cette mer pleine de sel, de fange et de sable. Seul l'iceberg avait la prestance et la magnificence suffisante pour l'ignorer en la surplombant du haut de sa toute-puissance, en étant de plus capable de geler et de transformer une partie de l'océan salé en banquise stérile et immobile, comme Méduse transformait ses ennemis en pierre stérile et impuissante. »

« Je comprends ton envie de t'arracher à ta condition habituelle, mais y avait-il alors un idéal vers lequel pointait ton rêve ? » continua-t-elle pour le forcer à aller plus loin.

Le grain de sable hésita, chercha dans ses souvenirs les plus anciens avant de répondre :

« Tout ce que je peux dire, c'est que j'admire cette puissance d'élévation de l'iceberg lorsqu'il se dresse orgueilleusement vers le ciel, cet appel vers un infini et une transcendance qui nous dépasse, et que je pouvais aussi sentir au plus profond de moi... Tiens, regarde cette cathédrale gothique de glace, là-bas, c'est exactement ce qui me fait rêver ! »

Il invita la vieille femme à regarder vers l'île de Disko. Là, elle vit un énorme iceberg qui avait la particularité de présenter sur sa partie principale une arche évoquant un portail roman d'église, et à son extrémité une flèche d'allure gothique qui défiait les lois de la gravité en s'élevant vers les cieux, à la fois fine et torsadée. Tout en la contemplant, il poursuivit sa rêverie :

« J'imagine que nous pourrions tous deux passer sous cette voûte et pénétrer à l'intérieur de l'iceberg. Vois-tu, mon rêve ce serait d'y demeurer dans le froid, jusqu'à nous transmuter en une substance éternelle qui nous ferait définitivement échapper à cette mort qui nous guette et qui m'effraie tant. Elle me figerait certes mais je demeurerais en même temps parfaitement conscient et lucide, au milieu d'un vaisseau imputrescible, juste comme en ce moment... »

« Que deviendraient alors ton manteau de sable, et la structure friable de ce précieux moi que tu avais tant peur d'abandonner à Trouville ? »

« Certes, je t'ai dit à Trouville que j'avais peur de finir en étant collé et agglutiné aux autres grains de sable, de m'abimer finalement dans cette mer corrosive, de perdre mon identité de grain de sable, aussi misérable soit-elle. Mais ce n'était pas pareil quand je rêvais à l'iceberg, j'avais l'impression que si je pénétrais dans l'une de ces structures de glace, je n'aurais aucun mal à lâcher ce que je croyais être mon illusoire moi craintif, car je me sentirais

aussitôt emporté, transfiguré, capable de m'élever à mon tour vers le ciel pour échapper à ma condition... Oui, je rêvais secrètement de devenir, comme lui, une masse de glace pure et éternelle capable de défier le temps et la mort ! Est-ce trop demander, est-ce seulement possible ? » demanda-t-il, plein de crainte et d'espoir.

Qui sommes-nous, face à l'espace infini et au vide cosmique ?

Après avoir respecté un long silence, la vieille femme recommença à la pousser dans ses retranchements.

« Je comprends ton rêve d'infini, cette soif d'absolu et d'être toujours plus, d'échapper à ta propre condition mortelle et aux limites de ton petit moi effrayé par la mort. Même si je n'en ai pas peur, cette flamme m'a aussi brûlé les entrailles tout au long de ma vie — ou plutôt, je devrais dire qu'elle a alimenté le feu sacré qui me forçait à avancer. C'est peut-être, pour beaucoup d'entre nous, le moteur caché de la vie, ce qui nous fait toujours chercher un sens à notre pauvre existence. Mais à ton avis, d'où provient cette force qui gît au plus profond de notre "moi", au point de pouvoir le faire éclater en l'ouvrant à autre chose qui le dépasse ? »

Le grain de sable avoua sa perplexité.

« Mais... je n'en sais rien ! »

Elle eut un sourire énigmatique.

« Je vais te proposer un nouvel exercice. Ne regarde plus à travers mes yeux, deviens comme aveugle, comme si tu n'avais pas de tête... Oublie le jour sans fin de l'été polaire. Demeure dans la nuit, et imagine à quoi ressemble cette baie de Disko pendant le long hiver polaire. Que vois-tu ? »

« J'imagine une nuit noire. Pour le moment je ne vois rien... Peut-être qu'avec la lune, je peux toutefois voir les icebergs

blancs se découper dans la pénombre ?... Oui, maintenant je me les représente, ils ont une teinte d'un blanc légèrement argenté qui répond à l'éclat de la lune. »

« Que vois-tu d'autre dans ce ciel ? » »

« Les étoiles bien sûr, une myriade de constellations qui apparaissent d'autant plus brillantes qu'on est proche des pôles et qu'il n'y a aucune pollution lumineuse. Elles sont comme des petits points blancs dans le ciel. On dirait des grains de sable perdus dans le vide cosmique. »

« Et plus loin, encore ? »

« Arrête, tu me redonnes à nouveau le vertige ! Hier, je ne te l'ai pas avoué, mais je me sentais être infiniment petit et misérable lorsque je me comparais à la taille gigantesque de l'iceberg émergé, alors, je ne te dis pas, quand tu m'as demandé d'inclure sa partie immergée neuf fois plus importante, j'avais l'impression de disparaître, de n'être plus rien en comparaison, de m'enfoncer dans le néant, dans le monde de l'infiniment petit, en changeant soudain d'échelle et rejoignant l'univers quantique que tu avais évoqué au début de notre rencontre. Je retrouve la même sensation angoissante, mais encore décuplée, lorsque tu me demandes maintenant de me mesurer à l'immensité du ciel, à ses millions d'étoiles et de galaxies, qui sont comme autant de grains de sable jetés dans l'espace. C'est vertigineux, j'en ai la tête qui tourne, car je me sens ridiculement petit et impuissant, ici face aux icebergs, comme là-bas, perdu dans le ciel ! »

Presque paniqué, il rouvrit les yeux pour voir à travers ceux de la vieille femme, laquelle lui intima aussitôt de les refermer. Elle riait :

« Eh oui, je pourrais très bien te reposer la question du début : *Qui es-tu, finalement ?* En y rajoutant désormais cette autre interrogation : "Où es-tu réellement, où est ta place, dans cette vie ?" Ici sur Terre ? ou plus bas encore, dans le monde quantique

sous-jacent ? Ou plus haut, dans le ciel, aux fins fonds du cosmos, en étant l'une quelconque de ces étoiles ? Ou entre les deux peut-être, perdu au fond de l'espace interstellaire ? Ou nulle part ? As-tu réellement une spécificité, une individualité et une place à laquelle tu pourrais enfin te rattacher ? Et si oui, pourrais-tu me la montrer ? »

Il était perdu, incapable de trouver la moindre réponse, il répondit donc brutalement, en se fâchant presque.

« Arrête ton jeu et tes questions, tu es cruelle, je n'y comprends plus rien ! »

Elle continua pourtant, imperturbable.

« La question est d'autant plus pertinente que la vie provient probablement de poussières d'étoiles ou de météorites tombées jadis sur Terre. Notre corps, à nous humains, est formé de près de quatre-vingt-dix-sept pour cent d'éléments venant d'anciens débris cosmiques entrés dans l'atmosphère il y a des milliards d'années. Alors, je ne te dis pas, pour un grain de sable comme toi, le pourcentage doit monter à cent pour cent puisque, selon les dernières découvertes de savants astronomes, l'ensemble de notre planète et tous les êtres qui y vivent sont composés de milliards d'atomes qui proviennent de formations stellaires bien antérieures à la formation du système solaire, il y a environ cinq milliards d'années. »

« Où veux-tu en venir ? »

« Simplement, comme je te l'ai déjà dit à Trouville quand nous devisions sur la nature et l'infiniment petit, tu es *cela*, l'ensemble des bouts de roche qui te constituent, des débris calcaires, mais aussi les restes organiques issus de coquillages, et aussi chacun de ces cent quatre-vingts minéraux tels que quartz ou mica qui entrent dans ta composition, et cette poussière d'étoiles ou ces débris de météorites que tu découvres maintenant, lesquels ont aussi constitué ta matière d'origine. Et tu es aussi tout *cela* que nous

voyons maintenant, la mer, et ces icebergs aux formes innombrables, mais qui ne sont que des grains de sable si on les réfère à la taille du cosmos, et aussi les étoiles, tes frères et sœurs perdus dans l'immensité du ciel ! Et en même temps tu n'es aucun d'eux, puisque tu es toi ; et tu es chacun d'eux, puisque tu n'es rien ! »

« La belle affaire, tout et rien, plein et vide, être et néant, c'est trop facile de tout mélanger sous prétexte d'union des contraires, ces qualificatifs pourraient aussi bien s'appliquer à toi »

« Bien sûr, tu as raison ! Quand je dis que tu es *cela*, c'est vrai pour tout être comme toi, mais aussi pour chaque être humain comme moi, cela signifie que chacun de nous est son corps, son esprit, son squelette, ses os, ses chairs et ses muscles, mais aussi ces millions de cellules qui le constituent, et ces dizaines de milliers d'espèces différentes de bactéries, virus et champignons non humains que nous abritons sous notre peau, dans nos intestins. Et si nous arrêtons de partir dans l'infiniment petit pour rejoindre l'infiniment grand du cosmos, nous sommes aussi *cela*, ces poussières d'étoiles tombées il y a des milliards d'années sur terre, et donc telle ou telle étoile et météorite ; et *cela* aussi, le vaste ciel, les galaxies et trous noirs, et chaque parcelle de l'univers. L'homme n'est jamais rien de spécifique, et en même temps il est tout cela, relié à chaque chose, dans un lien d'interdépendance subtil et invisible.

« C'est fatigant de passer sans cesse d'un niveau à l'autre, c'est trop difficile à imaginer », se plaignit son compagnon.

« Pour le comprendre, il faut apprendre à adopter une vision large qui nous place entre l'infiniment petit du monde quantique et l'infiniment grand d'un vide cosmique en expansion infinie, en pressentant qu'il ne s'agit pas de deux mondes ou échelles différentes, mais d'une seule et même réalité dans laquelle nous baignons. Car, n'en déplaise aux religions qui postulent toujours un autre univers spirituel au-delà du nôtre, il n'y a qu'un seul et

même monde : celui où nous vivons, qui baigne dans ces deux dimensions de l'infiniment petit quantique, et de l'infiniment grand du cosmos, sans être encore capable d'expliquer comment ils s'articulent ensemble. Même Einstein y a cassé ses dents et sa pipe ! »

Son compagnon avait du mal à abandonner la logique dont elle faisait ainsi sauter les cadres trop étroits.

« Encore ta drôle de logique où il s'agit d'inclure les contraires et la multiplicité infinie des composants qui nous constituent, et en même temps de nier leur réalité substantielle, un par un. J'avoue que la logique simpliste aristotélicienne dont se servait ton brave Descartes était bien plus simple et rassurante. Mais j'ai envie de te prendre au mot et de te demander ce qu'est "cela" qui se trouve d'après toi au fond de toutes choses, dont tu viens encore une fois de parler, qui prendrait des formes perpétuellement changeantes, — tantôt minérales, tantôt animales, tantôt humaines, stellaires, matérielles ou immatérielles comme du gaz, si j'ai bien compris ? »

Dieu, ou la matrice universelle de la Vacuité

Elle réfléchit un moment en se demandant si elle poursuivrait ses explications. Finalement, elle décida que le moment était propice, face aux icebergs et à l'immensité de l'univers.

« Je t'en avais déjà touché un mot lorsqu'on parlait de physique quantique sur la plage. Ce fond, c'est peut-être tout simplement ce qu'on nomme Vacuité, ce vide d'où tout émerge, et où tout retourne, et dont le monde blanc de la banquise infinie t'a donné un premier aperçu. »

« En tout cas, je me sens pour le moment tout, sauf vide ! Je suis plutôt rempli par l'immensité de l'espace, par ces énormes

icebergs ! » fit-il remarquer en retrouvant son mauvais esprit habituel.

« Et pourtant ! Garde encore un moment les yeux fermés, et explore ce qu'il y a entre chacune de tes pensées, chaque mot, chaque image mentale ou couleur que tu vois ? »

« Justement : rien ! »

« Tu as raison, rien ! Du vide ! Si je fais bien attention, il y a toujours un micro- intervalle entre les pensées qui se succèdent, entre les sensations ou douleurs qui nous traversent, et même entre chaque inspiration et chaque expiration. Il n'y a rien dans cet intervalle, si ce n'est le vide qu'on peut ainsi ressentir, à chaque instant, en dessous des choses qui focalisent notre attention. »

« Tu joues sur les mots, là ! »

« Non, c'est partout pareil ! Souviens-toi qu'une chaise ou une table n'est qu'un agrégat apparemment solide. C'est en fait un assemblage d'atomes dans du vide, comme on s'en aperçoit quand elle se brise. De même, le vide est le vrai contenu caché d'un iceberg, puisque les inclusions d'air y représentent jusqu'à 13 % de son volume. Au niveau le plus petit de la matière, l'atome est constitué de 99,9 % de vide, au sein duquel dansent des particules élémentaires et les fameux quantas de la physique quantique ».

« Arrête, tu me perds ! » gémit-il.

« Alors je t'amène maintenant à l'autre bout, dans l'univers infiniment vaste et sans limite qui s'élève au-dessus de nous, au fond du ciel. Si tu l'explores, tu découvres avec stupeur que l'ensemble de la matière que nous pouvons y voir ne représente que cinq pour cent de sa masse globale. Les quatre-vingt-quinze restants sont occupés par du vide intergalactique où se trouvent des nuages d'hydrogène, des traces de carbone, parfois des molécules, et parfois même des petits grains de poussière d'étoile. C'est le royaume de la matière noire et de ses trous noirs capables

d'avalier d'énormes astres qui disparaissent quasiment dans le néant, mais aussi de l'énergie noire tout aussi étrange, cette force répulsive antigravitationnelle seule capable d'expliquer l'accélération actuelle et l'expansion continue de l'univers. »

« Encore une fois, je me sens mal face à tout ce qui dépasse mes facultés sensorielles habituelles... »

« Je n'irai pas plus loin, sache simplement, pour finir, que ce vide cosmique est plein d'une énergie énigmatique. Tout baigne dans un vide fondamental qui est en même temps, paradoxalement, plein d'une énergie potentielle d'où tout émerge, et où tout retourne. Un vieux texte zen le disait déjà : le vide est formes, les formes sont vides ! »

« C'est trop compliqué pour moi. Dis-moi plutôt quel intérêt concret puis-je y trouver ? Et quel rapport avec le monde blanc, avec ces icebergs que je voulais voir ? » demanda-t-il de manière provocatrice.

Elle soupira, avant de lui expliquer patiemment :

« Ta quête des icebergs était autant réelle que symbolique. Le monde blanc de la banquise t'a dévoilé cette dimension originellement vide et vierge de toute trace que nous pouvons retrouver et où nous pouvons fort heureusement nous réfugier à chaque instant de notre existence, c'est d'ailleurs l'état originel de l'enfant au moment de naître, et aussi celui auquel nous retournerons probablement lorsque notre dernier souffle s'éteindra. Ta vision de l'ours blanc était un moyen habile pour comprendre que ce noyau dense de vacuité au fond de toute chose est la source d'un incroyable pouvoir, car empli d'une énergie brute et infiniment puissante, pleine de potentiels qui peuvent ensuite s'actualiser ou non dans telle ou telle forme, qu'on peut apprendre à cultiver. »

« Mais pourquoi appeler cet état Vide ? Et encore une fois, quel rapport avec les icebergs ? » persista-t-il, gêné par les connotations négatives de ce mot, trop souvent confondu avec la

conception nihiliste d'un Néant vu comme négation absolue de tout. Elle lui répondit d'un air agacé, tout en lui donnant partiellement raison.

« Qu'on l'appelle Vide, Dieu, Nature, Soi, Esprit ou Âme, ou qu'on lui donne quelque autre nom, tu as raison, peu importe finalement. Je préfère toutefois ce mot de Vacuité ou de Vide, car il réfute justement toute détermination métaphysique ou théologique. Il invite juste à revenir métaphoriquement à ce grand espace vide d'où émergent des formes qui y retournent aussitôt, nous compris, à l'image de ce monde blanc de la banquise d'où émergent les icebergs, eux-mêmes découpés dans des glaciers plus vastes, chacun s'individualisant de manière éphémère dans des formes, couleurs et tailles infiniment changeantes.

« Tu ne veux quand même pas me dire que Dieu ou la Vacuité, pour toi c'est pareil ? »

« Si, tu l'as bien compris ! Spinoza en a eu le premier le sentiment, en posant que Dieu, c'est la Nature, sa forme manifestée ou *Natura naturée* dépendant elle-même d'une *Natura naturans* non manifestée préalable, encore vide de toute détermination, ou les contenant toutes sous forme d'une potentialité infinie. Il fut le premier à accéder à cette vision prodigieuse, sans limite dans l'espace ni dans le temps ! De nos jours, avec les progrès de la science, il aurait complété sa célèbre formule qui lui valut l'excommunication des Juifs : *Deus, sive Natura, sive Vacuum* — *Dieu, c'est-à-dire la Nature, c'est-à-dire la Vacuité*, d'où tout émerge et où tout se résorbe. »

« Tu vas trop loin, tu deviens trop abstraite pour le pauvre petit grain de sable que je suis ! Tes propos choquent le sens commun, je ne peux pas être d'accord. J'aurais admis à la limite que tu me dises que Dieu n'était pas le grand-père barbu de notre enfance qui trône au Ciel, mais cet appel à la transcendance qui m'a fait rêver aux icebergs et qui projette toutes les créatures vers un au-

delà qui les dépasse, si tu me dis maintenant que c'est le vide, tu détruis mes rêves les plus profonds ! »

Elle sourit avant de lui répondre.

« Je te comprends, j'évite en général de parler de Dieu. Je te l'ai déjà dit, je suis persuadée que c'est un mot de trop, trop souvent utilisé au cours des temps, rempli de contenus différents par chaque peuple et chaque religion, souillé par les délires des hommes qui n'ont cessé de s'entre-tuer en son nom. J'aurais peut-être dû me taire, mais puisque j'en ai parlé, je t'accorderai qu'il faut d'abord détruire toutes les images et représentations anthropomorphiques par lesquelles on se représente habituellement un Dieu Créateur. Cela permet d'accéder à une vision panthéiste plus vaste où il se confond avec l'ensemble de la Nature et des forces cosmiques qui l'animent. Mais ce n'est là encore qu'une étape, car il faut encore comprendre que ce déploiement du monde se fait à partir d'un Vide sous-jacent, de ce fond sans fond, comme l'appelait Maître Eckhart, qui se trouve tapi au plus profond de toutes choses et qui est en perpétuelle création et destruction, comme leur Origine et Destination ultime. Dieu, c'est le Néant, osa écrire Eckhart, probablement à la sortie de cette extase et nuit mystique qui vous saisit quand vous accédez à cette vision ultime — ultime, au sens de la direction ultime que vous pouvez poindre du doigt et dans laquelle vous vous abîmez finalement, dans un mélange d'effroi et de délices ! »

Pas réellement convaincu, le grain de sable se rétracta sur lui-même.

« Je ne suis pas sûr que cela me tente ! Plutôt que rester dans les concepts, dis-moi plutôt quelle leçon pratique puis-je en tirer ? »

Elle décida d'aller dans son sens.

« La leçon est finalement assez simple : Lorsqu'on s'adosse à cette vision de la vacuité, plutôt qu'à notre ego effrayé à l'idée de disparaître et condamné à combler un manque perpétuel, la vision

de la vie devient beaucoup plus ample, vaste, joyeuse et désintéressée ! Ou, pour être encore plus concrète : C'est en acceptant de n'être rien d'autre que cette vacuité originelle, en revenant régulièrement s'y résorber, que chacun d'entre nous peut, tel un antique chaman, jouer de manière ludique à passer d'une forme à l'autre, puis la quitter pour revêtir une nouvelle configuration d'être. »

« J'ai bien peur de trouver ce jeu vain et désespérant, si tout est vide et qu'il n'y a rien à espérer... » objecta une dernière fois son compagnon. Elle sourit.

« La vacuité fait peur au début, car on ne considère pas la beauté et la profusion de formes de vie chatoyantes qu'elle permet. Nous sommes en ce sens tous des fleurs éphémères de vacuité, et chaque fleur est belle, donne un sens à la vie, invite à respecter infiniment ces formes d'existence aussi précieuses que fragiles. Plus tard, lorsque tu auras pleinement intégré cette Vision dans ta vie et que je te sentirai prêt, je t'en révélerai plus sur ces fleurs de vacuité que tu pourras cueillir dans le noyau de chaque instant, et les enseignements que tu pourras en tirer. En attendant, regarde ! »

Hasard ou conséquence, une aurore boréale pourtant extrêmement rare à cette saison vint alors illuminer le ciel. Poussés par les vents cosmiques, les nuages de matière éjectés du soleil prenaient des teintes vertes fantastiques lorsqu'ils arrivaient au contact de l'atmosphère, leur ionisation avec les gaz environnants formant des voiles de lumière dansant dans le ciel.

Lorsque l'aurore boréale disparut, aussi soudainement qu'elle était apparue, la vieille femme reprit la parole.

« Elles aussi, les aurores boréales, sont des jeux irréels de forme sur fond de vide cosmique. Elles sont tout aussi réelles qu'irréelles, les deux à la fois, et rien de tout cela — *maya*, illusion. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'admirer avec gratitude et

émervellement ce jeu de la nature, de ressentir le privilège d'y assister, en pressentant peut-être que nous ne sommes, nous-mêmes, que ce même jeu éphémère de la vie. »

« C'est bien gentil tout ça, mais je reste condamné à ne rester qu'un grain de sable », soupira-t-il tristement.

« Erreur, c'est là que tu te trompes ! N'avais-tu pas la possibilité de préserver jalousement ton identité sur la plage de Trouville, de te laisser fondre et agglutiner dans le sable mouillé, ou de me suivre en acceptant de prendre refuge dans ce tube qui te sert depuis d'abri ? Crois-moi, le secret merveilleux auquel ouvre la vacuité de toutes choses, c'est qu'il n'y a aucun destin pré-tracé, aucun secret à trouver : à chacun de sculpter la forme d'être qu'il souhaite devenir, sage ou fou, homme d'affaires ou de pouvoir, écrivain ou musicien, célèbre ou anonyme, tout est possible, à chacun d'inventer le secret qui lui donnera la clef de sa vie et de son destin. »

Le grain de sable se tut un long moment, avant de reprendre ses interrogations sur les conséquences de la vision proposée par sa compagne.

« Je trouve cela à la fois fascinant et vertigineux, mais je ne peux m'empêcher de me poser une question, en revenant au point de discussion d'où nous étions partis : Si la totalité de l'univers, ainsi que le vide qui le sous-tend, sont parcourus par des forces d'attraction et de répulsion qui s'enlacent en une danse cosmique perpétuellement changeante, quel est le sens ou la finalité de cette force, de cette énergie qui meut l'univers ? »

« C'est une question tout à fait sensée et légitime, mais je crains de ne pouvoir te donner de réponse. Les spiritualités te diraient que le mouvement correspond forcément à un dessein divin qui nous dépasse. Certaines religions, optimistes, ajouteraient que ce mouvement n'est autre que celui de l'amour infini, dont nous ressentons l'appel mystérieux dans notre cœur, et qui ne peut que

croître en gagnant peu à peu le cœur de toutes les créatures ; le but serait alors de cultiver et faire grandir autour de soi cet amour divin, cette conscience cosmique plus grande, pour qu'elle s'étende à l'ensemble de la création peu à peu transfigurée. D'autres religions plus pessimistes comme le christianisme ou l'hindouisme y verront la preuve d'un conflit plus profond, lié au péché originel en Occident, ou aux réincarnations en Orient, prônant alors un combat héroïque contre soi-même pour accéder enfin au salut. Les athées et agnostiques dont je me rapprocherais le plus, y verront quant à eux une force sans finalité qui, après le big bang, continue à se déployer de manière aveugle.

« Et toi, qu'en penses-tu ? L'attraction et le lien qui nous unissent ne sont-ils pas une forme d'amour, et n'est-ce pas la même chose que cette force partout présente ? » demanda timidement le grain de sable en se remémorant leur proximité et leur déclaration d'amour en Islande.

« Je n'en sais rien, et je cultive ma docte ignorance que tu commences à connaître. J'aimerais bien que la force qui meut l'univers soit celle de l'amour et que chacun de nous soit appelé à la faire grandir autour de lui, mais cela me semble une vision aussi naïve que de croire comme les manichéens que le monde est animé à l'inverse par la haine, par Satan ou par un Dieu caché du Mal. Je serais plus enclin à penser que le monde est ce qu'il est, suit une course visiblement aveugle, sans finalité et sans sens, mais que chacun de nous peut toutefois choisir le type de force au service de laquelle il peut se mettre. Certains choisiront l'amour, d'autres la haine, l'égoïsme ou le pouvoir, qu'importe, le champ des possibles est infini ! C'est peut-être notre seule liberté, et la seule manière de donner un sens à notre vie. »

« Je suis bien d'accord avec toi, même si je ne comprends pas tous tes propos. Tu sais, tu es vraiment pour moi le rayon de soleil qui est apparu dans mon destin de pauvre grain de sable, et même si cela peut sembler absurde ou contre-nature, je sais en tout cas

que l'amitié que je ressens pour toi est une forme d'amour. » lui confia-t-il, ému.

Elle lui répondit avec tendresse.

« Moi aussi je t'aime, mais d'un amour qui ne s'arrête pas à ta condition et à ta forme de grain de sable, j'aime cette fleur de vacuité et de néant d'où tu proviens et que tu incarnes d'une manière si belle et si authentique, j'aime ce qui te dépasse et te relie au reste de l'univers, c'est pourquoi je préfère souvent le mot d'amitié, car l'ami sur le chemin est celui qui permet d'aller plus loin, d'oublier et de dépasser son ego. »

Funestes augures et larmes de sang des glaciers

Le lendemain, elle avait un air plus sombre lorsqu'elle lui dit qu'ils allaient se rendre au nord de la baie de Disko.

« Où m'emmènes-tu ? »

« Tu verras bien, on va continuer à explorer toutes les facettes de tes icebergs. »

Ils se rendirent en bateau à moteur au nord d'Illusat, dans le petit village de pêcheurs de Saqqaq où ils purent admirer de nouveaux blocs de glace dérivant lentement dans les eaux froides de l'océan. Elle loua un kayak et, à la grande frayeur du grain de sable, s'y glissa avec lui pour pagayer entre les icebergs.

« Arrête, c'est dangereux, tu es folle ! »

Elle ne lui répondit pas, riant aux éclats. Après deux heures de navigation, ils passèrent non loin d'un grand iceberg biseauté dans lequel un yacht avait pointé sa proue pour permettre à deux jeunes gens équipés de crampons et de piolets de sauter à sa surface afin de l'escalader. Le navire en bois venait de faire marche arrière pour reprendre son autonomie et surveiller leur ascension.

« Regarde, cela doit être fantastique, j'aimerais tant... »

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Le sommet de l'iceberg oscilla lentement, puis bascula soudain dans la mer, se renversant dans un grondement sourd tandis que sa base immergée jusque-là se dressait maintenant vers le ciel. Elle eut juste le temps de voir les deux alpinistes d'abord disparaître, puis remonter à la surface en plantant leurs pics sur la nouvelle base glacée pour ne pas être emportés par le remous. À cause de la masse tombée dans l'océan et de l'onde de choc, quatre ou cinq énormes vagues s'étaient en effet formées, elles faillirent les emporter, firent tanquer le kayak, heureusement assez éloigné pour ne pas être renversé.

Tandis qu'un zodiac de secours se détachait du yacht pour venir récupérer les deux imprudents, le grain de sable, effrayé, cria :

« Tu es inconsciente ! Je n'ai aucunement envie de mourir, ce n'est pas parce que deux imbéciles cherchent la mort que tu dois m'emmener dans ton bateau ! »

Elle ne put s'empêcher de rire.

« Rassure-toi, j'ai entendu un jour que les grands explorateurs de l'extrême ne cherchent pas à flirter ou à affronter la mort, ils ne prennent des risques que pour sentir le frisson de l'adrénaline, pour se sentir vivre encore plus intensément. C'est le seul moment, disait l'un d'entre eux, où il habitait pleinement sa vie, dans une ivresse et une plénitude du moment présent. De plus, le retournement d'un iceberg n'est pas un événement rare, il se produit régulièrement. »

Comme il demeurait effrayé, elle décida de revenir en arrière pour rendre le kayak. À la place, elle loua une autre embarcation à moteur plus stable et revint en arrière, vers la baie de Disko. Plutôt que retourner à Illulissuaq, elle contourna l'île d'Ata et remonta ensuite à nouveau vers le Nord en longeant le rivage oriental. Se fiant au GPS de son bateau, elle engagea résolument son embarcation dans le fjord allongé et resserré qui séparait la petite

île de la terre ferme. Ils croisèrent des phoques, et virent même au large une baleine se relever à la verticale vers le ciel avant de disparaître lentement dans les flots. Après plusieurs heures de navigation, elle ralentit l'allure lorsqu'elle vit enfin la petite baie de Quervains, nichée au bout du fjord.

« Regarde ! » dit-elle en l'invitant à regarder la bande de terre où une énorme barre blanche cachait les collines et les monts glacés environnants. Leur embarcation continua à avancer prudemment, jusqu'à ce qu'il devienne évident qu'ils se trouvaient face à une énorme barrière de glace bouchant le paysage. »

« C'est là que je voulais t'emmener, pour te montrer l'un des lieux d'origine et d'enfentement des icebergs. Bienvenue au glacier d'Eqip Sermia, et à sa muraille ou moraine de deux kilomètres de long, qui finit sa course de manière abrupte en tombant comme un mur de deux-cents mètres de haut dans l'océan. Si on l'escaladait, tu verrais que derrière il n'y a que le glacier blanc et la banquise, à perte de vue... Mais j'entends quelque chose... chut ! »

Ils se turent. Il ne fallut pas longtemps pour que le bruit qu'elle avait perçu augmente, jusqu'à devenir un grondement sourd, comme marqué par une succession de coups de tonnerre déchirant le silence. Une légère brume monta alors à l'horizon.

« Qu'est-ce que c'est ?... Même si c'était un son plus grave, j'ai l'impression de réentendre le grondement des entrailles du volcan en Islande, avant qu'il n'explose et jette sa lave vers le ciel... Et pourquoi ce brouillard ou nuage vient-il de se lever à l'horizon ? »

« On va s'approcher pour que tu voies mieux. » lui répondit-elle. Lorsqu'ils furent beaucoup plus près, le même phénomène se reproduisit, et le grain de sable comprit enfin ce qu'elle voulait lui montrer. Le grondement sourd venait de l'extrémité du glacier en contact avec l'eau salée. Il se produisait lorsqu'une nouvelle ligne de fracture ou crevasse y apparaissait. On entendait alors le

bruit de craquement d'un tissu qui se déchire, c'était une large bande de glace qui cédait et tombait comme un coup de tonnerre dans la mer ; il se retournait avec le gémissement du vélage : un nouvel iceberg venait de naître.

Le bruit était parfois amorti par l'eau, mais la plupart du temps on entendait un fracas énorme accompagné par un nuage de poussière de glace. L'eau, jusque-là lisse s'agitait alors, les remous et l'onde de choc à l'endroit de la chute formaient de grosses vagues qui pouvaient atteindre jusqu'à dix mètres de haut et être aussi dangereuses qu'un typhon ! Heureusement, ce n'était pas le cas, et la vieille dame put ramener son bateau vers le large.

« C'est impressionnant, presque effrayant », lui dit le grain de sable. Mais pourquoi m'as-tu amené là ? »

Elle le lui expliqua.

« Comme tu le vois, les icebergs que tu aimes tant n'ont pas toujours été là. Ils ne sont hélas pas éternels. Ils se forment en se détachant violemment de leur glacier d'origine qui, continuant à avancer, les pousse inexorablement vers la mer, jusqu'à ce qu'ils se trouvent jetés dans l'eau glacée. »

« On dirait un enfantement dans la violence et dans la douleur », murmura-t-il.

« Oui, avant de se dresser fièrement au-dessus des flots salés, les icebergs n'ont rien à nous envier. Ils arrivent au monde dans le bruit et la fureur d'un arrachement à leur glace-mère. Ils sont griffés, giflés, taraudés sans cesse par le froid, par les tempêtes qui les sculptent. À tout moment ils peuvent se briser à nouveau, se retourner, s'émietter et disparaître. Encore plus de nos jours, où avec le réchauffement climatique, il leur arrive parfois de perdre d'un seul coup leur structure de glace pour redevenir liquide, en se fondant alors dans la mer qui dégèle. Car la vie des glaciers et des icebergs est comptée, et ils vont hélas disparaître inexorablement. »

« C'est terrible ! En t'écoutant, j'ai maintenant l'impression que, lorsqu'ils chutent dans l'eau, ce ne sont que pleurs et longues plaintes face au sort qui les attend. »

« Hélas, oui, ils doivent sentir leur fin proche ! Peut-être as-tu raison et que les grondements de tonnerre de leur chute sont accompagnés de pleurs à l'idée de tomber dans l'eau glacée et hostile. Il paraît même qu'on peut maintenant les voir saigner, de plus en plus souvent, au moment de leur grand arrachement. »

« Que veux-tu dire ? »

« Des articles scientifiques ont parlé récemment de cette couleur rouge sang qui apparaît parfois au sein des glaciers, avec une recrudescence étonnante. Le phénomène était déjà connu dans l'Antiquité, les historiens grecs évoquaient les "larmes de sang des glaciers" qu'ils avaient parfois observées. Aujourd'hui les savants l'expliquent par le fait qu'avec le réchauffement climatique, le phénomène se produit désormais de manière régulière, des micro-algues du genre *sanguina* se développant dans les glaces en leur donnant cette teinte. Les conséquences en sont graves, car en provoquant cette couleur rouge, la glace reflète moins la lumière blanche, capte donc plus de chaleur, ce qui accélère une fonte plus rapide. On peut même parler d'une sorte de maladie auto-immune des glaciers, guettés par le désespoir et la dépression... »

« Quelles perspectives bien sombres ! »

« J'avoue, mais tu me connais, si on aime quelqu'un ou quelque chose, il faut l'accepter dans sa totalité, y compris ses points plus sombres, ses périodes dépressives, ses maladies et ses fragilités. J'adore comme toi la puissance majestueuse des icebergs capables de nous donner des frissons de grandeur et d'éternité, de nous rappeler qu'ici même nous pouvons accéder à leur monde blanc de pureté immaculée. Je crois vraiment qu'ils représentent un pont entre l'infiniment petit de l'atome du grain de sable, et l'infiniment grand des étoiles et du cosmos. Mais ils nous

rappellent aussi qu'ils sont mortels, tout comme nous, et qu'ils souffrent des folies humaines, au point de pouvoir saigner aussi lorsqu'ils sont blessés. Car ils sont en même temps terriblement fragiles, comme l'équilibre de la vie en train de se dérégler sur Terre... »

Le grain de sable était tellement heureux de découvrir chaque jour de nouveaux aspects des icebergs qu'il ne se laissa pas démonter par ces sombres perspectives. Il était prêt à tout intégrer de ce monde blanc qu'il découvrait, y compris ce qui le menaçait.

« J'entends, et je me rappelle que tu m'as dit un jour qu'on ne peut aimer à moitié, et que si on aime la vie, il faut aimer aussi la souffrance, la maladie et la mort qui en font partie. C'est comme ça que j'admire mes glaciers, et que je t'aime toi aussi, même si je sais qu'il s'agit d'un amour impossible car nous serons toujours séparés par la barrière infranchissable de notre taille et de notre genre, mais cela ne nous empêche pas de développer une amitié encore plus belle et plus profonde entre nous », avoua-t-il d'une petite voix timide, en lui montrant ainsi qu'il avait accepté et intégré ses remarques de la veille sur l'amour.

« Merci de m'avoir comprise », répondit-elle, émue.

Il se reprit bien vite, plein d'espoir.

« Même si les icebergs et la banquise disparaissaient, ne crois-tu pas que leur monde de pureté restera dans nos cœurs, comme un rêve ou une soif d'absolu qui a toujours existé au fond du cœur humain ? Tout comme ton amour défunt reste quelque part dans ton cœur où il s'est sublimé en un amour encore plus vaste qui embrasse désormais l'univers entier, au point même de me contenir ? »

Elle lui sourit

« L'élève surpasse le maître, c'est bien normal !... Tu serais un être humain, je crois bien que je t'embrasserais », conclut-elle en lui posant un baiser délicat sur le tube de verre qui le contenait.

Le départ du Groenland

Ils passèrent encore quelques jours à explorer les environs de la baie de Disko pour en connaître les moindres recoins et découvrir toujours de nouvelles formes d'icebergs. Ils allèrent contempler le plus grand glacier du Groenland, le Sermeq Kujalleq qui avance jusqu'à vingt mètres par jour, et d'où proviennent plus de dix pour cent des icebergs du pays. Ils y virent un gigantesque bloc de glace s'en détacher, une véritable montagne de mille mètres de hauteur comme cela pouvait se produire parfois. Il était si haut et si profondément enfoncé sous l'eau qu'il ne pouvait pas flotter.

« Que va-t-il se passer, s'il est incapable de flotter et de bouger ? » demanda le grain de sable.

« Rien, il va probablement rester bloqué pendant plusieurs années, jusqu'à être brisé par la pression des autres icebergs alentour, et par celle du glacier qui continue à s'exercer sur lui. »

Ils se rendirent également à Holms Bakke, le lieu où les Inuits vont en procession à la fin de l'hiver accueillir le retour du soleil.

Lorsque le capitaine de leur brise-glace leur dit qu'il revenait vers l'Islande en laissant le savant continuer ses recherches à Il-lulissuaq, ils décidèrent qu'ils en avaient assez vu et qu'il était temps de rentrer. Le grain de sable était suffisamment habité par tout ce qu'il avait vu, et la vieille femme commençait à souffrir des fatigues du voyage et des changements brutaux de température entre la nuit et le jour.

« Je crois que nous en avons assez vu, et qu'il serait peut-être temps de revenir en Islande nous reposer avant de décider de notre retour éventuel dans ton pays d'origine, où je pourrais te redéposer sur la plage de Trouville » lui dit-elle un soir.

« Mais je n'en ai plus aucune envie, comment retourner à ma vie médiocre de petit grain de sable de Normandie, après avoir vu le monde blanc, les immensités infinies de la banquise et les merveilles de glaciers ? » murmura-t-il, soudain angoissé à l'idée de quitter ce vaste monde. »

« Tu m'as appris trop de choses neuves, ouvert trop de perspectives insoupçonnées sur le monde et sur la vie. Toi-même, n'as-tu pas envie de découvrir encore autre chose ? »

« J'avoue que les sombres perspectives du sang et des pleurs des glaciers me donnent envie de revenir dans le monde des humains pour les prévenir de l'extrême danger qui menace la survie même des Pôles, pour m'engager et militer en leur faveur. »

Inversant les rôles, le grain de sable se fit à son tour inquisiteur.

« Mais que t'ont appris, à toi, les icebergs, que tu n'aies su auparavant ? J'ai compris que les volcans et geysers d'Islande t'avaient rouvert et soigné d'anciennes blessures, permis de retrouver contact avec les esprits des morts avant de les laisser repartir dans leur monde, mais que t'ont finalement apporté les glaciers ? » s'enquit-il.

Elle réfléchit avant de lui répondre.

« Ils ont peut-être été le baume et la pommade qui ont fini de soigner la blessure de mes deuils récents et de mes rêves abandonnés d'enfant qui voulait sauver l'univers à lui tout seul. Je sais désormais que le monde blanc existera toujours et me demeurera accessible à chaque fois que j'en aurai besoin, comme le rêve de pureté des glaciers et leur eau bleue soigneusement préservée, tel un trésor caché en leur sein. Même si les humains font fondre les glaces avec la fumée de leurs usines et de leurs automobiles, même s'ils sont capables de laisser aux générations futures un monde dévasté et sans espoir, je connais désormais la beauté nue du monde, de la vie et de l'amour qui nous relie. J'ai confiance dans la vacuité qui ramènera toutes les folies humaines au néant,

mais qui fera que la vie recréera perpétuellement de nouvelles formes, même si à l'avenir elles n'auront peut-être plus rien d'humain. »

« Quelle sombre perspective ! »

« Non, juste une prévision hélas plausible... »

La fin du voyage fut longue, mais il leur permit de découvrir le sud du pays.

C'était l'été, les icebergs s'y faisaient rares et la végétation reprenait ses droits : toundra, mousses, herbes chamaniques, saules, genévriers et petites fleurs polaires s'en donnaient à cœur joie.

Ils empruntèrent le célèbre passage Christian Sund long d'une centaine de kilomètres à la pointe sud du Groenland, avant de remonter le long de la côte Nord Est. Ils passèrent par le fjord de Skjoldungen entouré de pics accidentés et de parois rocheuses entrecoupées de rivières de glace finissant dans l'océan. Plus au Nord, ils jouirent du spectacle du fjord circulaire au fond duquel était niché Tasiilaq, jadis nommé Ammassalik, l'un des plus anciens comptoirs commerciaux où l'on pêchait et commercialisait des petits poissons locaux, les capelans. C'était la dernière ville du Groenland qu'ils verraient.

« Cela va faire tout drôle de quitter cette terre et ce monde blanc, j'en suis déjà nostalgique, maintenant que je ne vois plus que de la végétation, comme partout ailleurs sur terre » murmura le grain de sable, alors que leur brise-glace mettait le cap sur le large.

« Oui, je te comprends, mais en même temps, c'est un retour à la vie et à son foisonnement de formes sans cesse renouvelées ! » répondit la vieille dame qui semblait encore plus fatiguée que jamais.

Epilogue : Le retour en Islande

Trajet de retour

La traversée allait durer plusieurs jours pendant lesquels le capitaine quittait peu sa cabine, croisant quelquefois sa passagère sur le pont, les seules fois où elle venait prendre parfois l'air. Revêtue de son long manteau de fourrure, elle tenait toujours dans ses mains un tube de verre tout en se parlant à elle-même à voix basse, ce qui ne manquait pas de l'inquiéter.

« Encore une à qui le Groenland a fait plus de mal que de bien, elle a décidément un grain dans le ciboulot. » maugréait-il quand elle passait devant lui sans lui adresser un bonjour.

Contrairement à ce que croyait le capitaine, elle allait plutôt bien. Elle se sentait même rajeunie, ayant l'impression de mieux communiquer que jamais avec son compagnon dont elle se sentait si proche, capable désormais de ressentir le moindre de ses affects. À force de l'avoir côtoyé, elle se sentait de plus en plus devenir grain de sable, vivait et ressentait désormais le monde de manière granulaire et non plus moléculaire, attentive à chaque minuscule détail — ne dit-on pas que le diable se cache dans les détails ? Il lui arrivait même de se secouer parfois dans son manteau comme si elle se heurtait aux parois du tube de verre !

De son côté, le grain de sable était sorti depuis longtemps de l'identité minuscule à laquelle il s'était si longtemps identifié. Il se sentait iceberg ou fjord glacé sur les côtes orientales du Groenland, embruns de mer salée sur le pont, étoile lorsqu'il se perdait à contempler les minuscules grains stellaires du ciel.

Lorsque le brise-glace vint à nouveau s'amarrer à Rejavik, le capitaine se gratta le haut du crâne en la voyant sauter à terre : Il

avait embarqué une vieille dame à l'allure bien fatiguée, qui lui avait semblé être dérangée du cerveau, et il avait maintenant l'impression de voir débarquer une jeune femme gaie, à la démarche assurée !

L'ultime plage des diamants noirs

Le grain de sable s'étonnait de ses métamorphoses. Était-elle jeune ou âgée, ce dernier n'aurait pu le dire, tant elle lui semblait avoir atteint le noyau profond de son être, sans qu'aucune trace du temps ne fige ses traits. C'était comme si elle était sortie du temps ; d'ailleurs les témoins de ses derniers jours en Islande seraient incapables par la suite de s'entendre sur son âge. Le capitaine du brise-glace en parlerait à des reporters comme la « femme au grain de sable dans le ciboulot », pour bien souligner qu'elle était déjà bizarre avant même d'avoir embarqué sur son bateau, histoire de se dédouaner de tout soupçon sur ce qui aurait pu se passer par la suite. Les Islandais qui la croiseraient avec son tube de verre lors de ses dernières pérégrinations évoqueraient tantôt une vieille sorcière aigrie de plus de quatre-vingt-dix ans qu'ils soupçonnaient de leur avoir jeté des sorts, tantôt une jeune femme de trente ans séduisante, à la limite mythomane et folle, qui ne cessait de s'adresser à un tube de verre tenu à bout de bras. Oui, la seule certitude, c'est que jeune ou vieille, elle voyageait bien avec un grain de sable, noteraient plus tard les inspecteurs de police, sans aucune trace d'humour.

« Avant de parler de notre retour, je te propose de voir un dernier glacier islandais avec ses icebergs. Il est certes plus petit qu'au Groenland, mais il abrite un phénomène unique, un véritable trésor qui te touchera et te permettra de clore ta quête. » dit-elle de manière mystérieuse.

Elle prit son temps pour descendre en voiture le long de la côte sud de l'Islande. Le premier jour, ils franchirent la chaîne de montagne encore enneigée qui borde la capitale, puis s'arrêta aux grandes cascades voisines de Selfoss et Dettifoss pour se rafraîchir et contempler une dernière fois leur chute impressionnante.

Après une nuit reposante, ils reprirent la route plein sud, traversant des paysages de Western nordique, plaines et vallées parsemées de canyons abrupts et d'impressionnants rochers isolés. Ils lui faisaient penser maintenant à des vaisseaux ou à des icebergs de pierre échoués au milieu des terres.

Elle s'arrêta, pendant la seconde nuit, pour dormir au petit port de Vick. Lorsque les policiers interrogeraient plus tard la responsable de la maison d'hôte où ils descendirent, cette dernière leur décrirait une jeune femme aux longs cheveux noirs et au manteau de loup qui était restée des heures, paraît-il, à contempler la mer agitée et grise, en se parlant à elle-même — ou à un tube de verre plein de sable posé devant elle, ajoutera-t-elle avec une mimique qui en disait long sur ce qu'elle avait pu penser de son étrange visiteuse. Par curiosité, elle avait écouté une partie de son monologue, et il lui avait semblé qu'une voix sortait du tube de verre pour lui répondre. Elle devait être ventriloque, ou avoir un dédoublement de la personnalité, s'était-elle dit.

« “La mer qui entoure cette île est inhospitalière au possible !” avait dit la seconde voix.

« Oui, si c'est un réservoir de nourriture et de pêche pour les Islandais, l'océan leur a toujours fait peur. C'est en même temps le lieu de tous les dangers, monstres et fantômes de marins qui y ont péri », avait-elle répondu.

« Qu'allons-nous faire maintenant ? Tu sais, je n'ai pas envie de revenir vivre la fin de ma vie de grain de sable sur la plage de Trouville. » lui avait-il avoué.

« Nous verrons bien, il faut d'abord que tu découvres le dernier secret des icebergs », avait-elle répondu mystérieusement.

Ils revinrent le troisième jour à l'intérieur des terres, remontèrent vers l'Est, traversant pendant des dizaines de kilomètres l'énorme champ de lave noire recouverte de mousse qu'ils avaient déjà vue à l'aller. Ils s'arrêtèrent pour marcher sur l'étrange sol spongieux, goûtant une dernière fois cette multisensorialité faite du craquement des pieds sur la lave, du moelleux de la mousse, des odeurs de soufre et d'embruns, et des variations infinies des verts et des ocres, admirant ce paysage lunaire et fantastique où il leur semblait voir danser les elfes et les trolls.

Après une longue route, la conductrice vit enfin, au loin, la barrière de montagnes et de glaciers blancs vers lesquels elle se dirigeait depuis le début. Il était tard et ils étaient fatigués lorsqu'ils l'atteignirent, si bien qu'elle décida de passer la nuit au Parc national de Skaftafell, en profitant pour contempler la langue blanche du glacier Vatnajökull qui semblait couler de la montagne jusqu'à la route.

« J'ai hâte de voir la surprise que tu me réserves ! » lui confia le grain de sable. Étrangement, elle qui était joyeuse depuis le début de leur excursion lui répondit avec un air grave, presque nostalgique :

« Oui, moi aussi, puisque ce sera le terme de notre voyage. »

Ils repartirent donc au matin du quatrième jour, longeant pendant environ deux heures les montagnes et glaciers, jusqu'à atteindre enfin le petit pont qui enjambe la lagune glaciaire de Jökulsárló. Elle gara sa voiture sur le bord de la route, et s'engagea sur un chemin rocailleux qui montait à flanc de colline.

« On ne va pas voir la mer d'abord ? Elle est tout près ! » dit le grain de sable qui ne comprenait pas pourquoi elle lui tournait le dos.

« Non, tu vas voir, c'est là ma surprise ! » répondit-elle en ayant retrouvé son entrain.

Ils s'arrêtèrent en haut du sentier, stupéfaits. Devant eux, en contrebas, s'étendait un fjord en forme de goutte d'eau où des dizaines d'icebergs de petite taille semblaient avoir trouvé refuge. Sous le ciel bleu, ils se réfléchissaient dans le lagon comme dans un miroir, leur image émergée se retrouvant inversée, sous la surface de l'eau.

« D'où viennent tous ces icebergs, alors qu'on n'en a pas encore vu jusqu'alors, et où vont-ils ? » demanda le grain de sable, surpris. Elle sourit.

« Ils viennent comme toujours d'un glacier mère, mais je ne t'en dirai pas plus... »

« L'eau me semble par endroits bien noire, et certains icebergs sont ceinturés à leur base par un cerclage qui a la couleur de l'ébène, je n'ai jamais vu de tels coloris au Groenland ; comme si la glace habituellement immaculée et lumineuse avait soudain revêtu les couleurs de la nuit. Serait-ce encore un effet du dérèglement climatique ? » demanda le grain de sable, l'air légèrement inquiet.

Elle sourit et lui expliqua les raisons de ce phénomène.

« Les traces que tu vois sont dues au fait qu'en chutant, ces morceaux de glace ont roulé sur la terre volcanique qui borde la lagune. Sinon, des glaces noires peuvent exister sur des lacs très profonds, mais c'est extrêmement rare. Il paraît que c'est le cas en Engadine, à Sils Maria, l'endroit où Nietzsche avait de manière prémonitoire annoncé que le monde à venir serait, soit celui du surhomme renouant avec la puissance affirmative et dionysienne de la Vie, soit celui de dernier homme réactif qui finirait par détruire la Terre par ressentiment et nihilisme.

« Serait-ce, là-bas aussi, le signe avant-coureur d'une catastrophe à venir ? »

« Je n'en sais rien, c'est peut-être effectivement le chant funèbre des glaciers et des icebergs qui, après avoir saigné comme nous l'avons vu au Groenland, sentent leur agonie venir ».

En l'écoutant, il se dit qu'elle avait autant l'air d'une vieille clocharde ou magicienne recroquevillée sur elle-même, que d'une jeune pythie grecque convoquant l'oracle prêt à sortir d'un orifice de la terre sacrée.

« Arrête, tu es sinistre et mortifère ! Profitons plutôt du spectacle de ces icebergs, regarde leurs formes et leurs couleurs admirables, presque aussi variées qu'au Groenland, même s'ils sont beaucoup plus petits ! Rien qu'en les contemplant, je n'arrive pas à imaginer qu'ils soient condamnés, ils participent à une beauté éternelle ».

Ce fut lui qui, pour une fois, réconforta sa compagne. Il lui montra une autre découverte, un phénomène qu'il n'avait encore jamais vu : au bord de la lagune, des centaines de petits fragments de glace presque translucides s'étaient détachés du corps de leur iceberg-mère, flottant sur le bord du rivage en oscillant et dansant légèrement, s'entrechoquant parfois avec un son cristallin.

« C'est beau, regarde, ici on dirait un phoque, et là un oiseau qui étend ses ailes pour s'envoler, et là un lion ou une gazelle. Toutes ces formes semblent sortir de la même matrice originelle et vide, comme tu le disais au Groenland ! »

Sa compagne l'interrompt.

« Tu ne crois pas si bien dire, regarde la forme du fjord ! » Ils firent lentement le tour du lagon, découvrant sa forme utérine, à la fois allongée et arrondie, ce qui renforçait l'impression d'être dans la matrice où s'enfantaient les icebergs. Ils revinrent, sur l'autre rive, vers le petit pont au-dessus duquel la route passait.

« Regarde, c'est incroyable, le lagon est relié à la mer ! » s'ex-tasia le grain de sable.

Elle sourit en pensant à l'ultime spectacle et trésor qui l'attendait. L'eau du lagon coulait sous l'arche, en direction de la mer, une cinquantaine de mètres plus loin. Les icebergs les plus proches du pont dérivait et passaient lentement en dessous, silencieusement, tels des condamnés à mort marchant vers leur dernière destination. Ils s'arrêtaient parfois lorsque leur fond raclait et se bloquait dans les profondeurs, ce qui avait pour effet de retarder leur glissement inexorable vers le large où, entraînés par le courant, ils allaient finalement disparaître. Lorsqu'ils ressurgissaient du pont et se laissaient emporter par le cours d'eau jusqu'à s'abîmer dans les flots de l'océan, ils s'agitaient en vain au contact de l'eau salée, tentaient de continuer à flotter, mais certains se brisaient, d'autres se retournaient lorsque leur partie immergée était devenue plus petite et plus légère que leur surface émergée. Au large, on les voyait lutter en vain contre l'écume et les vagues, et peu à peu disparaître dans un bouillonnement salé qui les attaquait de toutes parts, comme des jets d'acide les faisant fondre rapidement.

« Et là, qu'est-ce que c'est ? Où m'amènes-tu ? » s'enquit le grain de sable en voyant son amie tourner le dos au pont et au lagon, pour s'engager résolument sur le rivage, face à l'océan infini. Elle n'eut pas beaucoup à marcher pour se retrouver face à la mer.

« Je n'ai jamais vu une telle plage... C'est fantastique ! » murmura son compagnon, fasciné.

Avant que les icebergs ne disparaissent en pleine mer, des milliers de fragments de glace s'en détachaient en parsemant l'océan d'éclats de diamant. Les plus légers d'entre eux dérivait et venaient s'échouer sur la plage, où ils venaient finir leur vie en fondant doucement sur le sable volcanique, au noir intense et uniforme. Extrêmement fins, ces grains de sable noirs brillaient au soleil, accueillant les ultimes fragments d'icebergs qui venaient briller de leurs derniers feux en scintillant comme des diamants

posés délicatement sur un précieux tapis noir de bijoutier. L'endroit avait été pour cela appelé la plage des diamants.

« C'est beau ! Enfin, je crois avoir trouvé ma place ! » murmura le grain de sable. Sa compagne le regardait, partageant son bonheur.

« Je savais que cela te plairait... »

Les fleurs de l'amour et de la compassion

Ils passèrent plusieurs heures à contempler les différents éclats de glace brillant au milieu du sable noir, se penchant pour les admirer sous toutes leurs facettes, contemplant leurs aspérités fractales incroyables, ainsi que les reflets solaires de ces rivières de diamant. À la fin, son grain de sable lui murmura, d'une voix à peine audible, tant il était ému :

« Je t'en prie, laisse-moi là, je suis enfin arrivé au bout de ma quête, je sais que j'ai trouvé mes frères et sœurs de sable, la patrie perdue et rêvée que j'ai si longtemps cherchée en vain ! »

« Que veux-tu dire ? » lui demanda la femme mystérieuse, d'un air plein de tendresse et d'amour.

« C'est difficile à t'expliquer, mais j'ai enfin l'impression de ne plus avoir besoin de chercher quoi que ce soit. Je ne sens plus aucun manque ou vide, aucune peur ou mal-être, sur ce sable endroit noir, je m'y trouve bien, et je me dis soudain, en voyant ces grains de sable briller des mille feux de la glace qui s'y déposent et qu'ils accueillent précieusement, que je pourrai moi aussi briller comme un diamant. Plus encore : je comprends soudain, en te parlant, que le diamant éternellement pur et stable que je cherchais ailleurs, jusqu'au pôle Nord, était en fait en moi, dans ma structure même de petit grain de sable éphémère. Comme tu tentais de me le faire comprendre, je suis les deux à la fois :

éphémère et éternel, infiniment petit et infiniment grand, capable ici de briller de mille feux, avant de m'éteindre doucement. Je comprends désormais quelle est ma place, comme grain de sable, et j'ai envie de le faire découvrir à mes compagnons de cette plage de sable noir, avec lesquels je me sens pour la première fois uni dans une fraternité, une solidarité qui met fin à ma solitude. »

« Es-tu sûr de ta décision ? ... Tu vas dénoter et sembler bizarre, avec ton air de petit blanc, si je te dépose sur ce rivage noir » ne put-elle s'empêcher de lui répondre avec humour, probablement pour mieux cacher son trouble et son émotion.

« Je te rassure, je sais que je serai bien accueilli, et que je peux leur apporter le réconfort que m'a procuré la Vision profonde de la place que chacun peut habiter au sein du cosmos. Depuis que j'ai expérimenté cette Vacuité d'où nous venons et où nous retournons tous, je ressens un amour sans limite pour mes semblables, les autres grains de sable, et pour tous les êtres animés ou inanimés auxquels je suis relié de manière invisible, et pour le mouvement même qui anime ce cosmos ! »

« Es-tu sûr que les autres grains de sable vont accepter ta différence ? N'as-tu pas peur de leurs réactions, qu'ils se referment sur eux-mêmes et te laissent seuls ? »

« Non, je suis persuadé de pouvoir les amadouer et leur faire du bien, à condition de les aborder avec respect, en acceptant leurs réticences éventuelles, qui ne sont que le signe de leurs peurs et de leurs souffrances. Car je ressens aussi une compassion profonde pour les souffrances de chaque être qui se recroqueville sur sa peur de mourir ou sur ses intérêts égoïstes, alors qu'il n'a qu'à se laisser fleurir et s'ouvrir, comme une fleur. »

Le grain de sable se fit plus grave/

« Jamais je ne pourrai te remercier suffisamment pour tout ce que tu as fait pour moi, et tu sais combien je t'aime, infiniment, au point de voir avec tes yeux et de lire à travers toi, comme tu le

fais à travers moi. Mais je sais que je suis arrivé au bout de mon chemin.

J'aspire désormais au repos, et à mieux faire connaître à mes proches cette Vision salvatrice à laquelle tu m'as fait accéder. À quoi servirait de repartir ailleurs, ou même de revenir en France ? J'ai envie de finir ici, de me fondre à ce sable noir, de veiller aux derniers morceaux d'icebergs qui s'en viennent mourir ici, pour les rassurer et les aider à passer de l'autre côté, car j'entends les gémissements de leurs cristaux de glace attaqués par le sel. Je les inviterai à se laisser fondre sans peur, comme moi, dans ce vaste océan sans limites qui nous attend. C'est drôle : moi qui avais tant peur de perdre mon identité dans le sable mouillé, gluant et indistinct, je n'en ai plus peur, j'aspire maintenant à retourner au contraire dans l'océan indistinct et vide des origines. Et je ne sais pas comment te l'expliquer, mais je sens en même temps que je rejoindrai alors les milliers d'étoiles du ciel, où je te retrouverai. Car je sais que je te retrouverai, et que tu m'accompagneras, n'est-ce pas ? Rassure-moi ! » dit-il soudain, en cédant une dernière fois à l'inquiétude métaphysique qui l'avait toujours taraudé et qui avait gâché une grande partie de sa vie.

« Dis-moi que je n'ai pas tort, et que je te retrouverai bien, dans l'éternité de la nuit qui m'attend... »

La perle intérieure et l'étoile polaire

Elle lui parla doucement pour le rassurer, le caressant à travers le tube de verre.

« Je te l'accorde, cet endroit est magique, et je savais que tu t'y sentiras enfin bien, chez toi, avec tes semblables. Moi-même, j'ai retrouvé mes souvenirs de petite fille qui regardait, fascinée, la vitrine du bijoutier que ma mère ne pouvait s'empêcher de regarder à chaque fois qu'elle quittait le domicile pour aller au travail

en descendant tristement dans le métro, me laissant seule au domicile. Je ne rêvais pas comme elle aux diamants qui auraient pu la sortir de la misère, mais aux colliers de perles qui scintillaient sur un présentoir transparent. »

« Pourquoi des perles, plutôt qu'un diamant éternel ? » lui demanda son compagnon

« J'ignore pourquoi, peut-être leur forme de larme me touchait-elle plus que la dureté insensible de la pierre. D'ailleurs, sais-tu que les perles sont façonnées par les huîtres à partir d'un grain de sable ? »

« Non je l'ignorais. Comment est-ce possible ? »

« Les huîtres se défendent contre le grain de sable abrasif qui s'est glissé en elles et qui les dérange, en l'entourant d'une couche de nacre qui deviendra perle. En ce sens, chaque grain de sable est une perle potentielle. Comme tu l'as si bien dit, un diamant potentiel, ou une perle rare, peu importe, existe au fond de chacun de nous, dans chaque fibre de notre corps, de notre être. Il est constitué de nos souvenirs, des peines et des rêves qui en sculptent les facettes innombrables, mais il est aussi, fort heureusement, illuminé de l'intérieur par le feu de nos amours, purifiés et sublimés jusqu'à transcender finalement nos pauvres petites existences illusoire. »

« Même pour un pauvre grain de sable comme moi ? » demanda son compagnon, qui avait besoin d'être rassuré une dernière fois.

Elle lui répondit, la voix grave, chargée d'émotion.

« Grâce à l'amour et à la compassion infinie que la Vision t'a permis de ressentir, tu es tout près d'achever ta mue alchimique et ta transformation intérieure, pour devenir perle et diamant éternel brillant de mille feux sur ce rivage où je te rejoindrai. Je te dois tout, car tu es le grain de sable qui m'aura permis, à moi aussi, de retrouver ce trésor caché au fond de moi et qui, je l'espère, pourra servir d'indication aux autres hommes sur la Voie à

suivre pour échapper aux feux artificiels de leur société en perdition. »

« Mais toi, que vas-tu devenir ? Tu ne vas pas me quitter ? »

Elle sourit, avant de lui confier le fond de sa pensée.

« La vision de la vacuité m'a profondément transformée, moi aussi. Je ressens une compassion infinie pour l'aveuglement de cette société humaine qui court à sa perte avec le dérèglement climatique, et en même temps un amour infini pour mes semblables, hommes et femmes qui souhaitent pourtant, au plus profond d'eux-mêmes retrouver le sens de la vie et de l'amour. Mais il est désormais trop tard pour revenir dans mon pays d'origine et pour me battre à leur côté, je sais que d'innombrables mouvements citoyens s'en occuperont très bien sans moi. Ma place est ailleurs, ici, mon rôle n'est pas encore achevé... »

« Que veux-tu dire ? »

« . Je crois bien que je n'ai plus envie, moi non plus, d'aller plus loin, et que je viens d'atteindre également le terme de mon chemin. Je ressens l'envie de me lover dans le sable noir à tes côtés, de m'incruster dans ces éclats de glace aux facettes de diamant à la fois éphémères et éternels sur lesquels je vais te poser délicatement. Je veillerai jusqu'à la fin sur toi, tel un ange gardien, jusqu'à t'envelopper de nacre et te faire devenir perle, une perle que je polirai jusqu'à ce qu'elle devienne à son tour le miroir où se reflèteront les étoiles. Alors, nous pourrons enfin renaître et devenir, à côté de l'étoile polaire, un nouvel astre indiquant aux humains la seule voie d'amour qui leur demeure possible. »

Elle ne dit plus rien. Ils n'avaient plus besoin de mots, juste de quelques larmes de mélancolie pour la vie qu'ils s'apprêtaient à quitter, de bonheur absolu et d'amour sans limite pour la vie qui continuerait sans eux, mais qu'ils continueraient à servir.

Elle erra longuement sur la plage noire, cherchant la place qui lui conviendrait le mieux, parmi les autres grains de sable noir.

Elle s'arrêta enfin, à quelques mètres de l'océan, dans un endroit abrité du vent. Après l'avoir embrassé une dernière fois, elle déboucha le tube dans lequel elle l'avait transporté, puis fit glisser son cher grain de sable au milieu de ses confrères.

A partir de ce moment, la surimposition des grains qui leur avait jusque-là permis de communiquer était définitivement rompue, et avec elle, toute possibilité de communication. Elle regarda une dernière fois l'océan infini devant elle, puis derrière elle, le pont où débouchait le fjord des icebergs.

Elle se prosterna face au soleil, exécuta encore une fois les gestes sacrés des antiques chamanes, levant les mains vers le ciel, les croisant et ramenant devant elle, puis sur son cœur. Elle recommença son rituel une multitude de fois, diminuant à chaque fois de taille, jusqu'à pouvoir se glisser à son tour aux côtés de son cher grain de sable. Elle put enfin s'enlacer à lui, son manteau de loup abandonné les recouvrant.

Deux était redevenu Un.

Si un témoin avait pu assister à la scène, il aurait eu la surprise de constater qu'après un long moment, le manteau se mit à nouveau à bouger légèrement, comme s'il reprenait vie. La femme sans âge avait repris, dans l'espace infiniment petit et granulaire où elle s'était résorbée, ses incantations et ses gestes rituels, mais elle les exécutait maintenant à l'envers, dans l'autre sens, grandissant à nouveau, remplissant son manteau de loup, puis en sortant enfin pour monter au ciel, dans le vaste espace infini.

Un redevint alors deux, puis trois, quatre, multitude, et enfin l'infinité de la création et des étoiles !

Les légendes islandaises racontent que, depuis ce jour, on peut voir un nouvel astre briller, tout près de l'étoile polaire. Si on prend un télescope, on peut distinguer, au sein de sa lumière particulièrement vive, un autre petit astéroïde lové tout à côté, comme dans ses bras. Ils brillent, désormais unis pour l'éternité,

comme pour indiquer une nouvelle et ultime voie aux humains, celle de l'amour inconditionnel qui invite à unir les amants, les frères et les sœurs, les humains et les autres créatures vivantes ou inanimées, à ressentir qu'indépendamment de leur genre et de leurs différences, ils ne sont que des vagues dans l'océan cosmique de la vacuité. Chacun peut alors comprendre qu'il est appelé à renforcer ce mouvement de solidarité et d'entraide bienveillante qui l'unit aux autres et qui traverse la vie de toute part, en donnant par là même un sens à sa propre existence. C'est vers cette nouvelle étoile polaire et son enfant, que montent désormais les prières des amoureux et des passionnés de la vie, en quête de sens et de protection.

À force de signalements concernant une voiture abandonnée le long de la route, juste avant le pont qui enjambait le lagon glaciaire de Jökulsárló, la police se déplaça finalement quelques jours plus tard. Elle établit un constat et fit rapatrier le véhicule chez son loueur.

Une enquête fut diligentée pour comprendre ce qui avait pu se passer. Ils trouvèrent bien un manteau de fourrure abandonné sur le bord de mer, mais ils eurent beau chercher sa propriétaire, ils ne virent aucune trace de la conductrice. L'enquête fit ressortir qu'elle était décrite, selon les témoignages, tantôt comme vieille dame, tantôt comme jeune femme, tantôt sans âge définissable.

Après deux mois de recherches infructueuses, l'enquête fut finalement close, et les recherches définitivement abandonnées.

Probablement au même moment, à Trouville, Miss Tick sembla s'animer et sourire sur son mur lorsqu'elle vit, un matin, une petite fille venir prendre délicatement du sable à ses pieds pour en verser dans son seau et le ramener chez elle, comme s'il s'agissait

d'un trésor précieux et fragile sur lequel elle avait décidé de veiller de tout son cœur.

La fin du confinement avait été annoncée, la foule était revenue, et le grain de sable, écarté sans égard par le soulier de l'enfant, se secoua soudain en sortant brutalement de son rêve...

L' ATOLL PACIFIQUE DU CŒUR
(Archipels polynésiens, Pacifique, 2023)

>

Voyage et attente

Aéroport de Roissy. Ça caquète, papote et cracotte dans la salle d'attente.

« Mon Dieu 4 heures de retard, c'est terrible ! »

« On va avoir droit à une indemnisation et à un remboursement, tant mieux finalement ! »

« Et ma chambre d'hôtel que j'ai payée cher, je ne vais pas en profiter, je ne vais pas la prendre et demander un remboursement, ça ne sert à rien pour trois heures de sommeil ! »

« Pourvu qu'on ne rate pas notre vol entre île le lendemain, sinon notre forfait va être annulé ! »

« Heureusement on a pu manger, ils ont été corrects et nous ont donné un bon de 20 euros. C'est pas beaucoup, mais c'est ça. »

« Tu as prévenu tes amis, tu as envoyé un mail ? »

« Ah il faut se mettre en mode avion pour ne pas être taxé ! »

Tahiti est loin, loin de ces bavardages, comme une oasis perdue, un lagon oublié dans lequel nous espérons trouver enfin le silence, l'évasion loin de ce monde bavard...

... Ça y est, nous sommes enfin partis ! Le retard était dû à un problème de dégivrage, il fallait changer de pièce, au risque que les sondes pilot responsables d'un célèbre accident d'avion ne tombent en panne à leur tour, rendant la course de l'aéronef aveugle.

Dans l'avion qui navigue maintenant au-dessus d'une mer nua-geuse, je retrouve l'ivresse et la joie enfantine que je ressens à l'occasion de chaque voyage aérien, de voler comme un oiseau dans un ciel aux couleurs d'outre-mer, avec l'impression un peu angoissante d'outrepasser les limites fixées à l'homme puisque, derrière les hublots, le froid et l'absence d'air à 90 000 mètres

d'altitude seraient fatals. Accroché entre terre et ciel dans un avion qui semble immobile, je me sens en apesanteur, comme un cosmonaute qui, sortant de sa capsule, toucherait à la frange de l'infini du ciel et du vide cosmique au-dessus de lui, en ayant à la fois peur et envie d'y être happé.

J'aime contempler, avec un regard vaste un ciel sans limite qui prend maintenant les couleurs violettes du crépuscule. C'est peut-être ce que je suis allé chercher : le regard vaste, comme en méditation, quand on prend suffisamment de distance pour voir les pensées s'effilocheer comme des nuages, en retrouvant le vaste contenant vide de sa conscience. Ne plus suivre nos pensées absurdes. Les plus dangereuses, ce sont celles qui remontent des tréfonds de l'inconscient, réveillées comme d'antiques monstres enfouis qui ressurgissent de blessures anciennes rouvertes sans raison, au hasard d'un événement de la vie.

Que sommes-nous allés chercher, en ces terres lointaines de Polynésie ? Je l'ignore, je rêve de découvrir ensemble de nouvelles terres lointaines qui s'avèreraient finalement si proches qu'on n'aurait plus besoin de partir nulle part, plus besoin de bouger, ni même de mots. J'aspire à l'immobilité réparatrice du silence.

Arrivée à Tahiti

La plupart des voyageurs et écrivains, nourris par le mythe rousseauiste du bon sauvage, arrivent à Tahiti avec le rêve d'un retour aux sources, s'attendant à découvrir la magnificence d'une nature luxuriante, voire à trouver l'amour dans les bras d'une douce vahiné ou d'un beau et jeune pêcheur.

Comme pour contredire ce mythe, le centre-ville de Tahiti ne présente au premier abord que le charme d'une petite bourgade

de province, à peine teintée d'un charme colonial avec ses petites maisons et ses devantures colorées.

Lorsque nous aurons le temps de découvrir un peu mieux l'île, à notre retour, nous découvrirons certes la beauté des trois cascades et des plages exotiques, le charme de la nature dans laquelle Gauguin avait trouvé refuge, les trésors de la nature et du parc botanique aux mille plantes et fleurs chatoyantes. Mais en même temps, sur le chemin de retour des vestiges d'un marae ou temple ancien niché à l'orée d'une forêt, et après la visite d'un musée moderne dédié à la conservation des traces émouvantes de l'ancienne vie à la fois libre et cruelle des Polynésiens avant qu'ils aient été civilisés et acculturés par le christianisme, nous croiserons la file ininterrompue de voitures sortant de Papeete pour profiter du week-end.

Ce rappel de la vie moderne et des embouteillages sonne comme le glas et l'antidote au rêve polynésien, et ne donne qu'une envie : partir, à la découverte d'autres îles !

C'est ce que nous ferons, dès le lendemain de notre arrivée, en embarquant sur notre bateau, un joli deux-mâts sous pavillon grec. Le temps n'est pas au beau fixe, un avis de tempête a même été émis à la météo locale, mais le capitaine a décidé de partir malgré tout pour respecter le programme, en inversant le circuit prévu pour éviter les vents et une houle trop forte.

Trou d'air en avion
Tahiti attend l'orage
Notre bateau tangué

Moorea et la beauté foisonnante de la vie

Le charme opère dès que nous abordons la première île de notre périple, Moorea, protégée par une barrière de corail délimitant un lagon aux eaux turquoise. Les anciens Polynésiens l'appelaient aussi « la pieuvre », pour la forme de sa montagne volcanique dont chaque vallée semble être un bras descendant des sommets pour plonger dans la mer.

La magnificence de la nature explose à chaque pas, dans les feuillages des arbres baignés de lumière, dans les innombrables fleurs tropicales que je serais incapable de nommer, qui parsèment une végétation luxuriante.

J'aime et admire cette explosion de couleur et de formes de vie encore jamais vues, bien plus fortes et intenses qu'aux Antilles. On sent la profusion de la vie, jusque dans les montagnes verdoyantes et les petits sentiers qui s'enfoncent au sein d'une forêt dense. Pour la première fois depuis longtemps, je sens une joie profonde monter des profondeurs de mon être, comme s'il retrouvait le contact ou se réconciliait avec des forces végétales — cette exaltation et ivresse dont parlaient les premiers écrivains lorsqu'ils découvraient une nature si différente de nos climats tempérés. Je comprends l'impression qu'ils eurent, d'avoir découvert un éden perdu sur terre, un petit paradis — même pour les requins, qui s'y ébattent joyeusement !

Moorea la pieuvre
Petit coin de paradis
Aimé des requins

Premier contact émouvant avec l'antique civilisation polynésienne : les vestiges dallés d'un temple à ciel ouvert, nu, sans fioritures ni toit, pour signaler l'absence du Dieu dépecé d'où sont sorties toutes les formes de la création. Seules les traces de socles d'anciennes statues témoignent du fait que ces lieux étaient en même temps que l'absence du dieu, le signe de leur retour possible, si on savait les implorer en honorant leur idole encore empreinte de leur mana, leur énergie sacrée.

J'ai hâte de mieux comprendre leurs antiques croyances et visions du monde, et je me demande quel lien pouvait unir jadis les Polynésiens à de tels dieux, à la fois présents et absents.

Mes interrogations deviennent, avec le mauvais temps et le roulis qui donne envie de vomir à chaque fois qu'on se lève de sa couchette, de plus en plus embrumées : si la multiplicité du monde résulte du démembrement originel du premier Grand Dieu, n'est-ce pas un étrange parallèle avec le mythe d'origine védique qui faisait du sacrifice et démembrement du premier Purusha cosmique, l'origine du ciel et de la terre, puis de toutes les créatures ?

Comment imaginer une filiation, ou même un lien entre ces diverses croyances et peuples, si les ancêtres des Polynésiens étaient de pauvres pêcheurs et agriculteurs chinois n'ayant pas profité de l'essor de l'empire du milieu, obligés de partir vers -4000 sur leurs célèbres pirogues vers Taiwan, avant d'essaimer dans les mers du Pacifique ?

Je me demande ce qui poussa ces navigateurs à ne jamais rester sur l'une des îles qu'ils découvraient, en repartant toujours plus loin, dans une quête d'aventure inassouvie et guerrière ?

Les îles Tuamotu : Makatéa, le *mana* et la revanche de la vie

C'est à Makatea que je commencerai à pressentir un début de réponse. Nous rejoindrons cette petite île éloignée de Tahiti lors d'une navigation éprouvante destinée à éviter la tempête cyclonique. Située à mi-chemin entre l'archipel de la Société auquel appartient Tahiti, et l'archipel de Tuamotu bien plus au Nord Est, elle constitue traditionnellement un refuge pour les bateaux qui veulent éviter le mauvais temps des vents du Sud qui s'engouffrent et tournoient entre les principales îles de de la Société, comme s'ils étaient prisonniers de l'anticyclone qui s'y fixe.

Contrairement à l'image d'Épinal qui se représente les atolls comme des îlots plats et circulaires fondus dans l'immensité de l'océan, Makatéa est visible de loin, barrant l'horizon comme une longue et haute falaise monolithique, sans végétation apparente. Comme tous les atolls, elle fut pourtant bien constituée par l'élévation d'un volcan surgi des profondeurs sous-marines. Sauf qu'à la suite d'un cataclysme, probablement un tremblement de terre, le volcan s'est affaissé dans la mer où il a totalement disparu, son cratère devenant l'atoll protégé par une ceinture de corail. Plus tard, à l'occasion d'un autre tremblement de terre, le sol de l'atoll s'est trouvé projeté comme une nouvelle montagne vers le ciel, sa surrection le transformant en une falaise surélevée au-dessus de l'océan. Au fil des millénaires, le corail à l'air libre s'est calcifié, donnant naissance à d'étranges formations pleines de phosphate, aux figures étranges et fantastiques, à mi-chemin des fleurs de corail et des cheminées de fée de Cappadoce.

Bien entendu, une telle richesse minière excita la convoitise des colons occidentaux qui, au XIX et XX^e siècle, étaient avides de potassium pour d'innombrables applications, dont la fabrication de la dynamite. Des mines à ciel ouvert y furent creusées, une

usine montée de toutes pièces pour broyer puis fondre les débris jusqu'à les réduire en poudre, laquelle était envoyée ensuite en bateau aux quatre coins du globe. L'île jusque-là quasi déserte fut occupée par une nouvelle population de maîtres des forges, cadres, chefs, contremaîtres et ouvriers exploités et payés chichement, à la brouette ramenée.

La population atteignit rapidement plusieurs milliers de personnes. Malheureusement, les ressources en phosphate étaient limitées. Comme sous l'effet d'une frénésie de fin du monde et de gain facile, on construisit alors, pour amener plus rapidement le minerai dans les cales des bateaux, des rails et un chemin de fer aujourd'hui abandonnés, et même un réseau de tuyaux ressemblant à un pipeline élevé au-dessus de l'eau dont il ne reste que de misérables piliers rongés par le sel et la rouille.

L'île ainsi éventrée, violentée et surexploitée, fut finalement abandonnée brutalement du jour au lendemain, quand les calculs montrèrent que les bénéfices ne seraient plus suffisants pour satisfaire l'appétit des actionnaires. La Société minière de Polynésie disparut soudainement, et avec elle, comme par magie, tous les chiffres et documents qui auraient permis d'apprendre le nombre de travailleurs embauchés, d'accidents du travail et de morts. Les ouvriers sans salaire repartirent, les maisons furent abandonnées, tombant rapidement en ruine quand elles n'étaient pas pillées auparavant.

Aujourd'hui, il ne reste quasiment rien du port, de l'ancien village et des installations minières. L'île de Makatéa n'est plus habitée que par une centaine d'habitants misant depuis peu sur l'écotourisme, disséminés dans des petites cabanes en pierre et en tôle, pas loin de la mairie, de la petite école et de l'église reconstruites à l'intérieur des terres.

Les ruines post-industrielles et le silence impressionnant qui règnent sur cette île à peine peuplée, et encore très peu fréquentée

par les touristes vu son éloignement des deux archipels, font cruellement ressortir la vanité de notre monde prométhéen. Les rêves humains de profit, de pouvoir et de grandeur révèlent sur cette île toute leur vacuité et leur insignifiance. Après avoir craché leur fumée, pollué l'environnement, blessé une terre meurtrie, Il n'en reste finalement rien d'autre que des morceaux de fer rouillé, des bouts de tuyau inutiles et un sentiment amer d'inutilité des projets déments des humains.

A l'inverse, et telle est la leçon de Makatéa, la nature a repris partout ses droits. Si les humains se font désormais discrets, les cris des animaux et surtout les chants des oiseaux les ont remplacés. D'innombrables espèces virevoltent et dansent dans le ciel, dont deux précieuses espèces en voie de disparition. La végétation est luxuriante, elle déploie son infinie richesse dans une débauche de formes et de couleurs, de feuillages, d'arbres et de fleurs qui semblent pousser partout de manière anarchique, comme s'ils répondaient à la pulsion vitale d'une Nature qui, longtemps broyée, prend désormais sa revanche en montrant sa magnificence.

Nulle part mieux qu'à Makatéa, je n'ai mieux ressenti cette force vitale qui anime chaque forme vivante, ce *mana* ou cette énergie sacrée à la base de toute vie pour les anciens Polynésiens.

N'est-ce pas la même pulsion fondamentale, appelée *conatus* ou tendance à persévérer et à s'accroître toujours plus dans son être par Spinoza, volonté de puissance une et multiple par Nietzsche, instinct de vie et de mort, Éros et Thanatos indissolublement liés pour Freud et pour Empédocle avant lui, ou même le mystérieux *ka* ou force vitale des anciens Égyptiens, que la Nature nous invite ainsi à ressentir en Polynésie ?

Ile abandonnée
Nature gorgée de *mana*
L'homme est peu de choses !

L'île de Makatéa, par la preuve violente de l'inanité des entreprises humaines lorsqu'elles se détournent de leur source et de leur lien originel à la Nature, est une invitation à la méditation et à la découverte en soi, intime et viscérale, de l'énergie fluide qui fonde la vie et qui circule à travers toutes les formes d'êtres. On ne peut alors ressentir, face à la puissance démesurée de cette nature qui nous enveloppe et nous dépasse de toutes parts, qu'un sentiment de terreur sacrée, résultat d'un mélange étrange d'une part d'admiration et de vénération pour la gratuité de cette force de vie plus forte que tout, et d'autre part de crainte avoisinant la terreur face à son aspect démesuré et potentiellement destructeur. À Makatéa, j'ai vraiment l'impression de renouer avec la vie : je m'y sens, plus que nulle part ailleurs, vivant — particule éphémère portée et traversée par une force de vie en même temps bien fragile !

Et ce *mana*, cette force ou énergie vitale vénérée par les Polynésiens, n'est-elle pas ce lien entre les humains, les dieux et les autres formes de vie que je recherchais à Moorea ? En quittant les quelques habitants d'une même famille qui nous auront servi de guide à travers l'île, je me dis que leur regard franc et intense, leur ouverture et la disponibilité avec laquelle ils nous ont accueillis, leur décision de quitter une vie facile pour revenir vivre sur la terre de leurs ancêtres, sont une manifestation autant qu'une illustration de leur *mana*, rendu peut-être plus visible par le fait qu'ils sont si peu nombreux, sur cette vaste terre qu'ils ont appris à respecter.

Fakarawa et la confrontation au Pacifique infini

Notre bateau quittant l'archipel de la société en allant vers l'archipel de Tuamotu pour éviter la tempête, nous passerons une journée et une nuit en pleine mer, au milieu de vagues bien formées, avec des creux de trois à quatre mètres.

Sur le pont une bonne partie du temps, pour avoir moins mal au cœur, nous fixerons l'horizon pendant de longues heures, sans jamais apercevoir aucune terre à l'horizon, comme si nous avions quitté définitivement le monde humain. Le fait de sentir cette masse d'eau nauséuse s'agiter sans cesse sous nos pieds, de la voir rouler indéfiniment devant soi, avec une ligne d'horizon mouvante qui recule à chaque instant en semblant manger le ciel, donne une autre appréhension de l'océan, que je n'avais jamais senti aussi fort, animé par une violence impassible, indifférent au sort des navires et des humains qui s'y aventurent.

Le ciel sombre d'orage, qui se reflète imparfaitement dans le miroir gris acier de la mer agitée, referme la perspective autour de notre petit deux-mâts qui tangue avec un fort roulis, renforcé par le vent arrière. La nuit, la contemplation d'un ciel aux constellations différentes de celles de notre hémisphère, au point de ne pouvoir y retrouver facilement nos étoiles habituelles, renforcera cette impression d'étrangeté et d'arrachement au monde habituel.

Le lendemain matin, à l'approche des nouvelles terres, le temps sera miraculeusement plus clément. À l'aube, c'est une mer d'huile qui devient soudain calme comme un miroir, prenant une teinte de nacre à peine ridée par quelques brises, avec l'impression d'être hors du temps, dans une parenthèse où toute vie, tout mouvement, serait miraculeusement arrêté. Lorsqu'un vent de force moyenne se lève à nouveau, une heure plus tard, j'ai l'impression de sentir les poumons de la mer se remplir d'air, son ventre se gonfler puis se rabaisser régulièrement pour respirer

avec un souffle qui montre qu'elle s'éveille à nouveau. La peau de l'océan se ride et se crevasse, des vagues en surgissent en crevant sa surface, l'écume sort à nouveau de ses naseaux, comme si elle laissait resurgir une antique colère trop longtemps refoulée.

Heureusement, après avoir franchi la passe de l'île de Fakarawa, nous bénéficierons d'un temps plus clément. À l'inverse de Makatéa, surélevé verticalement au-dessus des flots, c'est un vieil atoll qui s'étend paresseusement tout en longueur sur la ligne d'horizon, au point d'y disparaître si on n'y fait pas attention. Lorsqu'on y arrive en bateau, on a d'autant plus de mal à percevoir les limites de la barrière de corail qui l'entourent et à comprendre qu'on en a franchi les limites, qu'on ne voit devant soi que quelques îlots isolés de plusieurs kilomètres. Seuls le nouveau frémissement apaisé des vagues et le marascet laissent deviner que l'océan continue son mouvement invisible en dessous, à fleur d'eau.

Une fois que le bateau a franchi la passe entre les eaux agitées de l'océan et celles plus calmes du lagon, les deux grandes bandes de terre principales et plates se dévoilent de chaque côté au voyageur, chacune avec sa bande de sable ocre et ses cocotiers paradisiaques.

Il faudra attendre l'excursion du lendemain vers le mythique lagon bleu classé comme trésor naturel par l'Unesco, pour comprendre et ressentir pleinement l'aspect irréel de cet atoll. Sa circonférence mesure une cinquantaine de kilomètres, si bien qu'on a l'impression dès qu'on quitte le bateau en zodiac, d'être en pleine mer, l'horizon semblant à peine parsemé par quelques formes rocheuses qu'on pourrait prendre, de loin, pour des récifs.

Après une heure de traversée, je comprendrai qu'il s'agit en fait de fragments émergés de l'atoll reliés entre eux, juste avant la pleine mer. D'ailleurs, lorsque je me retourne en arrière, surpris, je ne vois plus la bande de terre devant laquelle notre navire avait

jeté l'ancre : avec la distance, et vu sa forme plate, elle s'est également effacée et a disparu de l'horizon, comme si nous étions à nouveau perdus en plein océan.

Cette impression de se retrouver à nouveau dans le même Pacifique immense et sans limite de la veille est pourtant un leurre, puisque mon canot se trouve en fait au sein d'un immense atoll fermé et soigneusement protégé. L'océan qui s'étend au-delà, en paraît d'autant plus vaste, donnant l'impression vertigineuse que, si j'allais toujours plus loin, ses bords s'éloigneraient sans jamais pouvoir s'arrêter sur rien. Les frontières se brouillent, et ce jeu de l'illusion et de la réalité ouvre un espace mystérieux propice au sentiment de l'infini. L'absence de limite, si difficilement appréhendable par notre pauvre intellect borné, s'impose dans l'immensité du Pacifique dont les frontières reculent sans cesse, en menaçant de nous engloutir à chaque instant.

Jamais je n'ai vu, ni hier en pleine mer, ni aujourd'hui dans le lagon, une telle immensité infinie de l'océan qui occupe tout mon champ visuel, à 360°, comme s'il respirait et se dilatait dans un espace toujours plus vaste, en me happant et rendant notre présence humaine si insignifiante.

Le soir, je retrouverai cette impression en regardant une mapemonde : si on met, au centre, les minuscules points marquant la présence des îles de la Polynésie française, on a l'étonnement de ne voir que la masse bleue du Pacifique. Aucun continent n'apparaît autour, la Californie étant à plus de 4000 kilomètres, presque autant que l'Australie de l'autre côté du globe.

La mer infinie
Respire et se dilate
Avale le ciel

Sur le pont supérieur du bateau, je me laisserai alors à l'ivresse et au vertige d'être perdu au sein d'un espace infini qui me dépasse de toutes parts et qui s'étend en absorbant les atolls et les îlots comme autant d'illusions, au point de perdre tout repère. L'impression est d'autant plus forte que l'immensité de l'océan est baignée par une lumière dense, intense, quasi surnaturelle et transparente, qui fait mal aux yeux au début, jusqu'à ce qu'on parvienne finalement à l'apprivoiser, en la laissant irradier autour de soi comme une aura — l'aura indescriptible et toujours changeante des cieux du Pacifique dans laquelle on n'a plus qu'à s'abandonner.

Les peintres et artistes venus chercher l'inspiration en Polynésie, de Gauguin à Segalen et Brel, ne s'y sont pas trompés, happés par l'appel de la lumière qui faisait danser les couleurs de leur palette et de leurs mots, briller et vibrer le contour des objets qui luisent et ressortent avec une netteté plus vive que dans notre univers habituel, comme s'ils se détachaient de leur fond et s'avançaient vers nous, en trois dimensions. Lorsque, après avoir traversé le lagon vert aux couleurs turquoise dues aux algues dont se nourrissent les tortues, nous débarquerons finalement dans le petit lagon bleu paradisiaque protégé au sein de l'atoll et baigné d'une lumière translucide, j'aurai l'impression de voir toutes les couleurs se fondre en une pâte lumineuse et éclatante, immatérielle, dilatée à l'infini, avant que chaque objet reprenne peu à peu sa forme, ses contours et ses couleurs précises.

Je n'ai connu cette impression d'espace infini et de lumière vibrante découpant les formes au couteau, que deux autres fois dans ma vie : au Tibet, à plus de 4000 ou 5000 mètres d'altitude, là où la raréfaction de l'air fait également ressortir les couleurs primaires de manière vive, en donnant l'impression de pouvoir toucher de la main un ciel immense. Ému aux larmes, je ressens à nouveau l'ivresse des montagnes qui m'avait alors saisi, mais sous la forme d'un enivrement de la mer, retournée et fondue dans

une lumière céleste qui la transfigure. Pendant un bref instant, une éternité, il n'y a plus rien, il y a tout — extase des retrouvailles et de la fusion dans un sentiment océanique oublié depuis longtemps, et que je retrouve parfois en zazen.

J'ignorais que la Polynésie me permettrait de retrouver cet espace vaste et vertical de la méditation, ce regard d'aigle de Nietzsche, cette vacuité dense et pleine d'énergie lumineuse d'où tout émerge et où tout retourne, en un changement et un renouvellement perpétuel. Comme j'ignorais, en me baignant dans le lagon bleu et côtoyant des requins apparemment inoffensifs, que je devrais fatalement en payer le prix, et qu'à l'extrême joie, suivrait bientôt une extrême tristesse.

À côtoyer et me baigner ainsi dans l'ivresse de l'infini, je me sentis soudain, au moment de reprendre le zodiac pour rejoindre notre bateau, submergé par une mélancolie infinie, celle de l'extrême solitude métaphysique à laquelle est condamné tout être humain lorsqu'il prend conscience de sa déréliction fondamentale face au destin tragique et solitaire de sa vie. C'est probablement l'autre face de la transfiguration opérée par le Pacifique : la compréhension soudaine que nous ne sommes rien face à cet espace infini, face à cette mer monstrueuse tant elle est indifférente à notre sort. Car le Pacifique peut tout autant offrir l'occasion de s'ouvrir à l'illimité sans limite de l'univers, que faire sentir de manière viscérale la place dérisoire qu'y occupe de l'homme, tenté alors d'abdiquer sa vie en s'y noyant, en un ultime geste dérisoire de liberté. C'est probablement ce qui a amené tant de célèbres navigateurs à se laisser finalement tomber en mer, et à s'y perdre.

Plus tard, je découvrirai que ce sentiment de solitude extrême renvoyé par le Pacifique a touché tous les navigateurs qui s'y sont un jour perdus. Tavae, pêcheur tahitien qui va errer cent dix-huit jours en mer sans voir aucune terre, évoque ainsi ce moment de

déréliction extrême, cette impression « d'être entré sans s'en rendre compte dans le vide infini du monde, une infinité désolée ».

« Le vent m'avait entraîné loin des terres, j'ignorais où m'emportait le courant, et j'eus soudain le sentiment vertigineux d'être entré sans y prendre garde dans le vide infini du monde... Le soleil avait commencé à décliner, une houle longue et puissante soulevait mon bateau avec la ponctualité monotone d'un balancier d'horloge. Je restai un moment à contempler le vide hallucinant de ce tableau, guettant inconsciemment, je crois, un indice, un objet, quelconque qui serait enfin à mon échelle. Comme il ne se passait rien, l'idée me traversa que ce pouvait être cela, la mort : cette solitude incroyable, interminable, cette surdité des choses, dans un néant de mer et de ciel confondus. Oui, ça pouvait être cela, la mort. Peut-être avais-je quitté le monde des vivants pour entrer insensiblement dans celui des défunts. »

Je me suis retrouvé, moi aussi, à une échelle bien plus modeste, happé par l'immensité de l'océan, submergé par ses vagues indifférentes à votre sort, qui hurlent, partout, l'inutilité et la disparition inéluctable de l'homme, qui ne peut que s'y sentir en trop. J'ai à nouveau senti le Cri de Munch monter en moi, comme une antique révolte et plainte infinie pour dire combien l'homme, perdu sur un pont ou une passerelle dérisoire entre les deux néants de la naissance et de la mort, peut se sentir seul face à un univers liquide impassible.

Je me rassurais en me disant que c'était d'autant plus logique et justifié de ressentir de tel sentiment que je venais d'avoir

soixante-dix ans, et qu'après plusieurs deuils et rappels à l'ordre de mon corps, j'avais compris que je ne pourrai, comme tout être humain, compter que sur moi-même face aux épreuves, même si l'amour et le soutien de ses proches sont toujours un baume et un appui rassurant. N'est-ce pas d'ailleurs la leçon de Tavae, le mantra qu'il se répétait, perdu sur son frêle esquif en plein Pacifique ?

« *Garde tes forces pour toi, pour résister et te sauver !* »

Après tout, me rassurais-je, c'est peut-être le prix à payer pour accéder à des états parfois extatiques qui justifient pour moi la vie — et peut-être aussi l'épreuve à franchir pour ceux qui veulent intégrer *mana*, la force de vie polynésienne, indistinctement bonne, rassurante, mais aussi terriblement inhumaine et cruelle, comme en témoigne l'histoire du peuple polynésien faite de douceurs, de guerres perpétuelles et de cruautés sans nom qui suffisent à détruire le mythe du bon *sauvage*.⁰

Rangiroa, le secret du lagon et de l'amour

Après une traversée de nuit, assis à l'avant du bateau, je contemple la passe du nouvel atoll de Rangiroa dans laquelle notre deux mats vient de s'engager, à la fois au moteur et en ayant déployé ses voiles, ces dernières lui servant à augmenter sa vitesse et à contrebalancer l'effet du roulis. Pendant les dernières heures de la navigation, nous avons eu la surprise d'être accompagnés par un oiseau qui suivit le bateau sans se fatiguer, en restant à la même vitesse. Il paraît que c'est le signe d'une terre à proximité, les anciens Polynésiens sachant que tel oiseau indiquait une île à

moins d'une ou deux journées, et tel autre oiseau plus petit, le rivage tout proche, à moins d'une heure. C'était notre cas.

Après avoir franchi la passe de Rangiroa, puis un petit passage tumultueux entre deux îlots où s'ébattent des dauphins, nous longeons encore pendant une bonne heure une longue bande de sable et de cocotiers de chaque côté, avant d'accoster enfin sur le quai du petit port aux quelques maisons en tôle.

Il nous faudra encore une autre heure pour rejoindre, avec une petite embarcation à moteur venue nous chercher, d'autres îlots où se cache un lagon bleu réputé., inscrit à l'Unesco. Debout pour éviter les coups encore rudes de la mer, je fixe l'horizon et retrouve le même mélange de sentiments face à l'immensité de l'océan, décuplés par la taille de l'île. Rangiroa est en effet le plus grand atoll de la Polynésie française, avec une circonférence de 250 kilomètres et un diamètre de 50 kilomètres, si bien que les côtes disparaissent encore plus rapidement qu'à Fakarawa, pour ne laisser briller à l'horizon qu'une ligne bleue scintillante. Après une petite pluie passagère, la lumière est encore plus pure et étincelante, comme si elle avait été lavée par l'ondée, sa réverbération dans le miroir de la mer étant aveuglante.

Alors que je me laisse bercer par ces souvenirs et par les réminiscences à la fois enivrantes et angoissantes que l'immensité du Pacifique avait déjà suscitée en moi la veille, je vois poindre à l'horizon des petits îlots. Encore une fois, je me suis fait piéger par l'illusion, prenant pour l'océan infini, la mer intérieure de l'atoll, si vaste que j'avais cru être déjà perdu dans son immensité ! Qu'importe finalement, l'impression d'espace infini est là. N'est-ce pas le principal ?

Fixant le non-horizon de l'océan qui se dérobe et recule à chaque avancée du zodiac, je me laisse doucement dériver dans une méditation tibétaine d'inspiration dzogchen. Contemplant le point d'un minuscule îlot au loin, je m'y absorbe complètement,

longuement, jusqu'à sentir ce point s'agrandir, rayonner, devenir l'espace vaste et infini dans lequel je me sens désormais fondu, mer et ciel indistinctement liés dans une aura lumineuse. Mon regard devient vaste, s'agrandit encore à partir de son centre, c'est le regard de l'aigle qui voit à 360°, qu'on retrouve en méditation et en yoga grâce à un retournement de la conscience sur elle-même, jusqu'à retrouver la présence large sous-jacente d'une conscience capable de tout accueillir, ouverte sans jugement à tout ce qui se présente à chaque instant.

Me tenant fermement aux montants de la frêle embarcation qui traverse les vagues, je ressens à nouveau l'ivresse de l'espace vaste déjà découvert en zazen, aux sommets du Tibet et du Bhoutan. Je me laisse absorber par le souvenir du vaste espace lumineux et fluide des cieux tibétains, jusqu'à ce qu'imperceptiblement ils deviennent l'océan devant moi. Les nuages viennent rider la peau de la mer, puis des vagues surgissent sur le miroir sans tain de l'océan, comme pour mieux écouter les paroles du vent. Comme vous les humains, murmure maintenant à mon intention la brise naissante, les vagues ne sont rien avant d'apparaître sur un fond de néant indifférencié. Elles apparaissent mystérieusement dans un pli de la peau océane, puis elles se gonflent, deviennent houle, grondent, mugissent à travers les haubans de vos bateaux. Chacune affirme plus fort sa singularité, et en même temps crie sa solitude, sa peur panique de devoir disparaître dans l'océan dont elles se sont arrachées un bref instant. L'écume à la bouche, elles crient leur différence et leur soif de vivre, se révoltent en vain, car inéluctablement elles vont finalement s'en retourner à la mer. Et pourtant, elles luttent, comme si elles entendaient le message que nous a transmis Tavae :

« Garde tes forces pour toi, pour résister et te sauver ! »

La phrase tourne en boucle dans mon esprit depuis la veille. Je souris en me disant qu'au moment de leur ultime souffle, à l'instant où elles s'affaissent et retournent à la mer, les vagues comprennent peut-être le leurre de ce qu'elles avaient pris pour un isolement métaphysique, alors qu'elles reviennent finalement se fondre dans l'océan indifférencié de leur origine, en retrouvant une dimension beaucoup plus vaste — l'infini de l'océan !

Le temps que je laisse mon esprit divaguer au grès des flots, l'océan s'est calmé. Le grand lagon bleu dans lequel notre zodiac s'est arrêté est plus vaste et impressionnant encore que celui visité la veille. Il n'est pas enchâssé dans les eaux turquoise d'un petit îlot à la baie ronde intérieure comme à Farava, la beauté des atolls polynésiens étant que chacun développe son propre éco-système. Composé de cinq à dix minuscules îlots reliés entre eux par du sable, il offre grâce aux coraux qu'il abrite et au faible tirant d'eau, une surface d'un bleu outremer intense, à la réverbération solaire aveuglante. Les cocotiers qui le bordent soupirent langoureusement en nous offrant leur ombre réconfortante dont nous nous méfions toutefois, par peur de la chute fatale d'une noix de coco. Les requins, innombrables dans ces eaux, ne semblent pas agressifs lorsque nous les frôlons en nageant autour d'eux, découvrant qu'au-delà de la peur instinctive et viscérale que nous ressentons tous au début à leur proximité, une cohabitation entre espèces est peut-être possible. Le lieu m'apparaît comme un microcosme, un monde clos édénique, perdu au sein d'un vaste océan. N'est-ce pas le signe et l'espoir, en tout lieu et à tout moment, de la possibilité véritable d'une île et d'un autre monde possible ?

En m'endormant, mes rêves se laissent bercer doucement par cette utopie. J'ai l'impression que chacun abrite ou peut retrouver en soi un lagon pur, où retrouver son intégrité. Cet espace intérieur, on peut le sentir respirer au plus profond de soi, il nous redonne alors notre place dans le monde, et on comprend alors qu'il n'est autre que celui du cosmos infini qui nous recouvre de son

manteau de nuit. Il peut parfois apparaître comme une utopie lointaine, voire inatteignable lorsqu'on est pris dans les tourments de l'existence, mais il suffit de se tourner vers lui, de retrouver un rythme plus ample, une respiration plus naturelle, pour le sentir s'éveiller dans le bas du ventre, grandir, croître et monter le long de la colonne vertébrale, pour s'ouvrir finalement au plus profond de nous-mêmes, dans notre cœur, comme un bourgeon qui éclot avec la force de l'amour. Car le lagon caché en nous est aussi une fleur : comme elle, il n'existe longtemps que sous son état de bourgeon, mais il peut s'épanouir délicatement en suivant le rythme de la lumière, en se laissant nourrir et bercer par elle dans notre cœur, jusqu'à retrouver confiance en soi, en s'ouvrant alors avec gratitude à toutes les formes de vie qui nous entourent, envers lesquelles on peut alors sentir un amour infini s'épanouir, plein de compassion pour toutes les souffrances et les sentiments de solitude qu'elles connaîtront aussi, inéluctablement.

Les atolls du cœur
Se protègent des tempêtes
Pour mieux nous aimer

Oui, l'atoll perdu du cœur existe bien en chacun de nous, caché au plus profond de sa solitude métaphysique, c'est non seulement un havre où se réfugier à tout moment, mais aussi l'œil du Pacifique qui permet d'amadouer, d'entrer en contact et de se fondre finalement avec cet infini sauvage qui l'entoure comme les deux néants menaçants de la naissance et de la mort.

Je lirai plus tard que Tavae sortit de son désespoir en ayant soudain la révélation qu'il n'était pas seul, qu'il était accompagné dans son sillage par des centaines de petits poissons qu'il pouvait pêcher pour survivre, en s'excusant de devoir les tuer. Ils

devinrent ses amis, auxquels il prit l'habitude de parler et de se confier avec amour et reconnaissance.

« Combien de jours, combien de semaines d'errance immobile m'avait-il fallu pour en arriver là ? Je continuais à observer les signes annonciateurs de ma propre disparition quand je fus émerveillé par la quantité de petits poissons qui frayaient dans mon ombre. On ne les voyait pas au premier regard, ils se tenaient en bancs argentés, à différentes profondeurs, nageant imperceptiblement dans le courant, se nourrissant certainement des algues et des organismes minuscules qui y pullulaient. Mon dieu, me dis-je, et moi qui me croyais seul ! Je guettais sur l'horizon lointain une vie qui fut à mon échelle, et cette vie se cachait là, sous moi. Je n'avais eu qu'à me pencher pour la découvrir. La présence de ces poissons par centaines qui m'accompagnaient, qui avaient élu domicile sous mon bateau parce qu'il leur apportait leur subsistance quotidienne m'entraîna dans une rêverie pleine de souvenirs d'enfant. Petit, on nous racontait en forme de conte qu'avant d'être une terre Tahiti avait été un grand poisson. [...] Oui, dans nos contes d'enfant, même les terres prenaient un jour la mer pour découvrir d'autres horizons. Même les montagnes. Et toujours les poissons accompagnaient ces longs voyages ».

Je me souviens également d'avoir également entendu que jadis, à Tahiti, quand on n'avait pas besoin de regarder l'heure sur sa montre à tout bout de champ, on se donnait rendez-vous à une, deux, trois ou quatre pétales ouverts ou fermés de la fleur de tiaré, puisqu'elle s'ouvre et se ferme en suivant la course du soleil. N'est-ce pas une invitation à délaissier nos objets techniques et à

se tourner vers la nature, à laisser s'ouvrir notre cœur, comme la fleur de Tiaré, pour mieux retrouver en nous, et laisser se répandre harmonieusement la lumière pure de notre lagon bleu ?

En sortant de mon demi-sommeil, j'ai l'impression d'avoir compris un nouvel élément du puzzle et de l'énigme que la Polynésie offre au voyageur. Certes, elle attire au début pour la magnificence exotique de sa nature et pour la pureté de sa lumière, mais elle invite ensuite à y trouver la manifestation d'une force vitale ou *mana* présente en chacun. Elle force les voyageurs qui ne se réfugient pas dans leur cabine en cas de mauvais temps, à se confronter à la fois à l'infinité inhumaine du Pacifique, à la solitude métaphysique de l'homme ramené à son inanité profonde, et à la possibilité de trouver malgré tout, partout, en soi-même, un archipel protecteur, une île habitable, un atoll et un lagon où retrouver la source rafraichissante et salutaire de l'amour.

Je le comprends maintenant : l'exil de l'homme dans un océan qui le dépasse de toutes parts comporte une dimension initiatique. L'oiseau qui accompagna notre bateau en annonçant la proximité de Rangiroa, mais aussi les milliers de poissons qui s'ébattaient dans le sillage de notre bateau en étaient le présage : nous ne sommes en fait jamais seuls, nous sommes, à chaque instant, qu'on le veuille ou non, reliés à une chaîne infinie d'autres êtres et formes vivantes dont nous dépendons et avec qui nous échangeons, même inconsciemment, dans une chaîne de connexion et d'interdépendance toujours changeante. Il revient à chacun, dans ce maillage invisible qui nous relie aux autres, de savoir comment favoriser les forces de l'amour et de l'ouverture, plutôt que celles de la fermeture, de la haine et de l'enfermement.

Oui, il est probablement indispensable de passer par les affres de la solitude métaphysique et du Cri révolté de Munch, pour découvrir au plus profond de soi qu'il n'existe ainsi qu'une seule issue face au mystère fascinant et angoissant de l'existence :

l'humble reconnaissance de son lien et de sa dépendance aux autres formes de vie qu'il faut apprendre à respecter ; et, plus encore, le désir d'un amour absolu, ample et vaste comme l'océan qui abrite tant de formes de vie animales, végétales et minérales capables de cohabiter en une mystérieuse harmonie qui inclut autant l'entraide, que la prédation des espèces entre elles.

Peu importe que cet amour absolu qui existe au fond du cœur de chacun, ce Oui inconditionnel à la vie sous toutes ses formes, soit fusionnel au point de ne vouloir faire qu'un seul et même océan, ou soit différencié en milliers de vagues ayant chacune peur de perdre son individualité, préférant jouer le jeu du désir et de la parade amoureuse. Car les formes que peut prendre l'amour authentique, inconditionnel et absolu comme l'océan, peuvent être infiniment variées. Aucune n'est supérieure à l'autre, du moment qu'elles sont sincères, font l'objet d'un don gratuit, accueillant l'autre comme il est dans sa singularité unique, en permettant, même à travers un simple baiser et un échange de son souffle vital, d'embrasser l'univers entier, en se voyant magiquement transporté jusqu'aux confins de l'univers.

Tikehau et le retour à la vie simple

Après la démesure des grands atolls, nous visiterons le lendemain un plus petit atoll, à taille humaine, Tikehau. La population qui vit sur l'îlot principal où notre bateau a accosté y est faible, à peine cinq cents personnes, ce qui permet tout juste d'y maintenir une petite école élémentaire. Lorsque les enfants doivent la quitter pour la grande école, ils doivent se rendre sur l'île de Rangiroa où ils seront internes, ne revenant que pour les grandes vacances de plusieurs mois. C'est souvent une déchirure, le drame de devoir quitter à la fois ses parents et son île, si bien que nombre des

écoliers refusent de repartir loin de chez eux pour continuer leurs études.

Échec scolaire et déscolarisation sont les deux maux qui rongent la petite communauté, les jeunes désœuvrés s'habituant à la langueur des journées qui n'en finissent pas de passer, et trouvant refuge dans la drogue qui commence à circuler de plus en plus facilement. Trafic difficile à contrôler ou à réprimer, une seule policière assurant la sécurité de l'île.

Lorsque des plaintes ou des affaires plus graves éclatent, les dossiers sont remontés à Tahiti jusqu'à ce que leur nombre soit suffisant pour justifier d'envoyer des gendarmes, et éventuellement des juges qui traiteront alors les affaires en souffrance.

À part la petite mairie et l'infirmerie locale destinée à assurer les premiers soins et à repérer les personnes qui devront prendre l'avion pour aller à Tahiti faire des examens approfondis ou suivre des traitements urgents, l'économie de l'île vit du tourisme et du commerce des noix de coco. Elles servent à tout, les feuilles des cocotiers permettant de faire des toitures autant que des plats, assiettes et autres objets artisanaux. Les noix de coco une fois cueillies à maturité sont quant à elles séchées et broyées pour obtenir de l'huile et du lait de coco.

L'atoll, à peine surélevé au-dessus du niveau de la mer, se trouve à cause du dérèglement climatique en danger de submersion lors des prochaines décennies à venir. La barrière de corail qui protège son écosystème fragile est déjà en mauvaise santé, menacée de disparition à cause de la montée du niveau de la mer, si bien qu'il est interdit depuis peu de temps aux bateaux d'y jeter l'ancre, pour la préserver et ne pas abîmer les fonds marins.

Nous passerons une journée calme sur cet îlot préservé, nous reposant sur de longues plages de sable rose aux couleurs de l'aurore, baignant dans une eau chaude pour une fois peu fréquentée par les requins, bercés par les paroles de notre guide local qui

nous raconte la vie quotidienne sur son île. Charmés par la beauté de l'île, touchés par la fragilité de son écosystème, nous nous prenons insensiblement à rêver de rester plusieurs mois, voire plusieurs années pour profiter de ce petit coin de paradis avant qu'il ne disparaisse.

Point de suspension

Tikehau à fleur d'eau

Est à fleur de peau

Aucune envie de revenir sur le bateau pour retrouver les histoires de la vingtaine de touristes avec qui nous voyageons et partageons la vie quotidienne sur le deux-mâts. L'ambiance n'y est pas au beau fixe, un petit groupe de trois mégères polluant l'ambiance en critiquant tout pour constituer un dossier afin de se faire rembourser le voyage. Des rats, nous dira avec mépris le cuisinier qui quittera le navire à cette escale, excédé par leurs remarques et par leurs plaintes perpétuelles.

Or, comme en témoignent d'innombrables légendes maritimes, les rats ne sont pas les bienvenus sur un bateau, ils s'y accrochent et le quittent en dernier. À défaut de nous en débarrasser, nous devons donc, hélas, subir leur influence néfaste pendant le reste du voyage. Je m'engueulerai avec elles, ce qui aura au moins l'avantage de rabattre leur caquet, en cessant de nous polluer avec leurs plaintes incessantes.

En m'endormant, je ne peux m'empêcher de comparer les deux modes de vie des habitants locaux qui cultivent la douceur de vivre sur leur petit îlot, et celui des touristes occidentaux perpétuellement insatisfaits. Qui est le plus heureux ?

Huanine et les cosmogonies premières

Après une nouvelle journée de traversée plus confortable, notre bateau remontant le vent de face en offrant moins d'occasions de roulis, nous faisons route à nouveau vers l'archipel de la Société que nous avons évité à cause du mauvais temps et d'une alerte cyclonique.

Nous faisons escale à Huanine. Comme pour toutes les îles de cet archipel dont fait partie Tahiti, l'île est apparue plus récemment. Elle rompt avec les atolls plats, plus anciens, de l'archipel des Tuamotus que nous venons de quitter, avec leurs longues bandes de sable blond qui s'élèvent à peine au-dessus de l'océan. Comme à Moorea, le relief est montagneux, l'île étant organisée autour d'un ancien volcan sur les flancs duquel nous monterons pour admirer la vue panoramique. L'ancien cratère, encore bien visible et bien délimité, est désormais totalement occupé par un lagon aux eaux turquoise. La végétation y est aussi remarquable, des pins parasols importés ayant colonisé l'île et remplaçant peu à peu les cocotiers en striant les flancs de la montagne par leur rideau étrange qui, de la mer, semble s'avancer vers la mer, en protégeant la montagne.

L'île fut l'une des seules qui résista victorieusement à l'imposition d'un protectorat par la France. Ses habitants gagnèrent même une bataille, mais durent par la suite signer à leur tour l'acceptation du protectorat, ne pouvant rien contre les canons des navires, ni contre les missionnaires capables de guérir les maladies qu'ils avaient emportés avec eux et contre lesquels les dieux polynésiens ne pouvaient rien. Preuve, pour la population locale, que le Dieu unique et le Christ des Blancs était le plus puissant, et qu'il valait mieux se convertir pour se protéger des nouveaux fléaux que les colons avaient amenés avec eux, et qui s'abattaient de manière impitoyable sur eux. Si, en plus, leurs canons pouvaient

servir à se défendre des tribus voisines avec lesquels ils étaient en perpétuelle guerre, c'était apparemment tout bénéfique pour eux. C'est ainsi qu'en moins d'un siècle une culture ancestrale disparut, les prêtres blancs exigeant la destruction des temples, des idoles, statues et croyances locales. Comme les djihadistes musulmans qui font aujourd'hui figure à juste titre de barbares, les missionnaires chrétiens firent édicter par la reine de Tahiti un code extrêmement sévère : interdiction de porter le pagne et le costume traditionnel, de parler sa langue maternelle, de prier les anciens dieux, de danser et même de se tatouer, sous peine de condamnation à mort.

De nos jours, je contemple avec nostalgie les restes de marae qu'un anthropologue américain vivant sur place explique à peine, préférant prédire l'instauration d'une nouvelle culture mondialisée faite d'aéroports gommant les distances, de téléphones mobiles et d'applications électroniques remplaçant les anciens chamanes par une ubiquité virtuelle, les hamburgers, coca-cola, films hollywoodiens et chanteurs anglais imposant d'après lui un nouveau mode de vie uniforme pour toute la planète. Je ne peux m'empêcher de lui dire qu'il faut être américain pour croire que Coca, Mac Do et Apple constituent en soi une culture, en oubliant tous les rituels, les systèmes de croyance et de valeurs qui fondent la cohésion d'une société et qui, fort heureusement, continuent à être partout différents. Aujourd'hui La Chine, la Russie, les pays arabes et l'Inde, soit 2/3 de la planète, ne se revendiquent-ils pas d'autres valeurs que celles de l'Occident et des Usa ?

L'oubli de l'antique culture autochtone, dont il parle à peine, est d'autant plus injuste que les anciens mythes polynésiens sont riches des trésors injustement oubliés, bien loin de l'hédonisme du bon sauvage insouciant des Occidentaux. Ils sont au contraire empreints de réflexions métaphysiques sur la vie et la mort, au point que l'écrivain Jean Claude Guillebaud écrira en 1952 ces

quelques lignes, dans lesquelles je trouve l'écho de ce que j'ai ressenti quelques jours auparavant :

« Il faudra dire bientôt et plus longuement le principe de mort qui flotte aussi sur ces terres océanes, comme si les plaisirs trop faciles de l'atoll et du lagon y abritaient leur propre punition. Pourquoi voit-on ce continent comme un Club Méd géant, alors que c'en est le plus métaphysique qui soit ? »

Avant lui, Segalen avait déjà exprimé cette part sombre du soleil tahitien en un magnifique oxymore :

« Les hommes meurent, la rivière coule à plein bord. »

Jack London s'était contenté d'une sentence brutale :

« La mort règne partout. »

Ces écrivains ne pensaient pas qu'au triste sort de ce peuple heureux et joyeux, tout autant que cruel, réputé guerrier et cruel, dont ils virent avec tristesse la mort et l'acculturation amenée par les Blancs et les missionnaires. Ils avaient compris, en sondant les mystères de leurs croyances religieuses et de leurs cosmogonies, que la Mort et la Solitude y occupent la première place.

À l'origine du monde, le dieu créateur Taaroa se tient en effet, comme en un coquillage, dans le vide originel puisqu'il n'y avait rien d'encore manifesté :

« Point de terre, point de ciel, point d'hommes »

Ils étaient en même temps, selon la légende, tous contenus potentiellement en lui, puisqu'il était, en même temps que Rien, potentiellement Tout. Ressentant l'immense solitude métaphysique originelle qui marque de son sceau tout être,

« Il appelle, mais rien ne lui répond ; et, lui seul existant, il se changea en l'univers. Les rochers sont Taaroa, les sables sont Taaroa, Taaroa est la clarté, il est le germe, il est la base, l'incorruptible, le fort qui crée l'univers, l'univers grand et sacré, qui n'est que le corps ou la coquille de Taaroa »,

dit l'une des premières cosmogonies indigènes recueillies par le voyageur Jacques Antoine Moerenhout en 1837, avec des accents en résonnance étrange, autant avec les mythes tibétains sur le rigpa ou Vacuité originelle contenant tout, qu'avec la cosmogonie hindoue expliquant la création du monde par sur le démembrement du Grand corps cosmique de Purusha.

Dans cette autocréation du monde, Taaroa va séparer violemment les deux parties de la coquille, la Terre dont les éléments matériels ont du mal à se tenir ensemble d'un côté, et de l'autre côté le Ciel lumineux qui va les accueillir, les contenir et les illuminer, appelés à devenir respectivement le monde du Haut et le monde du Bas. Ceux-ci furent coupés et éloignés l'un de l'autre grâce aux efforts des premières créatures coincées entre eux : elles eurent besoin de les séparer violemment comme Chronos dut émasculer, dans les mythes grecs, son père le Ciel enlacé à sa mère la Terre qui l'empêchaient de naître et de respirer. Lorsque les deux mondes d'en Haut où se sont réfugiés les dieux et les

âmes après la mort, et d'en Bas où nous vivons, furent ainsi disjointes, Taaroa put alors s'unir avec les différentes parties de l'univers ainsi isolées en donnant à chacun le le souffle de vie qui les anime et qui les individualise. Ainsi naquirent et se déployèrent les dieux intermédiaires, les plantes, les hommes, qui sont autant de parcelles de divinités et de manifestations de la force divine originelle *mana* dont nous avons déjà parlé. Il en résulte un panthéisme, ici encore très proche de l'ancienne religion grecque polythéiste : il existe une infinité de dieux dont on doit prendre soin, chacun d'entre eux prenant mille formes différentes, le dieu des arbres ou des rochers prenant à chaque endroit, à chaque carrefour, des formes spécifiques.

D'un point de vue anthropologique, l'homme issu de la Solitude radicale et métaphysique du premier Dieu, doit accepter avec fatalité la mort de sa forme individuelle. Toujours d'après le même texte, Fatou, divinité de la lune, expliqua ainsi à Hina la divinité de la Terre qui lui demandait s'il pourrait faire revivre l'homme après sa mort, puisque la végétation renaît après chaque hiver : « Non, je ne le ferai pas revivre. La terre mourra, la végétation mourra, elle mourra ainsi que les hommes qui s'en nourrissent. » Le génie de la lune répondit : « Fais comme tu veux, moi, la lune revivra sans cesse ». Depuis, « ce que possédait Fatou périt, et l'homme dut mourir. »

Ce destin tragique qui marqua à jamais la finitude des hommes en alimentant la certitude de leur disparition inéluctable ne poussa pas les Polynésiens à se consoler en s'inventant des religions et des croyances en un au-delà immortel, comme tant d'autres civilisations croyant que les bons seront récompensés dans l'au-delà, alors que les méchants seront punis en enfer. Il alimenta plutôt ce que je serais tenté d'appeler une vision poétique circulaire de la vie.

C'est en tout cas ce qui ressort des confidences faites à Georges Foster en 1773 par Toutavai, chef religieux indigène. À la mort, expliqua-t-il, l'énergie vitale ou *mana* des hommes quitterait en effet le corps par la bouche. Le fondement individuel *Ti*, de leur être responsable de leurs pensées (nommées *parou no te obou*, littéralement *paroles dans le ventre*) s'échappe et va alors rejoindre le monde d'en Haut, où la divinité le mange et le réabsorbe en lui. Il laissera flotter ces deux principes *Ti* et *mana* dans le monde d'en Haut, à moins que, sans qu'on sache pourquoi, il projette à nouveau leur *mana* sur Terre, pour animer de nouvelles formes de vie. L'être humain qui naîtra est ainsi, véritablement, le résultat des souffles vitaux bien plus anciens de son père et de sa mère. C'est pourquoi il devra toujours respect à ses parents, assurera le culte des ancêtres, vénèrera les milliers de statues et idoles où s'abritent les forces des Ancêtres et des mille divinités locales, dans une circularité et un recommencement perpétuel de la vie.

Les pierres sont sacrées
À Huanine elles ont capté
Les âmes trépassées

Nous quittons l'île émus par son atmosphère sacrée et grave.

La suite et la fin de notre voyage nous permettront de revenir progressivement revenir à la civilisation contemporaine. Les îles de la Société sont en effet à la fois plus proches de l'île principale Tahiti et de sa capitale Papette, plus habitées et donc plus civilisées, sans besoin de franchir de grandes distances et d'affronter l'immensité du Pacifique pour passer de l'une à l'autre.

Retour aux îles de la Société : Splendeurs et misères de Bora Bora

Bora-Bora, où les Américains installèrent leur base militaire de ravitaillement lors de la Seconde Guerre mondiale, juste après le désastre de Pearl Harbour, porte les stigmates de ce passé. Même si son site est incontestablement l'un des plus beaux de Polynésie, avec une végétation luxuriante et un relief montagneux permettant de ressentir de l'air frais, c'est la plus occidentale et la plus américaine des îles, avec des lieux à la mode pour la jet set, d'innombrables boutiques où dépenser ses dollars, et des hôtels de luxe avec leurs simulacres de paillotes tahitiennes installées sur pilotis au-dessus de l'eau.

Non seulement ces cabanes luxueuses sur pilotis se ressemblent toutes, abîmant le paysage naturel en le masquant derrière des images de cartes postales de luxe, mais elles constituent de plus un véritable désastre écologique. Bâties sur des îlots consolidés par des remblais artificiels bétonnés pour supporter leur poids, ces hôtels étouffent et détruisent le précieux corail en dessous, polluent avec leurs déchets l'eau jusque là pure du lagon.

Les hôtels de luxe sur leur bande de terre consolidée, l'île principale en face : ce sont deux mondes qui se font face :

Chacun sur son île
Les pauvres regardent les riches
Et les riches, les pauvres

Les excursions que nous ferons pendant les deux jours suivants atténueront la dureté de cette impression, car une partie des hôtels

est en faillite ou abandonnée — ce qui n'arrange rien pour le bilan écologique !

En le parcourant, il faut reconnaître que le site de Bora Bora est spectaculaire, avec sa passe unique qui permet de passer une barrière de corail étroite pour pénétrer dans son lagon utérin et protecteur, au sein duquel on peut s'ébattre et nager dans des eaux tantôt turquoises quand le sable blond affleure à sa surface, tantôt aux teintes bleu marine ou d'outremer quand le fond se dérobe en ouvrant sur d'insondables profondeurs.

Nous traverserons en bateau plusieurs baies parsemées de motus, ces petits îlots qui ont surgi à force d'accumulation de sédiments sur lesquels d'autres coraux et arbres ont poussé de manière luxuriante, au grès des vents.

Nous parvenons enfin, toujours par la mer, au cœur de l'ancien cratère du volcan, désormais recouvert par le Pacifique depuis qu'il s'est affaissé dans l'océan en laissant les parois de sa caldera devenir les bords des lagunes et des îlots principaux. Son dôme, recouvert la plupart du temps par la brume, continue à dresser fièrement ses parois abruptes vers le ciel, même s'il s'enfonce inexorablement dans l'océan, au rythme lent d'un centimètre par an. Nulle part mieux qu'à Bora Bora on ne comprend mieux la genèse volcanique d'un atoll du Pacifique, en pressentant avec un mélange de crainte et d'émerveillement le moment où, une fois le volcan avalé par la mer, Bora-Bora ne sera plus que l'un de ces atolls plats, typiques de l'archipel des Tuamotus

Nous nous mettrons trois fois à la mer, d'abord pour nager au milieu des raies et des requins, puis pour découvrir au fond de l'océan plusieurs énormes raies mantas aux immenses ailes de plus de 4 mètres de diamètre, enfin pour contempler un incroyable jardin de corail sous-marin, en nous laissant emporter par le courant qui relie la barrière de corail au lagon.

Partout, à Bora-Bora, la végétation et les poissons sont foisonnants, leurs couleurs se mélangent sur terre comme en mer. Même les hibiscus ont des formes et des fleurs variées, de grandes fleurs d'hibiscus rouges descendant majestueusement de petits arbres, tandis que les hibiscus sauvages s'ouvrent de manière mystérieuse avec une couleur jaune le matin, avant de mûrir en devenant orange à midi, puis rouges en fin d'après-midi, avant de tomber.

Comme en écho, les poissons que nous admirons en plongée ont toute une palette de couleurs vives, notamment le poisson perroquet aux teintes chatoyantes, bleues, vertes et jaunes.

Lorsqu'ils sont en bonne santé, les coraux entre lesquels nous nous laissons dériver paresseusement offrent également une palette de teintes nuancées : gris, blanc nacre, jaune citron, mauve, bleu ou violet, ils sont parsemés de coquillages aux teintes bleu-tées ou orangées qui contribuent à leur donner des teintes uniques. Ils sont tantôt regroupés en grosses grappes, tantôt ils se contentent de recouvrir un récif de leur chapeau mauve, tantôt ils laissant flotter leur chevelure en filaments aux formes de doigts, d'algues ou d'arbustes sous-marins.

Ivres de formes et couleurs mélangées sur la palette folle de Bora Bora, il nous suffira en fin de journée d'un Bloody Mary rouge sang et d'un Blue Lagoon turquoise pour sentir notre tête tourner avant de rentrer sur le bateau, tous nos sens chavirés.

Tara, l'île primitive

La petite île de Tara nous permet de retrouver la Polynésie sauvage que nous aimons tant. Sans aéroport, avec peu d'habitants et de maison, elle présente une nature sauvage, préservée du tourisme et de la modernité. En naviguant le long de ses côtes, nous

serons frappés par le spectacle des acacias se découpant sur le ciel. Arbres parasites importés récemment, ils ont colonisé les sommets des collines verdoyantes qui tombent à pic dans les flots, dessinant entre leurs branches une fine dentelle qui se découpe sur le ciel bleu en évoquant tantôt des moucharabiés, tantôt des marionnettes d'ombres du théâtre javanais.

Nous nagerons dans l'un des lagons les plus impressionnants du voyage, nous laissant emporter par un courant fort qui amène à naviguer entre les récifs de corail en contemplant au passage les poissons exotiques aux couleurs chatoyantes. Lorsqu'on ne fait pas attention,

L'île est l'une des dernières à être restée indépendante, ne connaissant les rois et les prêtres missionnaires qu'au XVIII^e, devenant française uniquement au XIX^e. Elle reste sauvage et à part des modes, notamment pour sa tolérance face au troisième sexe puisque traditionnellement en Polynésie on reconnaissait qu'il existe des enfants qui, tout en ayant l'aspect de filles ou de garçons sous la douche, se sentent appartenir à l'autre sexe. Les habitants les éduquent et le revêtent depuis toujours des vêtements qui leur correspondent, leur permettant d'avoir le métier qu'ils souhaitent. La tradition se perpétue de nos jours, autant dans cette petite île qu'à Tahiti.

Sans la manne du tourisme qui y demeure marginal, l'île vit à l'ancienne, notamment de l'antique culture de la vanille qui prend huit mois pour pousser le long de sa tige d'orchidée et de son tuteur avant de devenir commercialisable. Objet d'un soin constant qui amène à la polliniser humainement, sa fleur jaune délicate éclora et durera une seule journée, sa longue gousse étant ensuite récoltée après de longs et savants massages quotidiens le long de sa tige, dès que sa couleur jaune deviendra grise, signe qu'elle aura enfin atteint sa maturité. Il lui faudra encore plusieurs mois pour sécher, d'abord au soleil, puis dans des pièces humides et

chaudes spécialement conçues pour l'occasion afin de produire la meilleure vanille au monde d'après les grands cuisiniers français qui en sont les principaux clients.

Deuxième petite industrie locale, une vieille rhumerie qui distille l'un des rhums les plus goûteux du monde, car issu de plusieurs alcools de canne à sucre élevés à part, avant d'être mélangés et fondus ensemble, comme pour les grands crus de cognac ou d'armagnac.

Autre culture exigeant un patient travail à l'ancienne, les fermes aquatiques perlières qui cultivent les célèbres perles noires polynésiennes. Elles sont rarement vraiment de cette couleur, plus souvent grises ou nacrées, leur couleur venant des lèvres noires des huitres mères qu'on sacrifie pour en implanter un petit bout, en même temps qu'un embryon de perle, dans les futures huitres dont on prendra un grand soin pour qu'elles secrètent finalement une perle de la même couleur.

Les huitres perlières ressemblent à de grosses coquilles Saint-Jacques, leur intérieur évoquant étrangement un lagon vu du ciel, protégé par d'épaisses lèvres noires faisant office de barrière de corail pour filtrer l'eau de mer.

L'huitre aux lèvres noires

Cache son atoll secret

Où brille une perle

Raiatea et ses secrets perdus

Nous arrivons après une courte traversée à Raiatea, l'île sacrée qui partage le même lac que Tara, dont elle est séparée par une courte bande de mer. Sa capitale où nous débarquons est sans

charme, avec des bâtiments neufs et administratifs qui la font ressembler à n'importe quelle autre île coloniale ayant cédé aux charmes des maisons préfabriquées modernes.

Considérée comme sacrée depuis la nuit des temps, elle abrite le site cérémonial de Tupu qui a la réputation d'être la matrice originelle dont sont issus tous les autres temples et endroits qui s'y réfèrent, en suivant une filiation immémoriale.

En bord de mer, le site classé et protégé par l'Unesco est impressionnant, avec de multiples *marae*. Marae signifie littéralement « l'esprit ou la mémoire propre, lavée de ses souillures impures ».

Notre guide privé, trouvé par Anne, se présente comme un antique maître de cérémonie. Tatoué sur tout le corps, il tente de faire revivre les coutumes et la religion ancestrale. Quand on lui demande comment il a reçu ces savoirs officiellement perdus, il nous explique qu'il a lu tout ce qui existait sur le sujet, mais que le plus important, c'est le savoir qui vient de son ventre : c'est lui, et les ancêtres auxquels il se relie, qui lui dictent les bonnes formules, en lui disant s'il se trompe ou s'il est dans la bonne voie. Il faut juste écouter la Nature autour de soi et le message des dieux qui s'y trouvent cachés, même s'ils se sont retirés de nos jours sur le sommet des montagnes fort heureusement peu accessibles aux touristes.

Comme dans un conte, il nous invite à revenir en arrière, jusque dans les temps anciens, entre le X^e et XII^e siècle, au moment où les premiers navigateurs guerriers partis de Taiwan et des Philippines, seraient arrivés sur cette première île, d'où tous les voyages ultérieurs partiront pour essaimer dans les autres îles voisines, jusqu'en Nouvelle-Zélande. Peuple de navigateurs, pêcheurs et guerriers se sachant indispensables les uns aux autres, ils auraient développé au début une société basée sur des échanges égaux, avec un système de chefferie temporaire, sans roi ni prêtre.

Cela m'évoque les sociétés primitives sans état ou contre l'état analysées par l'ethnologue Clastres, qui y voyait un système social an-archique, préalable à la forme totalitaire et unificatrice de l'État. Ils se contentaient alors d'une religion polythéiste qui les amenait à se sentir profondément reliés les uns aux autres, mais aussi aux Ancêtres, aux dieux locaux et au reste du monde, en cultivant une forme de respect et d'entente mutuelle entre tous.

Pour expliquer ce lien à l'univers, symbolisé par le fait que nous avons tous un nombril portant les traces d'un même lien ombilical reliant tous les humains entre eux et à la Mère-Terre, il nous dira que ses ancêtres naviguaient en écoutant les messages envoyés par la nature : les vents et la houle leur apportaient des informations sur la pluie, sur la tempête ou sur l'accalmie à venir, leur permettant de savoir à quel moment il était le plus judicieux de partir. Selon leur espèce, les poissons leur indiquaient la proximité d'une terre, à quelques heures ou à plusieurs jours de navigation. Les différentes phases de la lune signifiaient à chaque fois le moment où le poisson était ou non le plus abondant et le plus facile à pêcher.

La nouvelle année se fêtait en novembre, moment où un groupe d'étoile apparaissait en premier à l'horizon. Elles parcouraient le ciel en changeant de position chaque nuit pendant de longs mois qui correspondaient aux moments les plus fertiles où les fruits de la nature et les poissons de la mer étaient les plus abondants. Lorsqu'elles disparaissaient du ciel, vers Mai-Juin, la Nature plongeait dans une période sèche et stérile, attendant le cycle suivant pour se reconstituer. Même les animaux et les oiseaux partageaient ces savoirs ancestraux, écoutaient cette langue mystérieuse qui n'était autre que celle du *mana*, de l'énergie sacrée qui anime l'univers, l'homme et toutes les créatures vivantes.

Les premiers *marae* qui furent construits à l'époque sur le site en bord de mer, et dont il reste quelques vestiges, n'avaient

qu'une petite taille : ils étaient composés d'une petite terrasse ouverte de quelques mètres où ils honoraient leurs dieux et leurs ancêtres morts. Leur sol pavé était composé de morceaux du récif de corail protégeant leur île. Ils allaient en chercher les morceaux au large, en pirogue, les ramenant sur le rivage en ponctuant leurs efforts collectifs par des chants sacrés qui demandaient aux dieux protecteurs l'autorisation d'en extraire plusieurs morceaux, ce qui leur conférait une force magique aidant à leur transport. C'est autour de l'un de ces petits maraes primitifs qu'il entamera une cérémonie émouvante en hommage à ses ancêtres.

Marae sacrés

Lavés de toute souillure

Extraits du corail

D'après notre maître de cérémonie, ce n'est que vers le XIV^e que les peuples polynésiens se sont fixés définitivement sur les îles en devenant sédentaires. La population s'accroissant, les territoires et leurs ressources étant limités, c'est uniquement à ce moment que seraient apparus les nouvelles castes des prêtres et des rois qui allaient se partager désormais le pouvoir en se lançant dans des guerres perpétuelles contre leurs voisins. Les ennemis vaincus devinrent des esclaves, quand ils ne les sacrifiaient pas pour provoquer la pluie, buvant leur sang pour s'incorporer magiquement leur force s'ils avaient été vaillants au combat. Les femmes perdirent leurs prérogatives en étant soumises à leur mari, alors qu'elles étaient beaucoup plus libres quand la petite société de guerriers, pêcheurs et navigateurs leur reconnaissait un rôle fondamental pour la survie du groupe. Les maraes s'agrandirent et devinrent monumentaux, avec de grandes terrasses pour organiser des cérémonies officielles en l'honneur des rois et

prêtres autoproclamés intercesseurs des dieux auxquels on s'adressait directement, jadis. Seuls les guerriers et les pêcheurs les plus intrépides continuèrent à naviguer en allant découvrir et peupler d'autres îles de Polynésie, de Nouvelle-Zélande et d'Australie, les dernières terres colonisées par les hommes. À chaque fois, ils partaient avec une pierre issue du site sacré et originel de Tupu pour fonder un nouveau marae.

Les voyageurs occidentaux qui allaient débarquer au XVIII^e auraient donc découvert une société figée dans ses guerres perpétuelles, déjà sur le déclin. Déjà asservis à leurs chefs que les nouveaux colons transformèrent en rois, envieux entre eux, ils étaient prêts à écouter la bonne parole des protestants et des catholiques qui accompagnaient les grands navigateurs. Les nouveaux hommes de Dieu, venus des sectes puritaines les plus austères, leur promettaient non seulement de les sauver des maladies qu'ils avaient amenées avec eux, mais aussi une vie future au paradis... sans oublier les canons pour l'emporter sur leurs ennemis.

Après ces explications émouvantes et la petite cérémonie intime aux Ancêtres que fit le Maître de cérémonie, nous aurons encore l'occasion de profiter une dernière fois des joies de se baigner dans un atoll désert, sur un petit îlot perdu au large de Raiatea.

Retour à Tahiti et à Paris

Au musée, nous compléterons ces connaissances en découvrant la reconstitution impressionnante d'un deuilleur, ces personnages revêtus d'un énorme et lourd costume cérémonial de plus de 30 kilos, le visage totalement caché derrière un masque aveugle. C'est l'accompagnateur de l'esprit du mort vers la Terre d'en haut. Il l'amenait jusqu'à l'extrémité nord de l'île en contact avec

le monde d'en haut, avant qu'on installe finalement sa dépouille sur une pirogue qu'on laissait dériver au large afin qu'elle aille rejoindre l'autre monde...

En quittant le lendemain la Polynésie en avion, le corps gorgé de sensations, l'esprit nourri par ces croyances antiques, je me dirai avec nostalgie qu'il nous manque de tels personnages pour nous accompagner dans nos voyages modernes. Pendant les vingt heures de voyage, je m'assoupirai plusieurs fois, me laissant aller à des songes où je me retrouvais en apesanteur entre le bleu immobile du ciel et l'océan infini qui se rejoignaient mystérieusement. Une fois, je vis même le visage du chaman-chef de cérémonie qui nous avait confié son histoire, et je crus entendre ce conseil qu'il me transmettait, comme un ultime message :

Seul dans l'infini
Cherche le lagon du cœur
Qui te reliera

Nous atterrirons à Paris vingt heures plus tard, dans une chaleur accablante, pour retrouver les discours creux des médias face au dérèglement climatique contre lequel les gouvernements trop enclins à protéger les intérêts financiers des puissants ne font rien de sérieux.

À la fois révolté et dégoûté par la société dans laquelle je retourne vivre, je me souviendrai, en écho, des dernières paroles du maître de cérémonie qui souhaitait réhabiliter le mode de vie de ses Ancêtres : Cette sagesse qu'ils avaient acquise au contact des forces brutes de la Vie, il ne tient qu'à nous de la retrouver, en se battant pour renouer un lien sacré à la Nature, en vivant, mangeant et dormant à son rythme, dans le respect de toutes les formes de vie présentes, mais aussi passées, et encore à venir...

ANAMNÈSES INDIENNES DU CORPS

(KERALA, INDE, 2024)

Massages de la mémoire

Allongé sur la longue table de massage en tek massif où il s'était allongé pour un soin ayurvédique, l'homme qui venait de se déshabiller était d'un âge avancé. Il devait avoir dans la soixantaine si l'on se fiait à ses cheveux clairsemés et à son début d'embonpoint que des exercices physiques limitaient difficilement. Les traits tirés et de longues poches sous les yeux témoignaient d'un état de fatigue probablement chronique. Tandis que le professionnel de l'art, un indien d'âge mûr à l'air en bonne santé et au regard vif commençait à étendre de l'huile tiède sur son corps en massant ses muscles endoloris, le voyageur de passage dans le Kerala laissa son esprit dériver au grès des mains agiles du professionnel. Il était venu en Inde avec sa nouvelle compagne. Il l'avait rencontrée deux ans auparavant et partageait désormais sa vie, même si chacun conservait son appartement par souci de conserver un endroit où se réfugier lorsqu'il en ressentait le besoin.

Ce sera probablement l'un de mes derniers voyages aux Indes, se dit-il avec nostalgie, en se moquant de lui-même et de ce pluriel colonial suranné qu'il aimait bien car il avait l'avantage d'indiquer la pluralité des états de ce continent six fois plus grand que la France, à la population dépassant allègrement le milliard d'habitants, aux centaines de milliers de dieux et de types de pain différents : *nans*, *chapati*, *paratta*, l'Inde offrait autant de recettes de pain que la France de fromage. Et pourtant, cahin-cahan, le pays fonctionnait comme un vaste corps plus ou moins harmonieux, même s'il était fréquemment traversé de crises, comme ce vieux pays et ses milliers de fromages que le général de Gaule désespérait de pouvoir unifier un jour.

Repensant à son nouvel amour Anne, il se dit que ce serait probablement la dernière femme de sa vie, eu égard à son âge et à son état. Il ne se sentait pas vieux, juste douloureux et fatigué par moments à cause d'une mauvaise maladie chronique tapie au fond de lui. Jusqu'à maintenant contenue, indolente comme le dit joliment le corps médical, il savait qu'elle guettait sournoisement le moment opportun où elle pourrait enfin lâcher ses millions de cellules cancéreuses pour qu'elles se diffusent librement dans tout son corps, en charriant un sang vicié qui rongerait peu à peu ses os, avant de s'attaquer finalement à son squelette. Qu'importe : Pour le moment tout allait bien, se rassura-t-il ; il redécouvrait le bonheur et la joie de vivre, et c'était le plus important. Il avait d'autant plus hâte de profiter pleinement des instants que la vie lui offrait en cadeau, comme un bonus imprévu.

Pendant que le masseur tapotait chaque partie de son visage pour mieux le détendre, il prit conscience de la peau nue du haut de son crâne sur, à peine recouvert par quelques derniers cheveux que le masseur évitait soigneusement pour ne pas les abîmer. Il sourit en repensant avec amusement à ce qu'il se serait dit, plus jeune : Soixante-dix ans, c'était tout bonnement impensable, l'âge des vieux, au mieux radoteurs et empêcheurs de vivre, au pire séniles ou attendant la mort dans une maison de retraite. Il se sentait intellectuellement encore vif et curieux, spirituellement sur un chemin aux méandres tortueux et sans fin, affectivement embarqué dans une nouvelle aventure qui lui faisait redécouvrir les vertus du corps et du cœur. Il avait l'impression étrange de retrouver d'un seul coup les peurs de l'enfant, les émois de l'adolescent, le réveil d'une sexualité qui avait été longuement en berne, mais aussi les espoirs et les désillusions de l'âge mûr.

Ils avaient eu la chance de se rencontrer après avoir connu, chacun de son côté, l'épreuve de la maladie et de la mort de l'être

cher avec lequel ils vivaient. Cela les avait bien sûr rapprochés, mais rendait aussi la rencontre parfois plus difficile. Mais le principal n'est-il pas d'aimer à nouveau, comme la première fois, ou plutôt se corrigea-t-il comme avant la première fois, lorsque nous avions encore le regard frais de l'enfant ou de l'adolescent qui allait découvrir les frissons de l'amour et la découverte émerveillée d'un autre visage, les plis secrets et jamais soupçonnés d'un autre corps ? Certes, cela impliquait d'oublier ses anciens modèles cognitifs et réflexes comportementaux péniblement acquis au long de l'existence par besoin vital de se protéger, de mettre peut-être de côté toutes ses croyances et anciens idéaux entassées comme autant de vieux parchemins aussi inutiles que des cartes géographiques devenues obsolètes à l'heure d'internet, pour s'ouvrir à la seule aventure humaine qui reste : celle de la découverte et de l'acceptation radicale de l'autre, dans son altérité et sa différence, sans jugement ou critique inutile.

C'était son sixième voyage en Inde, et fort heureusement la magie opérait toujours, se dit-il en s'apercevant qu'il était en train de se faire happer par son mental et par des réflexions qui l'emmenaient bien loin de l'Inde. Il décida d'y revenir en se remémorant le début de leur voyage actuel. Cette fois-ci encore, se dit-il, dès qu'il avait franchi les portes de l'aéroport, il s'était senti happé, transporté par cette bouffée d'air chaud et humide qui saute aux visages des voyageurs fraîchement débarqués, avec des odeurs indescriptibles faites de goudron brûlant auxquels se joignent des parfums d'épices sucrées et salées, le gas-oil écœurant des avions dégorgeant les effluves des ordures abandonnées un peu partout, tout cela sublimé par les parfums frais et fleuris des femmes indiennes.

Souvenirs d'étudiant des deux premiers voyages en Inde

Les mains expertes qui massaient les muscles endoloris de son dos firent remonter à sa mémoire les souvenirs de ses premiers voyages en Inde où il s'était rendu alors qu'il était encore un jeune étudiant d'une vingtaine d'années. Il avait épousé Brigitte, une jeune fille de dix-huit ans aux longs cheveux noirs et aux yeux d'amande à peine sortie du lycée. C'était encore l'époque des révoltes post soixante-huitardes, ils n'avaient qu'une envie, s'émanciper du joug des parents et vivre sans rien leur devoir. Travaillant durement pour vivre et financer en même temps leurs études, ils avaient tous deux éprouvé la même soif de découvrir une autre culture, un autre mode de vie échappant à la société de consommation honnie. Bien plus que la religion indienne sur laquelle il travaillait pourtant en préparant un doctorat de philosophie sur le sujet, il avait surtout été frappé à l'époque par la sensorialité à fleur de peau de l'Inde, l'hospitalité et la joie de vivre des habitants qui vivaient de trois fois rien, même dans les bidonvilles les plus sordides.

Laissant le jeu des souvenirs s'effectuer au grès des mains du masseur, il se souvint de ce premier voyage qui les avait d'abord amenés au Rajasthan où l'on pouvait dormir dans des palaces à condition de ne pas regarder les milliers de cafards qui se cachaient la plupart du temps sous les moquettes, attendant la nuit pour sortir et monter le long des pieds du lit, en faisant gondoler le tapis de sol comme des vagues.

Ils avaient continué leur périple en se rendant ensuite dans la ville sainte de Bénarès où vie et mort se mélangent le long du Gange et de ses mille ghats. Faisant un grand tour, ils s'étaient ensuite rendus au Népal, le pays des routards et des derniers

hippies de l'époque. À Katmandou il avait découvert avec ravissement l'exotisme et le charme d'un bouddhisme tibétain qui l'attirait à l'époque plus que l'hindouisme qui lui semblait alors rempli de superstitions à la limite niaises. Leurs offrandes de parfums et de guirlandes de fleurs n'avaient rien à voir avec les bannières tibétaines qui claquaient au vent, avec les moulins à prières qui débitaient de manière amusante et astucieuse leurs mantras automatiquement lorsqu'une main les faisait tourner distraitement au passage, ou encore avec les énigmatiques stupas dressés aux carrefours ou sur des promontoires, pour mieux amadouer les divinités locales dont il croyait sentir le souffle !

Lors d'un second voyage, ils avaient parcouru le sud de l'Inde en bus local. Il se dit que c'était à cette occasion qu'il avait découvert la plasticité neuronale nécessaire pour dépasser les barrières linguistiques. Il souriait encore en se souvenant des multiples prononciations qu'il avait essayées pour trouver le quai d'où allait partir le bus pour Mysore : Misore, Misour, My sore, aucune variation d'accent ne convenait. Jusqu'à ce que le visage de son interlocuteur s'illumine soudain en disant « Mysourrrre ! » Il avait ensuite voulu s'assurer qu'il leur serait possible de visiter sur le chemin un temple sacré. Il avait bien pensé à demander s'il était ouvert en journée, mais sans préciser qu'il voulait s'y rendre le lendemain — or, il découvrirait qu'il était fermé depuis des années. Ce n'était pas la faute des Indiens s'ils répondaient toujours de manière précise et circonstanciée à la question posée, sans rajouter d'autres détails ou sans anticiper les souhaits inconnus de leurs interlocuteurs !

Son attirance pour le bouddhisme tibétain l'avait poussé à réaliser son troisième voyage au Ladakh, la partie indienne du Tibet accrochée aux pentes de l'Himalaya qui domine les souriantes plaines du Cachemire. Ils avaient rejoint sa capitale Leh en trois

jours et trois nuits éprouvantes de bus local, par l'unique route montagnaise qui serpentait à flanc de montagne entre les frontières pakistanaïses et indiennes d'où les soldats s'échangeaient régulièrement des tirs sporadiques au-dessus de leur tête. Il frissonnait encore en se souvenant que les pneus du vieil autobus étaient si lisses qu'il patinait dans les virages avant de se redresser de manière pataude sur le sentier non goudronné qu'il gravissait alors avec peine, en évitant de justesse de verser dans le précipice et le vide vertigineux où ils avaient l'impression de plonger à chaque tournant. Lorsqu'il avait trop plu, le chauffeur invitait la vingtaine de passagers à descendre pour aider à pousser le véhicule en le maintenant dans l'étroite route à peine plus large que ses essieux, afin d'éviter qu'il verse ou soit emporté par le cours d'eau qui avait coupé la voie. Il ne fallait surtout pas regarder en bas, où des carcasses de camions et de bus accidentés narguaient les passagers, des inscriptions sur les pierres des bas-côtés exhortant ironiquement les chauffeurs à la prudence : « Faites attention, vous n'avez qu'une vie ! » « Un accident arrive vite ! » « Ne gêchez pas votre prochaine réincarnation ! »

Une fois arrivé sur le plateau tibétain, il avait été subjugué par les paysages quasi lunaires et désertiques du Ladakh, l'appel mystique des montagnes qui semblaient gratter le ciel avec leurs pointes pour mieux y pénétrer, le monde mystérieux des mandalas et des tankhas peints avec leurs multiples personnages et scènes symboliques qui leur dévoilaient un autre monde étrange. Des monastères dressés comme d'antiques châteaux forts moyenâgeux, s'échappaient des litanies étranges, des sons graves où se mêlaient des prières et des chants tibétains. Plus que tout, il se rappelait encore de ce moment magique où, à la tombée de la nuit, quatre moines montaient sur le toit-terrasse de leur monastère avec d'immenses trompettes de plusieurs mètres qu'ils

orientaient vers les quatre points cardinaux. Ils soufflaient longuement à l'intérieur, le son grave qui s'en échappait partant dans les montagnes alentour avant de leur revenir en écho, comme une longue plainte ou un rituel d'exorcisme destiné à chasser les mauvais esprits qui rôdaient toujours au moment incertain du crépuscule. C'est tout cet animisme, cet appel des esprits de l'antique religion chamanique Bön qui l'avait fasciné alors.

Autres réminiscences de voyages en Orient

Tandis que le masseur versait de l'huile chaude le long de ses fesses nues et de ses cuisses, il laissa ses pensées sauter quelques dizaines d'années. Défilèrent, comme en un flash accéléré, son divorce à Paris, son envie de changer de vie et d'abandonner ses petits boulots d'enquêteur et sa nouvelle carrière de psychosociologue, son envie d'essayer une carrière alternative de professeur qu'il avait toujours fuie jusqu'à maintenant, et qu'il avait décidé d'essayer en partant au Québec où l'attendait Frédérique, un nouvel amour. Il avait passé cinq ans comme chargé de cours à enseigner communication et les sciences religieuses dans les deux universités francophones de Montréal, avant de mettre fin à l'aventure au moment même où il aurait pu être à la fois naturalisé et titularisé comme professeur d'université. Il ne se voyait pas répéter chaque année les mêmes cours et soutenir les mêmes thèses, ni vivre dans le milieu clos bien agréable mais très fermé sur lui-même des intellectuels québécois, ni même continuer à vivre une aventure amoureuse qu'il jugeait bancale et insatisfaisante.

Il avait repris son ancien travail de psychosociologue, mais désormais en fondant sa propre société d'études qualitatives et de conseil. Il avait rencontré à Paris celle qui allait devenir sa

nouvelle femme, Claire, au tempérament fantasque, aux yeux clairs et aux cheveux roux bouclés. Elle cherchait comment sortir d'un premier mariage bourgeois dans lequel elle étouffait avec son petit enfant d'à peine deux ans. Ils allaient rapidement vivre ensemble, avoir deux autres enfants, fonder une société d'études qui les ferait vivre sans souci, au prix d'une vie stressante qui lui donnait toutefois furieusement envie de retourner en Inde pour décompresser et retrouver un rythme de vie plus authentique.

Ayant rencontré au moment de son divorce Maître Deshimaru qui avait amené le zen en Europe, il pratiquait depuis cette époque le zazen, une forme de méditation assise abrupte et silencieuse, débarrassée des fioritures tibétaines qui lui semblaient désormais baroques. Sa prise de distance par rapport aux Tibétains s'était accentuée au fil des années. Laissant le jeu des souvenirs suivre cette nouvelle piste pendant que le masseur s'attaquait maintenant à ses doigts de pied qu'il malaxait énergiquement tout en les graissant d'huile, il se rappela ainsi s'être rendu en Chine avec une autre amie lors de l'une des rares périodes d'ouverture pendant laquelle il était encore possible d'aller dans la capitale mythique de Lhasa sans être encadré ou surveillé par les militaires chinois. Il en avait certes gardé le souvenir d'une population opprimée qui, à chaque fois que c'était possible, lui faisait signe de se cacher dans une encoignure de porte pour lui montrer une photo interdite du Dalai-Lama avec des gestes explicites montrant qu'il fallait qu'il revienne chez eux, avant de montrer des soldats chinois ou de baragouiner « chinese people » en crachant par terre et en faisant un signe « dehors, dehors », comme si leur imprécation pouvait les chasser magiquement ! Pourtant, il se souvenait encore aujourd'hui de sa gêne et de ses réticences à la vue des pèlerins faisant des centaines, voire des milliers de kilomètres en se prosternant à terre à chaque pas en psalmodiant des

mantras ou prières obscures. Il ne pouvait s'empêcher d'y voir autant de superstitions bien éloignées de la spiritualité qu'il recherchait.

Le masseur s'occupant maintenant de son autre pied, il eut l'impression que parallèlement de nouvelles connexions s'allumaient dans le jeu des neurones de sa mémoire. Il se rappela qu'il connaîtrait plus tard les mêmes réticences au Bhoutan où il serait confronté cette fois-ci à l'alliance du sabre et du goupillon, le roi supposé progressiste de ce pays favorisant le bouddhisme tibétain en imposant une forme de théocratie ou de dictature cachée des esprits qui l'avait laissé pareillement sceptique. Les exilés de la première vague avant le départ du Dalai-Lama qu'il avait rencontré dans ce pays lui avaient d'ailleurs avoué leur amertume d'avoir fui à l'époque un féodalisme et un servage archaïque, pour retomber vingt ans plus tard sous la coupe des religieux tibétains qui avaient émigré avec toute leur richesse et qui avaient monopolisé les fonctions économiques clefs !

Il laissa encore une fois ses pensées dériver en se disant que certes, ce n'était pas l'apanage des seuls tibétains. Lors d'un autre voyage, il verrait aussi au Laos des prêtres de la forêt, réputés les plus contemplatifs, passer leur journée à bénir des nouveau-nés ou les plaques d'immatriculation des voitures neuves pour qu'elles n'aient pas d'accident ! Certes le bouddhisme japonais zen est tout aussi moyenâgeux avec sa transmission familiale de temple qui se déroule de père en fils, la rente à vie représentée par les cérémonies d'enterrement et par les fêtes officielles, sans parler de son soutien inconditionnel à l'Empereur et au chauvinisme nippon pendant la Seconde Guerre mondiale qui vit de hauts dignitaires religieux bénir les U52 des kamikazes au moment de décoller pour aller s'écraser sur le flotte alliée. Mais au moins leur

pratique leur semblait-elle plus abrupte et plus pure, puisqu'elle ne demande qu'à s'asseoir en silence face à un mur.

Souvenirs d'âge mûr de trois autres voyages en Inde

Le jeu de ses souvenirs fut brutalement interrompu lorsque le masseur lui demanda de se tourner sur le dos afin d'appliquer l'huile sur son torse et l'avant de ses jambes. Il sursauta en se promettant d'être désormais plus attentif à ne plus laisser son mental divaguer. Le souvenir de ses anciens voyages revint pourtant bien vite défiler dans son esprit, comme si le temps de repos ayurvédique qu'il s'était offert amenait inconsciemment son esprit à explorer des recoins inattendus de sa mémoire.

Il repensa au premier voyage effectué en Inde avec sa seconde femme, deux d'entre eux au Nord et le dernier au Sud, en laissant les enfants à sa belle-famille. En partant de Bombay, ils avaient découvert avec émerveillement les sites d'Ellora et d'Ajanta, véritables laboratoires de l'architecture indienne où des centaines de temples hindous et bouddhistes avaient d'abord été creusés et dégagés d'une colline avant d'être ensuite construits et maçonnés en dur, en devenant les modèles de tous les temples qui s'en suivirent. L'architecture leur avait semblé aussi fascinante que les foules bigarrées et joyeuses de pèlerins indiens croisés régulièrement sur la route comme autant de témoignages vivants de la vitalité de l'hindouisme.

Même s'il s'y était déjà rendu précédemment avec sa première épouse, le voyage à Bénarès de leur nouveau couple avait été à la fois une épreuve initiatique et une révélation, surtout pour sa nouvelle compagne Claire qui y était arrivée avec une forme de diphtérie et de déshydratation sévère. Peut-être avait-elle été marquée

par la ferveur de la foule qui venait de toute l'Inde pour mourir dans cette ville sacrée en espérant gagner, sinon le nirvana, au moins quelques tours de samsara pour une réincarnation plus heureuse que leur misérable vie. Peut-être avait-elle été aussi marquée par la proximité de la mort qui la guettait et à laquelle elle allait échapper grâce aux prescriptions d'un médecin indien. Pourtant, la mort était partout, avec ces cadavres qu'on brûlait sur un bûcher public en repoussant les os dans le feu si la famille n'avait pas assez d'argent pour payer une longue crémation, avant de disperser les cendres dans le Gange où surnageaient des morceaux de corps quand ils y étaient passés un peu plus tard en bateau pour une promenade romantique. Objet de fascination et de répulsion, Bénarès les avait autant fascinés par sa ferveur et son acception presque désinvolte de la mort, qu'effrayés avec sa saleté, sa vie grouillante, le spectacle de ces estropiés auxquels on cassait volontairement des membres pour que les touristes aient plus facilement pitié d'eux et daignent lâcher quelques roupies.

Il n'empêche, se dit-il en repensant au mélange de sacré et de profane, de beauté et d'horreur qui s'y côtoyaient : cette cité sacrée bouillonne, c'est un chaudron où vie et mort se mélangent, brûlent, cuisent et se consomment ensemble. C'est vraiment là qu'il avait eu l'impression de saisir pour la première fois de manière profonde la spiritualité protéiforme des hindous : Il ne peut y avoir un seul principe ultime transcendant le monde de manière abstraite comme pour les chrétiens. Le divin n'est autre que l'émanation perpétuellement changeante, souffrante et contradictoire de la vie sous sa triple forme : d'abord l'émergence perpétuelle de nouvelles formes vivantes provoquée par Brahma, ensuite l'effort de conservation de ces millions de formes vivantes grâce à Vishnou que les humains doivent aider en respectant et favorisant l'ordre juste du monde en train de se consolider, enfin

la déliquescence, dissolution et destruction inéluctable de ces mêmes formes de vie sous l'influence de Shiva qui permet en même temps une régénération perpétuelle de l'univers.

Il avait retrouvé ce message spirituel partout en Inde par la suite, le sacré et le profane étant indissolublement liés dans une même approche unitaire de la diversité et de la multiplicité, le divin n'excluant rien, mais embrassant tout, réconciliant les contraires dans une étreinte et une danse cosmique aussi joyeuse que tragique. Il avait retrouvé ce lien jusque dans l'extrême gentillesse et joie spontanée des Indiens capables de sourire même s'ils sont pauvres ou frappés par le malheur, mais tout aussi susceptibles de se fermer et de devenir violents s'ils se sentent menacés dans leur intégrité profonde.

Ses rêveries le ramenèrent vers le temple de Khajurâho où il ne s'était encore jamais rendu, célèbre pour les sculptures dites érotiques qui parsèment ses murs. Loin d'être pornographique, ou même didactique sur les différentes postures possibles de l'acte sexuel comme elles sont recensées dans le Kama Sutra, il s'agissait d'un chant d'amour émerveillé à la Vie, célébrant les cent mille façons dont les formes de vie animales, humaines ou même mythologiques et divines, peuvent se rapprocher, sentir leur complémentarité mystérieuse, répondre partout dans la Nature au même appel du désir, s'accoupler et s'unir jusqu'à ne plus faire qu'Un ! C'était d'ailleurs la raison pour laquelle chaque dieu masculin se voyait dédoublé ou accouplé à une divinité féminine, sa shakti ou énergie complémentaire et pleine de sagesse, sans laquelle il serait imparfait...

... Après ce premier massage d'une quarantaine de minutes destiné à détendre son corps avec de l'huile afin qu'il soit prêt à

accueillir la séquence suivante d'application d'herbes médicinales, l'homme de l'art lui demanda si tout allait bien. L'homme répondit par un long soupir de contentement, ce qui déclencha chez son masseur comme chez tout indien, ce balancement caractéristique de la tête pour l'approuver. « If you are happy, I am happy too », lui répondit-il sans se douter de la synchronicité de ses propos avec les dernières pensées sur l'interdépendance de son client. Il le prévint qu'il allait le laisser seul pendant cinq minutes, le temps de préparer et de faire chauffer des tampons d'huile imprégnés d'herbes.

Le corps parfaitement décontracté, l'homme glissa vite dans une douce somnolence. Des images ultérieures de sa vie défilèrent à nouveau dans son esprit, comme des flashes décousus...

... Il revit, comme en un film accéléré, les quinze ou vingt ans hyperactifs de sa vie professionnelle, les visages de ses clients et des fragments épars de ces milliers de réunions professionnelles qu'il avait animées pour sa société, des images qui ressemblaient à autant de photos racornies des innombrables voyages d'affaire ou d'agrément qui l'avaient amené à parcourir le monde. Il revit aussi des flashes de moments heureux et malheureux partagés avec sa femme, les événements importants dans la vie de ses trois enfants, la maladie et la mort de ses parents, et tant d'autres événements !

Peu à peu, le film sembla ralentir et se stabiliser sur ses cinquante ans. Quand on lui avait demandé ce qu'il aimerait pour fêter cet anniversaire symbolique, il avait longuement réfléchi avant de répondre qu'il aimerait offrir à ses enfants la possibilité de découvrir l'Inde, ce pays qu'il aimait tant, pour leur transmettre les

valeurs et la gentillesse de ses habitants, la beauté de ses paysages, le goût inimitable et inattendu de chaque instant qui passe.

Ils entamèrent donc en famille ce qui allait devenir son quatrième voyage dans le sud de l'Inde. Armé d'un guide bleu, il s'amusait encore au souvenir des commentaires parfois décalés qu'il s'efforçait de leur lire à propos de chaque monument ou temple important, se trompant parfois en expliquant doctement une fresque célèbre de la Descente du Gange à Mahabalipuram... avant de s'apercevoir qu'il s'était arrêté devant une réplique récemment élevée en bord de route ! Malgré tout, il en était encore aujourd'hui persuadé, aucun de ses enfants n'était demeuré insensible aux charmes de l'Inde, et chacun en avait tiré à sa manière une véritable leçon de vie, en retenant le courage et la joie de vivre qui émanait de ces Indiens pourtant beaucoup plus pauvres qu'eux.

Le fait de voyager en famille leur avait permis de nouer partout des contacts chaleureux et facile avec les habitants. Étonnés par les cheveux blonds et bouclés de la plus petite des enfants, Zoé qui venait d'avoir sept ans, les Indiens étaient ravis d'échanger en montrant les photos en retour de leur famille. C'était le début d'un échange, et si la langue les séparait, par contre les gestes, les sourires et les rires permettaient d'établir une autre communication bien plus profonde.

Les mains du masseur descendaient maintenant le long de ses jambes, y faisant naître des ondes de chaleur et d'énergie. Laisant à nouveau les souvenirs l'emporter sans chercher à les contrôler, l'homme se souvint de ses réflexions lorsqu'ils avaient découvert en famille ces temples gigantesques, parfois aussi grands qu'une ville.

Autant les cathédrales gothiques semblent s'arracher à leur environnement, leur intérieur étant le plus souvent dénudé et sans référence à la vie quotidienne, leur flèche verticale s'élevant comme une fusée visant à élever l'âme du fidèle et à le faire passer dans un autre univers céleste qui n'a plus rien à voir avec notre bas monde, autant les temples hindous, une fois les grands portails ou gopurams passés, s'étendent à l'inverse à l'horizontale, collant de manière immanente à la terre sans besoin de s'arracher dans une illusoire transcendance. Ils présentent partout sur leurs façades extérieures mais aussi à l'intérieur sur des centaines de colonnades, une profusion baroque de statues bariolées et parfois même ripolinées de divinités, créatures et scènes mythologiques, femmes et hommes saisis dans des actes de la vie quotidienne, comme si rien ne séparait le divin de la vie quotidienne.

À l'époque, les marchands tenaient encore leurs échoppes à l'intérieur de l'enceinte du temple, des vaches et éléphants pouvant très bien s'y promener au milieu des dieux, des prêtres, des mendiants et des pèlerins, sans choquer personne. Il avait adoré une telle symbiose de la religiosité et de la vie. La clef, s'était-il dit, c'était que le sacré s'appréhendait en Inde par une explosion et une profusion de la multiplicité qui, à force de dégorger de formes, gestes, couleurs, mantras, fleurs et ornements, ouvrait finalement sur cette pulsion vitale, ce grand frisson sous-jacent qui anime toutes les formes d'existence. Pas besoin de renoncer au monde : l'absolu est là, ici et maintenant, à travers des milliers de manifestations différentes !

... Le masseur s'attaquait maintenant à ses doigts de pied, les prenant et faisant craquer d'un coup sec qui lui faisait un peu mal sur le moment ; puis, tandis qu'il était toujours sur le dos, il fit

pareil avec les doigts de ses mains. L'homme sourit en se souvenant de l'histoire entendue récemment : si chaque doigt se croit indépendant et cède à son ego en se croyant capable de travailler tout seul, de saisir un objet ou de manger, il s'apercevra vite qu'il ne peut rien faire, rien prendre ou manipuler. Pour être efficace, il lui faut cesser de se croire isolé, travailler et collaborer avec les autres, en interdépendance. Alors, il découvre des sources de pouvoir et de collaboration bien plus grandes !

... Ils ne s'étaient pas cantonnés au seul hindouisme et à ses gigantesques villes-temples du Sud. S'intéressant depuis toujours aux mouvements marginaux qui avaient fleuri à la marge de l'hindouisme, il s'était pris récemment de passion pour le purisme des jaïns, déjà brièvement découvert lors de son tout premier voyage. Le fondateur de cette étrange religion, Mahavira, était contemporain du Bouddha. Il avait tracé à l'époque une voie encore plus austère que Siddhartha, prônant un ascétisme, un végétarisme et une non-violence radicale, persuadé que chaque forme de vie qu'on tuait involontairement, même en respirant et avalant de la poussière ou des microbes, recouvrait notre lumière intérieure de matière karmique et nous faisait régresser sur le chemin de la délivrance. Ce n'était qu'en s'abstenant de tout acte violent, quitte à porter un tissu devant la bouche pour éviter d'aspirer involontairement des micro-organismes vivants, qu'on pouvait espérer rejoindre le monde lumineux et pur qui rayonnait derrière le ciel et les planètes. Comme pour les gnostiques des premiers siècles de notre ère, les étoiles étaient pour eux autant de trous dans le voile de la nuit, laissant deviner un monde caché de pure lumière...

Emerveillés par l'Inde, ils repartirent l'année suivante pour un cinquième voyage épique en bus, train local et voiture, cette fois-

ci dans le nord de l'Inde. Ils se rendirent ensemble au temple de Ranakpur. Perdu au milieu d'une forêt dense, il se souvenait encore de cette quasi-extase mystique qui l'avait saisi, comme la première fois où il l'avait découvert trente ans auparavant, lorsqu'il avait vu ce grand temple jaïn en marbre blanc émerger du sein de cette végétation luxuriante. Étincelant et brillant au soleil de mille feux, il donne l'impression d'accéder magiquement à cet autre monde de pureté dont rêvent les jaïns. Les statues des Tirthankaras aux grands yeux pleinement éveillés, ces vingt-quatre « passeurs de gué » qui permettent d'atteindre l'autre rive de la Délivrance en se débarrassant des serpents enroulés autour de leurs jambes, donnaient la même impression de communiquer avec des êtres surnaturels de lumière.

C'était le dernier voyage qu'ils feraient en famille en Inde, sa femme étant atteinte au cours des années suivantes d'un cancer qui l'emporterait en moins de cinq ans. Elle formula avant de mourir le vœu que ses cendres soient dispersées dans le Gange, ce qu'il ne put malheureusement réaliser, les lois indiennes interdisant le transport et l'immersion de cendres pour les étrangers non natifs d'Inde.

Le sixième voyage et l'anamnèse de la vieillesse

« Comment vous appelez-vous ? » demanda l'homme en sortant de ses rêveries et en voyant le masseur revenir avec le plateau de tampons d'huile parfumée qu'il avait préparé dans la pièce d'à côté en le laissant seul pendant un long moment. L'homme se sentit un peu honteux en se rappelant qu'il n'avait même pas pris le temps de sacrifier à ce rituel de la politesse et d'échange pourtant immuable en Inde : « Comment vous appelez-vous ? » ; « De

quel pays venez-vous ? » Et pour finir : « Êtes-vous mariés, combien avez-vous d'enfants ? »

L'homme de l'art, un peu bedonnant comme tout Indien aisé ou de la classe moyenne inconsciemment fier de montrer qu'il était suffisamment riche pour bien se nourrir, lui expliqua qu'il vivait avec sa femme et ses deux enfants à quelques kilomètres du centre de soin ayurvédique de Mallari où ils se trouvaient, une station balnéaire au sud de Cochin. Il avait d'abord suivi de longues et coûteuses études de psychologie clinique, avait fièrement installé son panneau de psychologue sur la porte de sa maison. Mais il s'était rapidement aperçu de la difficulté à se constituer une clientèle auprès d'une population plus habituée à dialoguer et à négocier de petits arrangements avec ses dieux, qu'à payer un professionnel pour être écouté moyennant des sommes sonnantes et rébuchantes, jugées exorbitantes par les Indiens. Quelques roupies, une guirlande de jasmin, la thérapie était expédiée, et le résultat plus sûr puisqu'on y croyait et qu'on était persuadé que cela allait fonctionner ! C'est pourquoi il s'était reconverti dans le massage ayurvéda, profession qu'il exerçait maintenant avec succès après quatre années d'étude.

L'indien voulut à son tour en savoir plus sur son client. S'il était retraité, que faisait-il avant ? Était-il marié, avec des enfants ? Qui était sa compagne Anne, confiée en même temps que lui aux mains d'une masseuse, dans une autre partie de la petite maison ?

« C'est une bien belle femme, » commenta le professionnel d'un air gourmand. « Elle est mince, gracieuse et élégante, avec un petit air d'aigle ou de rapace fier et indépendant, qui traduit visiblement une force de caractère étonnante », continua-t-il en laissant son passé de psychologue remonter. « J'aimerais bien savoir comment vous êtes-vous rencontrés ? »

Bien qu'il n'aimât pas parler de lui, l'homme répondit du mieux qu'il put à sa curiosité. Il lui expliqua qu'elle avait été comme lui mariée puis divorcée, avait également affronté la maladie douloureuse puis la mort de son dernier compagnon. Cela les avait rapprochés lorsqu'ils s'étaient rencontrés sur un site de rencontre. Depuis, ils avaient appris à se connaître, chacun avec ses différences, et vivaient ensemble la plus grande partie du temps.

« C'est amusant, parce qu'avec ma femme nous nous sommes mariés d'une certaine manière comme sur vos sites... mais un peu plus à l'indienne ! » répondit-il en riant et en expliquant que passé un certain âge, les parents et les sages du village considèrent que l'heure du mariage est venue. Ils demandent alors à un astrologue de pouvoir consulter et éventuellement rencontrer des âmes sœurs potentielles. Ce dernier consulte alors une liste de candidats potentiels. Il établit les compatibilités possibles en se fiant moins à des déclarations ou à des tests psychologiques qu'aux dates de naissance et à la configuration des astres pour préparer les rencontres. Et ma foi, il était très heureux avec sa petite famille, comme son client ! Ils rirent tous deux.

« Et pourquoi êtes-vous venu en Inde ? Qu'y avez-vous trouvé ? » demanda le psychologue-masseur avec curiosité, tout en finissant sa préparation médicinale.

« Je voulais faire découvrir à la femme que j'aime ce pays dans lequel je suis déjà venu », dit-il sans préciser que c'était la sixième fois.

« Alors, si vous êtes déjà venus, l'Inde a-t-elle changé ? Sommes-nous mieux qu'avant, ou avons-nous perdu notre âme avec la modernisation de notre pays ? » demanda-t-il aussitôt.

« En vingt ans, date de ma dernière venue dans Tamil Nadu et dans le Kerala, le pays a certes changé. Il est nettement plus

moderne, les buildings poussent à la périphérie des anciennes villes pour accueillir les classes moyennes, et le flux des voitures sur les voies rapides ainsi que leurs embouteillages remplacent désormais les foules qui se rendaient à l'époque à pied au travail. Mais en même temps la pauvreté a considérablement diminué. En quinze ans, j'ai lu que pas moins de 450 millions de vos compatriotes sont officiellement sortis du seuil de pauvreté dans lequel ils se trouvaient plongés auparavant, et je ne vois plus que rarement les mendiants, éclopés et pauvres qui mouraient parfois dans la rue sous mes yeux. Sans que cette modernisation change en profondeur l'âme indienne, c'est ce qui me rassure. Outre le chaos bouillonnant de la vie, je retrouve la même curiosité envers les étrangers, la même hospitalité et ouverture du cœur qui fait qu'on nous sourit, à nous les occidentaux qui ne sourions jamais, sans une once d'agressivité, d'envie ou de violence latente comme dans tant d'autres pays jadis colonisés. La seule chose qui me fasse peur, c'est que votre président populiste et d'extrême droite qui fait beaucoup pour la préservation indispensable de votre culture, n'attise à nouveau la haine entre les différentes religions, ne se lance dans une chasse aux sorcières de ses opposants, et ne mette fin au système d'éducation purement laïc de l'Inde qui est une grande réussite et l'objet légitime de fierté pour votre pays. »

« Mais au moins, cela a eu des effets positifs, et nous nous sentons soutenus dans notre volonté de préserver notre sagesse et notre médecine ayurvédique. Quelles sont vos autres réserves ? » s'enquit son interlocuteur. L'homme hésita avant de répondre.

« J'ai parfois peur qu'en prônant une alliance contre-nature entre le renouveau nationaliste de l'hindouisme et la volonté forcée de moderniser l'économie indienne en favorisant un libre-échange capitaliste débridé comme en Chine, votre président ne

fasse rentrer le loup dans la bergerie. Je vois mal les guirlandes de fleurs et les offrandes populaires dans la rue se transférer dans les halls des cités modernes qui sont en train de se construire. Vos dieux ne vont pas s'y sentir à l'aise, j'ai bien peur qu'ils les désertent, et que les autels domestiques laissent place aux écrans plasma où de nouveaux avatars virtuels de pacotille viendront séduire des habitants déracinés. »

« Bon, trêve de paroles, maintenant que vous vous êtes suffisamment reposé, allongez-vous à nouveau ! » intima le masseur d'une voix plus affermie.

Il recouvrit à nouveau son client d'huile et lui montra un premier tampon constitué en son cœur d'une boule d'herbes chaudes macérant dans un tissu en coton bien huilé.

« Je vais en appliquer sur chaque partie de votre corps où se trouvent les canaux et les nœuds d'énergie invisibles ou chakras à travers lesquels circule votre énergie vitale. »

Devant la perplexité de son patient, il s'empressa d'ajouter : « C'est un peu comme les méridiens de l'acupuncture chinoise que je vais suivre. Au lieu des longues tiges qu'y plantent les médecins traditionnels de l'Empire du Milieu, nous préférons au Kerala l'antique pouvoir des plantes dont les vertus se transmettent en tamponnant le corps. Bien sûr, leur combinaison demeure secrète, d'autant que je l'adapte à chaque fois à la personnalité du patient que j'apprends à décrypter lors du premier massage d'huile. Ainsi, dans votre cas, je vais tenter de contrecarrer les barrières mentales et rationnelles que je vous sens dresser sans cesse contre les vagues de spiritualité plus profondes qui dorment en vous. C'est uniquement en vous reliant à cette source que vous

pourrez retrouver l'intégrité de votre corps et de votre santé, tant physique que mentale. »

L'homme, déjà bien amolli par le massage précédent, s'abandonna cette fois-ci complètement. À chaque fois qu'il sentait l'application d'un tampon sur une partie de sa peau, il avait l'impression de pouvoir visualiser presque physiquement le pouvoir des plantes qui se diffusaient en lui. Il s'amusait à leur donner une couleur et une texture, imaginant tantôt une pâte mauve et gluante qui venait enrober ses muscles, tantôt un liquide doré et lumineux qui se glissait jusque dans ses os pour y réparer et purifier sa moelle osseuse friable depuis que la maladie les avait fragilisés. Mais il s'aperçut bien vite de la vanité de ce qui n'était finalement que des constructions mentales et des visualisations reflétant ses résistances et sa tentative désespérée de vouloir toujours tout comprendre et contrôler.

Il n'avait plus envie de lutter. Il décida d'abandonner, et de s'abandonner complètement aux vertus des plantes et au savoir-faire du masseur... Lorsqu'il reprit conscience du mouvement du tissu imbibé d'huile sur sa peau, il lui sembla être parti ailleurs, loin, ou plutôt nulle part. À chaque nouvelle application, il avait maintenant l'impression que les tampons lui arrachaient les vieilles peaux et les cellules malades de son organisme...

... C'était maintenant comme si un couteau se glissait à chaque fois délicatement entre ses os et sa chair pour en décoller les vieilles peaux. L'homme sourit en se disant qu'il comprenait maintenant les propos du vieux sage chinois disant que la quête du Tao pouvait se comparer au travail d'un couteau de boucher séparant délicatement les chairs du squelette de l'animal.

Avec un sourire de satisfaction, il avait l'impression de s'alléger à chaque fois, de se décoller de son corps, de son vieux moi et du monde alentour ; de se détacher de la nature physique des phénomènes, qu'il était désormais capable d'observer et de contempler à distance, en retrait, dans une sorte de lévitation étrange qui l'amenait à flotter au-dessus de lui-même, en observant de manière détachée en dessous de lui son corps et la pièce dans laquelle il se trouvait.

Oui, c'était exactement cela : la posture du témoin-spectateur du monde ! se dit-il avec une jubilation profonde. Lorsqu'il s'était rendu avec sa compagne à l'ashram où était conservée la dépouille de Shri Aurobindo à Pondichéry, il en avait profité pour acheter et relire les propos du sage du XX^e siècle qui avait prôné une nouvelle voie universelle de spiritualité et de non-dualité dépassant les cadres traditionnels des religions classiques. Peu importe la voie, les moyens et les techniques de méditation utilisées professait ce vieux sage : le principal réside dans l'atteinte de l'état divin en résultant.

« Un jour on se sent soudain pénétré d'un bonheur inexprimable, d'une douceur telle que rien au monde ne peut lui être comparé. C'est un état impersonnel, sans objet, et en même temps c'est une présence, invisible mais pénétrant au fond de l'âme, ou peut-être descendants des hauteurs de l'esprit. À cette classe d'expérience, les mystiques de tous les pays ont donné des noms divers : la grande paix, la présence divine, le vrai moi, l'ouverture, la seconde naissance, le repos en brahman, la conscience cosmique, l'illumination, le nirvana, la connaissance directe... »

De plus en plus, c'était vers cette non-dualité capable de dépasser toute religion qu'il se tournait depuis quelques années. Shri Aurobindo l'avait particulièrement touché lors de ce dernier voyage car il reprenait d'une nouvelle manière plus moderne les enseignements traditionnels de l'advaita vedanta hindouiste, ce mouvement qui prône une spiritualité capable de réconcilier l'atman ou fond impersonnel caché au plus profond de soi, avec Brahma le fond et l'énergie cosmique qui anime toute forme de vie.

Pour réaliser cette unité ultime entre soi, le monde et la vie, il fallait d'après ce penseur reprendre et exacerber la posture de témoin qu'on peut expérimenter en méditation et en yoga, jusqu'à ce qu'on sente finalement le principe ultime purusha se détacher progressivement des agitations de la Nature prakrti qu'il n'y a plus qu'à contempler, sans participer à ses mouvements et à ses tourments. C'était exactement ce qu'il avait l'impression de vivre !

« Votre tête est une sorte de place publique que traversent d'innombrables pensées. Quelques-unes attirent particulièrement votre attention. Restez calme, détachez-vous en, sans vous identifier à aucune d'elle. Vous constaterez qu'il est possible de séparer votre conscience, immobile et silencieuse, des pensées qui traversent l'espace mental. On a appelé cette conscience la conscience témoin, le témoin silencieux, le veilleur silencieux. Lorsque vous refusez cette identification, les pensées perdent de leur force comme les vagues d'un océan s'apaisent après

la tempête. Ce calme mental est connu sous le nom de quiétude. »

Mais ce rapprochement avec les écrits de Shri Aurobindo qu'il avait lus quelques jours auparavant n'était-il pas encore une rationalisation de trop, une pensée inutile qui l'amenait à se rattacher de manière discursive et conceptuelle à cette matière dont il avait pourtant eu l'impression de se défaire quelques instants auparavant ? Comme pour le confirmer dans ce doute, l'homme qui prenait soin de lui depuis maintenant plus d'une heure et demie l'invita à se redresser et à s'asseoir pour lui masser le crâne.

En confiant sa tête à ses vastes mains qui en malaxaient chaque partie, il eut l'impression d'être aussi petit qu'un embryon en train de naître. À l'inverse, le personnage qui le surplombait lui semblait soudain beaucoup plus grand. Il se dit que ce n'était peut-être plus un simple masseur, il avait pris l'allure et la forme d'un guide spirituel probablement envoyé pour l'aider à grandir. Étrangement, lorsqu'il tenta de se souvenir du visage de son masseur, il eut d'ailleurs l'impression de se voir lui-même, comme si ce dernier avait pris ses propres traits, n'était pas différent de lui.

« Encore un effet paradoxal de la non-dualité ! » se dit-il en s'amusant et se moquant de lui-même.

Cette simple réflexion de trop suffit à rompre le charme, à le faire redescendre dans son corps et à le renvoyer à nouveau dans des interrogations sans fin qui lui firent quitter son statut de témoin désengagé du monde. Qui était-il finalement ? Celui qui était venu pour un massage et qui allait bientôt rejoindre sa compagne, ou le masseur dans lequel il avait cru se reconnaître ? Et sa propre compagne, qui était-elle, était-elle réellement différente de lui, en quoi, et comment ? Ou n'était-il aucun de ces personnages,

comme il avait cru un bref instant le sentir ? Mais alors, s'il n'était ni ceci, ni cela, encore une fois : Qui était-il ? Pris de vertige, il sentit sa tête tourner et s'agrippa au bord de la table de massage

« Comme tant d'Occidentaux, vous pensez trop, alors que vous y étiez ! » lui dit en écho le masseur qui était devenu son mentor, avec une pointe d'ironie.

D'une voix pleine de compassion et de bienveillance, ce dernier continua :

« Je ne vais pas vous laisser dans cet état intermédiaire d'entre-deux modes qui peut se révéler dangereux, car à défaut d'être pleinement éveillé, on n'y est ni tout à fait vivant, ni tout à fait mort. Exceptionnellement, je vais poursuivre le massage qui est normalement fini, en y ajoutant une dernière étape qui constitue habituellement un massage à part entière. »

« Retournez sur la table et allongez-vous sur le dos, je reviens tout de suite après avoir pris de quoi réchauffer à nouveau une huile dont je ne me sers que très rarement. C'est une décoction spéciale dans laquelle j'ai laissé macérer un élément vital de chacune des herbes dont on se sert en médecine ayurvédique, si bien qu'elle en synthétise tous les bienfaits, comme un élixir symbolique synthétisant la totalité des principes actifs de la vie. »

Il revint avec une petite jarre en terre cuite remplie de l'huile précieuse. Pendant l'heure qui suivit, il ne cessa d'en verser abondamment dans une casserole qu'il portait à ébullition en la réchauffant sur un butagaz jusqu'à ce qu'elle grésille. Il se hâtait alors de la verser presque bouillante sur le corps de son patient en l'enveloppant d'une première vague, faisant aussitôt chauffer une seconde casserole avec laquelle il recommençait la même opération. Cinq fois, dix fois, vingt fois, bientôt il ne put compter le nombre de passages de l'huile brûlante qu'il faisait remonter de

la pointe de ses pieds jusqu'à la tête, comme s'il était enveloppé dans une couverture chauffante ou une lame de fond.

À force, il avait l'impression de se laisser emporter de manière délicieuse par des vagues successives qui le recouvraient toujours plus complètement, flottant à la surface d'une mer d'huile toujours plus épaisse. Il devenait chaque vague qui arrivait, qui passait et repassait indéfiniment sur le rivage de sa peau, sans ressentir plus aucune différence entre l'un ou l'autre. Pour finir, l'homme de l'art souleva ses jambes et son dos pour verser l'huile chaude en grande quantité en dessous, entre la table et son corps, ce qui renforça la sensation de s'élever et de flotter dans un espace irréel et mouvant. Oui, ça y était, sans besoin de mots, il devenait chaque vague, et chaque vague de vie qui déferlait en lui retournait à la mer, si bien qu'il était aussi le vaste océan illimité dans lequel se fondait chaque illusoire identité à laquelle il aurait pu s'attacher ou se fixer ! Il était mer et vague, écume et croûte de sel, solide et liquide, tout et rien...

... Plus tard, lorsqu'il réfléchirait à ce qui s'était passé, il se dirait qu'il avait eu la chance de vivre une expérience quasi mystique d'extase ou d'absorption au plus profond de soi, d'expérimenter cette dissolution vertigineuse des formes, jusqu'à retrouver, retourner ou fusionner dans cette grande grande vacuité sous-jacente, pleine d'énergie d'où émergent sans cesse de nouvelles formes, appelées à se faire et à se défaire sans fin, comme les individualités et les gouttes d'eau éphémères que nous sommes, comme les vagues de l'océan, comme la formation et la disparition des mondes et du cosmos, en expansion et rétractation depuis la nuit des temps. Il n'y avait probablement pas eu un seul big bang comme le schéma créationniste chrétien le croit encore,

mais une infinité de big bangs et de big crunchs, d'apparitions, expansions et rétractions d'une infinité d'univers !

Trop heureux d'avoir pu vivre une telle expérience, il se dirait plus tard, lorsqu'il chercherait à mettre des mots sur son ressenti, qu'il avait vécu métaphoriquement une sorte de nirvana ou d'extinction bouddhiste, cette fin des formes et du mouvement perpétuel qui nous fait nous accrocher aux choses et aux concepts. Loin de déboucher sur le néant, cette dissolution l'avait amené à fusionner avec la fluidité perpétuellement changeante de la vie, à s'ouvrir toujours plus aux vagues et aux pulsations du cosmos, aux vagues lumineuses de joie qui l'avaient alors recouvert de manière inattendue !

Encore une fois, un poème récemment lu de Sri Aurobindo lui revint en mémoire :

*« La nuit n'est pas notre commencement, ni notre fin ;
elle est la sombre mère dans les flancs de laquelle nous
nous sommes cachés en sécurité contre un éveil trop rapide
à la douleur du monde. Nous sommes venus à elle
d'une lumière supernelle, par la lumière nous vivons, et
vers la lumière nous allons... »*

En se relevant, se douchant et se rhabillant, il remercia avec une immense gratitude le maître ayurvédique qui lui avait prodigué cette purification et ce massage spirituel. Comment lui faire comprendre qu'il s'était agi pour lui de plus que d'un simple massage corporel ?

Il avait un sourire bienheureux aux lèvres. Il avait enfin l'impression d'aboutir à la fin de sa quête spirituelle, ou plutôt,

puisqu'il n'y avait jamais de fin, de comprendre et commencer à réaliser viscéralement dans ses chairs et dans son esprit qu'il n'y avait pas de différence, encore une fois pas de dualité, entre les expériences hindoues de séparation et d'arrachement transcendant de l'esprit hors de la matière auxquelles on croit se réduire par ignorance, et les expériences de dissolution bouddhiste des formes dans l'immanence pure sous-jacente de la vie. N'était-ce pas dans ce point focal et incandescent que se résorbent l'alpha et l'oméga, que se rejoignent les grands mystiques de toutes les traditions, en dehors de la gangue du langage et des mots ?

Il acceptait enfin de ne pouvoir en savoir plus : cela lui suffisait, le reste demeurerait à jamais indicible — et pourtant accessible à chacun, dès lors qu'il parvient à faire taire son mental.

Lorsqu'il sortit de la petite pièce de massage pour retrouver Anne, il la trouva encore plus belle que d'habitude. La peau lisse, elle avait un air serein qu'il lui avait rarement vu.

« Je flotte comme sur un petit nuage rose », lui dit-elle, un sourire aux lèvres.

Ils savourèrent en silence la tasse de thé rituelle traditionnellement offerte après des soins ayurvédiques. Lorsqu'ils comparèrent leurs expériences, ils comprirent que la jeune femme qui s'était occupée d'elle avait appliqué les deux premières parties du massage, sans la partie finale d'huile brûlante. Peut-être que, moins conceptuelle et plus sensorielle que lui, elle n'en avait pas eu besoin, se dit-il intérieurement.

En regardant son sourire serein, il eut l'impression que le massage qu'elle avait reçu, mais aussi l'ouverture spontanée du cœur et la gaieté bienveillante des Indiens, leur joie de vivre au milieu des pires difficultés, l'avait transformée et touchée au plus

profond de son être, comme une invitation à laisser tomber ses barrières pour mieux se recentrer sur une dimension spirituelle plus essentielle.

L'expérience les rapprocha plus qu'ils n'auraient pu l'imaginer ou même l'espérer, comme si chacun d'entre eux comprenait intuitivement qu'au-delà de leurs différences, parfois à l'origine inéluctablement de tiraillements et d'agacements de leurs egos réciproques, il pouvait y avoir quelque chose de plus profond capable de les réunir et d'apporter du bien à l'autre, en lui permettant de grandir spirituellement et d'avancer sur leur voie. Il se prit à rêver que cela soit possible et nourrisse leur chemin commun, même si cela impliquait probablement un effort sur soi de chacun, une confiance et une acceptation radicale de l'autre, en dehors de tout jugement et de toute volonté d'imposition de quoi que ce soit.

Après tout, se dit-il, la stabilité de l'un n'avait-elle pas besoin de l'énergie féminine de l'autre, et l'énergie de l'autre ne pouvait-elle s'affermir en se nourrissant du premier ? L'énergie féminine n'est-elle pas la shakti ou forme féminine indispensable aux dieux hindous et aux multiples formes de Bouddhas sur la voie de l'éveil ? De même, la force et sagesse métaphorique des dieux n'est-elle pas le complément nécessaire des multiples divinités et forces féminines, de la terrible Kali ou Durga hindoue, à l'antique déesse-mère miséricordieuse chinoise Guilin, jusqu'aux Tara puissantes et protéiformes des Tibétains ? Et les tantras ne permettraient-ils pas de rêver à une union autant mystique qu'affective et sexuelle, embrassant la totalité de la vie, de ses polarités et de ses oppositions, en un seul mouvement d'amour et de gratitude ?

..... Lorsqu'ils repartirent en silence, main dans la main, le soleil se couchait et le ciel s'embrasait. Sans besoin de mots, ils restèrent quelques instants à savourer cet instant magique où le jour et la nuit semblaient s'équilibrer et se mélanger. Ils avaient atteint l'âge canonique de la vieillesse qui fond pareillement toutes les expériences de vie passée en une seule et même pâte, et pourtant ils ne se sentaient pas vieux. Ils n'avaient pas d'âge, n'avaient plus d'âge en ce moment précis, se contenant de ressentir à fleur de peau la beauté nostalgique du jour qui meurt, en même temps que la crainte sourde et primitive face à la nuit qui s'en venait, illuminés par le halo rassurant de la lune qui venait de poindre dans le ciel et qui promettait d'être pleine, cette nuit.

Les mains enlacées, ils étaient confiants et pleins de gratitude pour cette autre journée qui, demain, s'en viendrait à nouveau ; peut-être...

Table des matières

| | |
|--|-----|
| DANS LES PAS DE NIETZSCHE A SILS MARIA | 15 |
| LE REVE D'UN GRAIN DE SABLE | 59 |
| L'ATOLL PACIFIQUE DU CŒUR | 201 |
| ANAMNESES INDIENNES DU CORPS | 247 |

Achévé d'imprimer par Bookpress
2024